This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

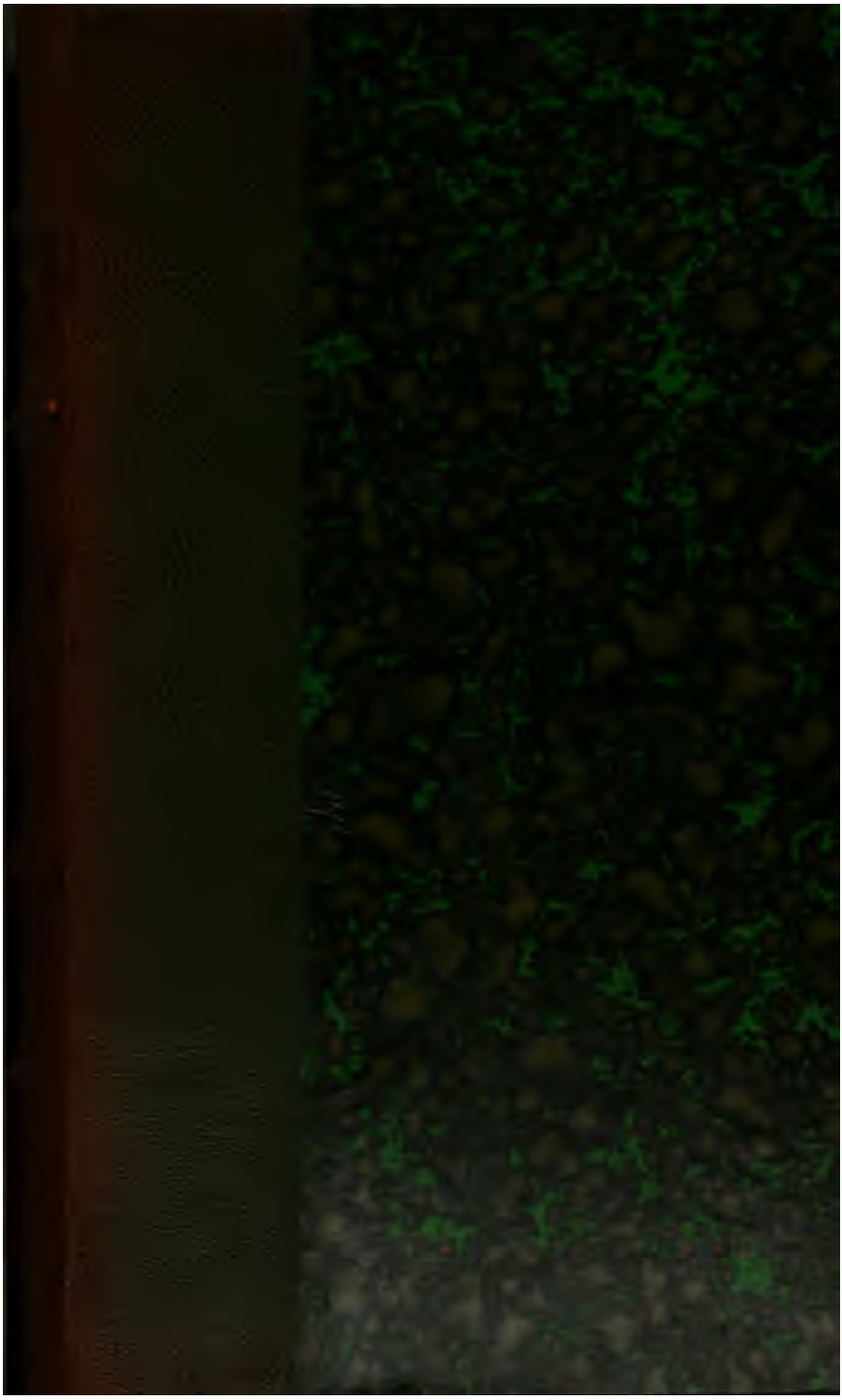
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



Vet. Fr. III B. 1900

25 Fres

(69)

GAV

SATIRES

ET

CHANTS

DU MÊME AUTEUR

IAMBES ET POÈMES, 20e édition. 1 vol. grand in-18.	3 fr.	50
RIMES LÉGÈRES, ODELETTES ET CHANSONS, nouvelle édition. 1 volume grand in-18.	3	50
SILVES, poésies diverses. 1 volume grand in-18. . .	3	50
JULES CÉSAR, tragédie de Shakspeare traduite en vers français, nouvelle édition. 1 volume grand in-18, avec portraits.	3	50
TROIS PASSIONS, nouvelles. 1 volume grand in-18.	3	50

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, 7, RUE SAINT-BENOIT. — [1510]

SATIRES

ET

CHANTS

PAR

AUGUSTE BARBIER

Auteur des *Iambes*

NOUVELLE ÉDITION REVUE ET AUGMENTÉE

PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

1869

Tous droits réservés.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
23 FEB 1968
OF OXFORD
LIBRARY

PRÉFACE GÉNÉRALE.

Cette nouvelle édition contient des poésies de différentes sortes, des satires et des chants; de là sa division en deux parties.

Dans la première, trois satires sous forme de drames sérieux et douze pièces narratives ou dialoguées d'un ton comique. Dans la seconde, des hymnes d'un caractère lyrique et général et une série de sonnets à la mémoire d'un grand nombre d'hommes illustres.

Chaque ouvrage a sa date de publication et porte en tête de courts avant-propos qui expliquent les intentions de l'auteur.

A. B.

PREMIÈRE PARTIE

SATIRES DRAMATIQUES

ÉROSTRATE

POT-DE-VIN — CÉSAR BORGIA

Sous le masque antique d'*Érostrate*, l'auteur a tâché de peindre une maladie commune de nos jours, la soif de la célébrité, la médiocrité ambitieuse allant à la renommée par le crime, la réclame en un mot dans sa plus grande audace.

Avec le personnage idéal de *Pot-de-vin*, dont le nom signifie par analogie tout argent donné secrètement aux hommes puissants pour en obtenir des honneurs ou des places, il a attaqué cet esprit de corruption qui, né d'un trop vif amour de la paix, lui sembla altérer un moment les qualités brillantes et généreuses de la France.

Enfin la figure historique de *César Borgia* lui a servi à caractériser l'art du guet-apens politique poussé à sa plus violente expression, art dont l'Italie du XVIe siècle a donné de si tristes leçons à l'Europe!

Les deux premières satires sont écrites en vers rimés de diverses mesures. La troisième l'est en vers blancs, c'est-à-dire en vers sans rimes; c'est une tentative renouvelée de Voltaire et de plusieurs autres poëtes distingués

des temps modernes. Avant eux, Molière avait, dit-on, pensé à introduire cette sorte de vers dans la comédie. Son *Avare* est rempli de vers blancs de huit, dix et douze syllabes. Il n'est peut-être pas impossible de donner de l'harmonie à ce mètre en maintenant une césure bien marquée au milieu de chaque vers et, à la fin, un rigoureux croisement de désinances masculines et féminines.

Voilà ce que l'auteur a tenté pour la première fois; au lecteur à décider s'il a réussi.

ÉROSTRATE

DRAME

1840

PERSONNAGES.

ÉROSTRATE.
UN VIEILLARD.
UNE JEUNE FILLE.
UN PILOTE.
LES MÉGABYZES, PRÊTRES DE DIANE.
HABITANTS D'ÉPHÈSE.
PATRES DE LEMNOS.
NAUTONIERS DE CORINTHE.
UN ALCYON.
DES HIRONDELLES.
LA PIÉTÉ.
LA BEAUTÉ.
MNÉMOSYNE.
LES TELCHINES, DIEUX SOUTERRAINS ET MALFAISANTS.

I

L'ILE DE LEMNOS.

Collines au bord de la mer, éclairées et brûlées par un large soleil; Érostrate est couché près d'une source d'eau vive qui coule au pied d'un rocher.

UNE JEUNE FILLE.

Elle arrive en portant une amphore à la main et en chantant.

Quand le chardon fleurit, quand les vertes cigales,
Secouant sur les pins leurs ailes matinales,
Font un bruit enchanteur,
C'est l'été, c'est le temps où le vin est meilleur,
Où la chèvre est vivace,
Et le pâtre amoureux plein de ruse et d'audace.

ÉROSTRATE.

Que cette fille est belle, et que son large sein
S'agite, aux feux du jour, d'un mouvement divin!

LA JEUNE FILLE.

Je ne sais ce que veut cet homme qui soupire,
Mais de l'œil il me suit comme un vautour d'Épire!

ÉROSTRATE.

Quelle taille puissante, et que ce corps mortel
Me semble favorable au labeur maternel!
Ah! si les dieux voulaient, dans cette solitude
Je pourrais mettre un terme à mon inquiétude.

LA JEUNE FILLE.

Moi, si j'eusse écouté mes frères et leurs cris,
Je n'aurais point marché sans mes dogues chéris.

ÉROSTRATE.

Immortalité sainte, ô mon noble délire!
But suprême où mon âme incessamment aspire,
Ah! la gloire n'est pas le seul vaste chemin
Qui nous mène à jouir de tes splendeurs sans fin!
L'amour, l'amour aussi prolonge sur la terre
Des fragiles humains l'existence éphémère;
Et, grâce au feu toujours ardent de son flambeau,
La brute même échappe aux horreurs du tombeau.
Oui, partout où les dieux font rayonner la vie,
Les êtres, quels qu'ils soient, partagent mon envie;
Et l'impur sifflement des serpents accouplés
Sous les pans caverneux des rocs amoncelés;
Le cri sourd des lions fécondant leurs compagnes;
Le doux frémissement des arbres des montagnes;
Le chant pur des oiseaux sous la voûte de l'air,
Et l'élan monstrueux des enfants de la mer;
Tous les actes d'amour épars dans la nature,
Sont les rébellions de chaque créature
Contre l'affreux néant. L'hymne de volupté

N'est qu'un large soupir vers l'immortalité.
Ah! tout sent le besoin d'éterniser son être,
De conserver sa forme ainsi qu'elle a pu naître;
Tout en son vague instinct a le ferme désir
D'être comme les dieux, de ne jamais mourir.

Il se lève.

LA JEUNE FILLE.

Certainement cet homme a la tête malsaine,
Et je tremble qu'au mal sa fièvre ne l'entraîne.

ÉROSTRATE.

O toi, qui viens puiser dans ce vallon désert
Quelques gouttes d'eau fraîche au ruisseau qui s'y perd,
Ah! puisses-tu calmer la soif qui me dévore...

LA JEUNE FILLE.

J'ai peur, et je m'en vais sans remplir mon amphore.

ÉROSTRATE.

O superbe naïade, arrête, ne fuis pas!

Il s'élance après elle.

LA JEUNE FILLE.

A travers ces rochers pourquoi suivre mes pas?

ÉROSTRATE.

Ta beauté me ravit : je me sens dans les veines
Bouillonner à grands flots des flammes souveraines,
Les chaleurs de Cypris, la mère des humains.

LA JEUNE FILLE.

Satyre! éloigne-toi; n'approche pas tes mains!

ÉROSTRATE.

Écoute : Amour et Pan veulent un sacrifice;

Et les bois et les monts, le ciel, tout est propice ;
La mer dort en son lit, le vent dans les buissons ;
La cigale au soleil a fini ses chansons ;
L'ombre épaisse descend du haut de la colline ;
Et Diane, aujourd'hui, t'abandonne à Lucine.

LA JEUNE FILLE.

Homme, si tu n'as point perdu toute raison,
Laisse là ma tunique et tourne le talon,
Ou je fais de mes cris retentir la montagne.

ÉROSTRATE.

O fille des pasteurs que la force accompagne,
Ne me repousse pas, nymphe à la brune peau !
Je suis ton bouc chéri, le mâle du troupeau.

LA JEUNE FILLE.

Grands dieux ! préservez-moi de sa bouche lascive !

ÉROSTRATE.

Viens, viens sous le couvert de cette roche vive ;
Et là, par notre hymen et nos transports joyeux,
Rendons jaloux de nous les nymphes et les dieux !

LA JEUNE FILLE, se débattant.

O nymphes des vallons ! ô dieu Pan ! ô mes frères !
Venez, secourez-moi de vos bras tutélaires !

UN PATRE, avançant au sommet de la colline.

Avez-vous entendu, mes frères les pasteurs,
Ces lamentables cris partis de la vallée ?

UN AUTRE PATRE.

C'est le cri d'une de nos sœurs
Qu'on outrage, et qui fuit pleurante, échevelée !

LES PATRES.

Descendons tous du haut des monts,
Avec nos chiens et nos bâtons,
Descendons, pasteurs, descendons!
Il faut que le méchant qui poursuit nos compagnes
Subisse le prompt châtiment
Que Pan inflige rudement
A tous les destructeurs du repos des campagnes.

ÉROSTRATE.

Que voulez-vous de moi, Cyclopes furieux,
Vils humains recouverts de vêtements hideux,
Pâtres aux cheveux noirs, à la peau sale et rance?

LES PATRES.

Infâme, nous venons punir ton insolence,
Arracher cette fille à tes bras vigoureux!

ÉROSTRATE.

Cette femme est à moi par l'amour et ses feux!

LA JEUNE FILLE.

Frères, n'écoutez point cette parole impie!

LES PATRES.

Arrière, si tu veux qu'on respecte ta vie!

ÉROSTRATE.

Vous-mêmes, reculez, stupides assaillants!

LA JEUNE FILLE.

Frères, lâchez sur lui vos dogues dévorants.

ÉROSTRATE; il arrache une branche d'arbre.

Arrêtez, ou ce bois armé de pointes noires
Brise, à coups redoublés, leurs reins et leurs mâchoires.

UN VIEILLARD.

Jeunes gens, jeunes gens, d'où viennent ces combats?
Pourquoi contre cet homme invoquer le trépas?
Suspendez à ma voix votre bras redoutable!

LES PATRES.

O noble magistrat! ô père vénérable!
C'est la main de Thémis qui vous guide en ces lieux!
Rendez-nous la justice : au nom sacré des dieux,
Punissez ce méchant par un arrêt sévère!

LE VIEILLARD.

Enfants, pour exciter votre ardente colère
Qu'a-t-il fait?

LA JEUNE FILLE.

Comme un loup par la faim excité,
Ce jeune homme soudain sur mon corps s'est jeté,
L'œil allumé d'un feu lascif, illégitime...

LE VIEILLARD.

Ce que dit cette fille est-il vraiment ton crime?
Parle, réponds :

ÉROSTRATE.

J'ai fait ce qu'un dieu fortuné
Fit jadis sur la terre en poursuivant Daphné;
Ce que fait tous les jours, le rire sur les lèvres,
Pan, le vieux protecteur des bouviers et des chèvres,
Lorsque son œil furtif, planant du haut des monts,
Voit des nymphes dormir dans le creux des vallons.

LES PATRES.

Vous l'entendez encor, c'est un dieu qu'il outrage!

LE VIEILLARD.

Ne mêle pas les dieux, jeune homme, à ton langage!
Mais dis-moi d'où tu sors, quel est ton lieu natal,
Et qui peut t'entraîner à cet acte brutal?

ÉROSTRATE.

Je suis un étranger errant par aventure
Sur ces bords désolés; ma coupable luxure
Est le crime éternel de tous les animaux
S'accouplant nuit et jour, dans l'air et sous les eaux,
Pour ne jamais laisser le feu de l'existence
Un seul moment s'éteindre en l'univers immense.
Ah! l'effroi du néant s'est emparé de moi,
Je redoute la mort; voilà, voilà pourquoi,
Du vin pur de l'amour ivre comme un satyre,
J'ai saisi cette fille, et, la tête en délire,
J'ai tenté de bâtir sur son sein agité
Le temple somptueux de ma postérité.

LE VIEILLARD.

Qui que tu sois, jeune homme à la parole ardente,
Le sophisme jaillit de ta lèvre impudente;
Tu te trompes sur l'homme, et ses désirs puissants
Ne peuvent tendre au ciel par la route des sens.
L'enfant de la déesse engendrée avec l'onde
Du même javelot n'atteint pas tout le monde.
Il a pour l'animal un aiguillon d'airain,
Mais ses nobles traits d'or volent au cœur humain.
Il faut, pour que l'amour joigne l'homme à la femme,
Que dans leurs seins brûlants l'âme réponde à l'âme;
Sinon, l'amour n'est plus que l'élan détesté
De la brute en chaleur. Ah! sans la chasteté,
La paix ne mettrait point son pied blanc dans les villes,
Les forêts et les champs ne seraient pas tranquilles,

Et les dieux n'oseraient y venir quelquefois;
Malheur donc au mortel qui transgresse leurs lois,
Et qui ne comprend pas le vœu de sa nature :
Qu'il soit traqué partout comme une bête impure!

ÉROSTRATE.

O nature immortelle! ô mère des humains!
Comme l'on remplit mal ici-bas tes desseins,
Et que l'homme est stupide, alors qu'il se retranche
Les désirs qu'en son cœur ta main divine épanche!

LE VIEILLARD.

Jeune homme, sur mon front la main lourde du temps
A gravé la sagesse en sillons éclatants;
Mais le tien, enflammé des rougeurs de la vie,
Me semble tout empreint du sceau de la folie.
Insensé qui ne peux contenir tes humeurs,
Tu viens d'épouvanter de paisibles pasteurs
Et de porter le trouble au sein de leurs familles :
Pour garantir l'honneur des femmes et des filles,
La pudeur et la paix veulent que de ces lieux
Tu partes à l'instant, ô jeune audacieux!
Et la première voile abordée à la plage
T'emportera soudain sur quelque autre rivage.

ÉROSTRATE.

Vous êtes les plus forts; eh bien! aux flots amers
Livrez-moi, jetez-moi sur des rochers déserts,
Au fond des vastes bois qui noircissent la Thrace,
Ou sur des monts blanchis d'une éternelle glace.
Sous les coups de l'hiver, sous les feux de l'été,
Dans quelque lieu terrible où je sois emporté,
On n'empêchera point que je sente tes flammes,
Grande immortalité, désir des fortes âmes!

Car partout est la mort, et son vent destructeur
Partout au cœur de l'homme inspire la terreur.

LES PATRES.

Là-bas, au pied des monts que la vague déchire,
Voici des nautoniers qui chargent un navire :
Hâtons-nous de les joindre, et qu'avec eux sur l'eau
Ils emportent bien loin ce satyre nouveau.

ÉROSTRATE.

Oui, brutes, je vous suis : ah ! de l'onde elle-même
Que n'ai-je la terreur et le pouvoir suprême !
Loin de heurter la terre et le pâle mortel,
J'irais briser du front les hauts remparts du ciel !

LE VIEILLARD.

Celui qui tourne au mal une forte pensée
Ressemble tout à fait à la vague insensée
Qui, dans ses bonds hardis et ses jets écumeux,
Prodigue vainement des pouvoirs merveilleux.
Mais celui qui sait faire un juste et sain usage
Des dons qu'il a reçus de Minerve la sage,
Est comme le pilote au front calme, à l'œil clair,
Qui, bien que très-chétif devant la grande mer,
Courbe à ses pieds vainqueurs la vague mugissante
Et mène jusqu'au port sa barque chancelante.
Enfant, remplis ce rôle, il est noble et plus sûr
Que le rôle où te pousse un mouvement impur.
Ne cherche que le bien ; c'est la seule puissance
Qui subjugue la mort : à la divine essence
C'est par là qu'on retourne, et que montant aux cieux
L'homme tout transformé devient semblable aux dieux.

LES PATRES, entraînant Érostrate.

Allons, pasteurs, louons le maître du tonnerre

Qui nous a suscité ce vieillard, ce bon père,
Pour punir l'insolence et ses lâches desseins :
D'un pied joyeux frappons la terre,
Et partons en chantant l'arbitre des humains.

LA JEUNE FILLE.

Moi, vers l'antique fontaine,
Je retourne puiser l'onde fraîche et sereine,
Sans crainte de revoir à travers les halliers
Bondir un loup sauvage aux regards meurtriers :
Nymphes des monts, amantes des fougères,
Vous qui venez déjà de sauver ma pudeur,
Protégez-moi toujours, Oréades légères,
Protégez votre sœur !

LES PATRES.

Et toi, vieux Pan aux épaisses narines,
Hardi coureur des champs et des collines,
Tandis que nous allons livrer ce fou pervers
Aux bruns enfants des mers,
Veille sur nos troupeaux dans tes courses divines !
Dieu de Cylène anime leur repos,
Viens leur chanter des airs gais et nouveaux !
Et que nos buffles noirs, dans le creux des ravines,
Dorment aux bruits flatteurs de tes savants pipeaux.

II

LA MER.

CHANT DES MATELOTS.

Déjà le pur soleil de la voûte azurée
A quitté le milieu ;
Hypérion incline à la vague empourprée
Ses chevaux tout en feu.
Ah ! lorsque de nouveau précipités dans l'onde,
Ils reboiront les flots,
Nous serons près de voir la barque vagabonde
Et nos bras en repos.
En attendant la fin de notre long voyage,
Courbons-nous sur les bancs,
Fendons la vague bleue, et, pendus au cordage,
Tournons la voile aux vents.
Travaillons nuit et jour, observons sans relâche
Et les flots et les cieux ;

Faisons suer nos corps; à la tâche, à la tâche!
Le travail plaît aux dieux.
O souverain puissant de la plaine liquide,
Vieux père aux larges reins!
O protecteur sacré de la barque rapide,
Dieu des retours sereins!
Océan, loin de nous pousse les noirs orages
Qui flottent sur ton front;
Écarte sous les eaux la cause des naufrages,
L'écueil vaste et profond!
Ah! puissions-nous, amis, aux rives désirées
Revenir tous vivants,
Et presser dans nos bras nos femmes éplorées
Et nos petits enfants!

LE PILOTE.

Le vent est bon, la voile est tendue, et la proue,
Comme un soc laboureur, dans l'onde qui se joue
Trace un étroit chemin d'écume recouvert.
Quel plaisir de mener sur le flot calme et vert
Une barque légère, au rapide sillage,
Et qui porte en ses flancs un docile équipage!

ÉROSTRATE.

Pilote intelligent, ô toi qui sur les flots,
Les yeux tournés au ciel, guides ces matelots!
N'es-tu point fatigué de consumer ta vie
Au stérile labeur d'une pauvre industrie,
De sillonner toujours l'abîme souverain
Pour un maigre salaire et pour un faible gain,
De passer sur les mers comme le vent y passe,
Sans y marquer ta route et laisser d'autre trace
Que l'écume du flot qui s'écroule sans bruit,
Et comme la poussière au ciel monte et s'enfuit?

LE PILOTE.

Je fais ce qu'avant moi toujours ont fait mes pères;
Je cours dans tous les sens sur les vagues amères,
Ne songeant qu'à bien vivre et bien prendre le vent :
Le reste est incertain sur l'Océan mouvant.

ÉROSTRATE.

Ah ! ce grand cœur qui bat sous ta large poitrine,
Plein d'audace sublime et de vertu divine,
Par lequel, jour et nuit, au rebours des humains,
Tu contemples, sans trouble et les regards sereins,
La foudre en traits de feu descendant sur ta tête;
Ce cœur fier qui te fait mépriser la tempête,
Braver les noirs écueils et les monstres nageants,
Ne te fut pas donné par les dieux indulgents
Pour ne tirer des mers qu'une vile pâture,
Et, comme un pauvre oiseau manquant de nourriture,
Disputer avec peine à l'humide élément
L'algue verte qui court sur le flot écumant.

LE PILOTE.

Mes désirs sont bornés; et le peu de courage
Que la bonté des dieux m'a remis en partage
Sert à sauver parfois des écueils et des flots
Les vins que je conduis de Corinthe à Sestos.

ÉROSTRATE.

Laisse, laisse Sestos, Corinthe et ses collines;
Laisse Bacchus s'y fondre en ondes purpurines
Et d'autres recueillir le jus des pampres verts :
De plus nobles travaux t'attendent sur les mers.
Je sais, au sein des flots qu'on nomme l'Atlantique,
Une île sans pareille, immense, magnifique,
Où navires mortels n'abordèrent jamais.

Là, sur cet heureux sol, vrai séjour de la paix,
Les dieux ont répandu comme à pleines corbeilles,
Sous mille beaux aspects, les plus rares merveilles.
Là, les fruits les plus doux, des cieux toujours d'azur,
Et des fleuves roulant les perles et l'or pur.
C'est là, nous le dit-on, que le divin Achille
Et le fier Diomède, au brodequin agile,
Habitèrent longtemps ensemble après la mort.
Eh bien! roi de la mer, pilote sage et fort,
Ces beaux lieux seraient-ils indignes de ta peine?
L'honneur de découvrir une terre lointaine
Ne vaut-il pas celui de conduire à Sestos
Tous les parfums de Smyrne et les bois de Naxos!
Par la blanche Téthys, si tu daignes me croire,
Tu peux cueillir les fruits d'une immortelle gloire,
Tu peux, en poursuivant la route que les dieux
Me montrent à travers les flots injurieux,
Renouveler le temps des fameux argonautes:
Enfonçons donc la proue au sein des vagues hautes,
Et, rapportant aux Grecs quelques riches toisons,
Montons au rang des dieux comme d'autres Jasons.

LE PILOTE.

Il m'importe fort peu que la famille humaine
Admire mes vertus et de moi se souvienne,
Et qu'une fois en proie au trépas flétrissant
Je laisse dans le monde un nom retentissant.
Vivre sans trop de peine et sans souffrance amère
Est l'unique souci de mon âme sur terre:
La gloire n'est qu'un bruit par l'écho répété
Que le moindre zéphyr a bien vite emporté.

ÉROSTRATE.

O pilote! la gloire est mieux qu'un vain nuage
Qui se fond sans laisser trace de son passage,

Elle est mieux qu'une ride, un sillon murmurant
Que le vent sur les flots creuse et ferme en courant ;
Elle est chose solide et de longue existence,
Car l'homme qui l'enfante est de divine essence.

LE PILOTE.

L'existence de l'homme est un point dans le temps ;
Son corps un composé d'étranges éléments ;
Son âme une vapeur, une haleine inégale
Qui s'échappe du sang et dans les airs s'exhale ;
Sa fortune changeante une profonde nuit ;
Sa renommée un songe, et son nom un vain bruit.
Pour tenir sur la terre une plus large place,
Pour vivre et s'agiter un peu plus dans l'espace,
L'homme a le même sort que tous les animaux
Qui rampent dans la fange ou glissent sous les eaux ;
Il ne vit qu'un moment et n'est qu'une parcelle
Qui rentre tôt ou tard dans l'âme universelle.

ÉROSTRATE.

Non, l'homme en soi renferme un principe certain
Qui, détaché des flancs du père souverain,
Ne retourne jamais au lieu de sa naissance,
Et vit dans l'univers par sa toute-puissance.
L'homme peut dans le sein de l'horrible néant
Tomber comme un monceau de lave s'éteignant
Et laisser expirer pour toujours l'étincelle
Descendue avec lui de la voûte éternelle ;
Mais il peut comme Etna, l'esclave de Vulcain,
Ce fier géant toujours en travail souterrain,
Faire d'un pâle éclair une flamme brillante,
Et revêtir les cieux d'une clarté constante.
La gloire est un moyen d'étaler sa beauté :
Tout grand acte par l'homme en l'univers jeté
Est comme un coup de foudre, à la lueur profonde,

Dont l'éternel écho résonne par le monde.

LE PILOTE.

Il n'est rien d'éternel que la Divinité :
Le reste est périssable et plein de vanité.
Puisse, jeune étranger, l'orgueil de la pensée
Ne jamais t'écarter de la route tracée;
Et puissent les grands dieux, du fond de leurs loisirs,
Te suivre et te mener au but de tes désirs
Par les sentiers du bien, les routes de l'honnête !
Pour nous, jusqu'au moment où, courbant notre tête,
La mort nous ôtera les rames de la main,
Nous frapperons ces mers sans croire au lendemain.

UN ALCYON.

Hâtez-vous, matelots, fermez, fermez les voiles;
Hâtez-vous, car les vents vont mugir dans vos toiles!

LE PILOTE.

Alerte, matelots! — La conque des Tritons
Rappelle de Téthys les coursiers vagabonds.
Le souverain des cieux, le maître du tonnerre
Va, ce soir, visiter les palais de son frère :
Déjà le vieux Neptune, aux approches du sang,
De plaisir et de joie enfle son sein puissant.

L'ALCYON.

Adieu, braves marins, bonne chance et courage!
Le couchant est en feu; je vais, avant l'orage,
Chercher le nid flottant de mes chères amours
Qu'au branle de la mer les vents bercent toujours.

ÉROSTRATE.

Alcyon bienveillant, qui d'une aile assurée
Vas joindre sur les flots ta famille égarée,

Puisses-tu, jeune oiseau qui files loin de moi,
M'emporter dans ton vol! Si j'étais comme toi,
Je n'aurais pas assez de plumes et d'haleine
Pour gagner les hauteurs de la voûte sereine,
Et quitter cette barque où mes élans hardis
Ont heurté vainement des cœurs abâtardis.

LES MATELOTS.

A l'ouvrage! la mer gonflée et mugissante
Fait écumer les flots;
La Nuit et la Terreur, sa compagne puissante,
Descendent sur les eaux;
Par de fauves clartés les sillons de la foudre
Interrompent la nuit;
On dirait que le ciel entier va se dissoudre,
Et le monde avec lui.

ÉROSTRATE.

O Mort, pourrais-tu bien, triste enfant de la Parque,
T'abattre en ce moment sur cette frêle barque,
Et la couvrant de l'aile, ainsi qu'un sombre oiseau,
Me saisir au milieu de ce blême troupeau?
O Mort, quand tu parais sur le champ des batailles,
Maniant le fer dur, aux profondes entailles,
Et compagne de Mars, et debout sur les chars,
A travers l'incendie et le bruit des remparts,
Conduisant les mourants à la rive éternelle!
Ah! tu me sembles grande et ta figure est belle!
Mais à cette heure, ô dieux, sous un horizon noir,
A la pâle lueur d'un ciel horrible à voir,
Au sifflement aigu des ondes pluvieuses,
Au choc étourdissant des vagues monstrueuses,
O fille de la nuit, du tonnerre et des vents,
Mort inféconde, ô Mort, tu me glaces les sens!

LES MATELOTS.

Nous avons beau lutter contre la vague forte,
Nous courber sur les bancs;
La rame est impuissante, et la mer nous emporte
Au gré de ses courants.
Nous sommes tourmentés de la poupe à la proue
Par le rude aquilon,
Et nous tournons sur l'eau comme tourne la roue
De l'infâme Ixion.

ÉROSTRATE.

Dans les plaines du temps, solitudes immenses,
Heureux celui qui peut jeter quelques semences;
Comme un rose laurier la tige de son nom
Fleurira pour toujours dans l'avenir profond.
Mon âme, en secouant sa terrestre poussière,
Devait faire autour d'elle éclater la lumière,
Et sur l'éternité, comme un autre soleil,
Tracer les reflets d'or de son disque vermeil :
Elle ne sera pas même la flamme obscure
Qui sur l'eau des étangs rôde d'une aile impure;
Elle ne sera rien, car nul acte important
Ne la préservera des ombres du néant.
Pour aller s'enfouir au vaste sein des choses,
Et pour ne plus compter dans la masse des causes;
Pour être après la mort autant qu'un flot amer,
Un fragile globule, un léger souffle d'air,
Était-ce donc la peine ici-bas d'apparaître,
D'avoir de la pensée afin de tout connaître,
D'être toujours gonflé de vœux ambitieux,
De porter le nom d'homme et de parler aux dieux?

LES MATELOTS.

Ah! nous sommes perdus! l'onde emplit le navire
Et roule avec fracas;

Sous les vents déchaînés la voile se déchire
Et tombe avec les mâts;
O Jupiter sauveur, père de tous les hommes,
Calme l'onde en courroux!
Étends ta large main sur l'abîme où nous sommes,
Ou nous périssons tous!

ÉROSTRATE.

Misérable Destin! implacable Fortune!
C'en est fait de mes jours, l'empire est à Neptune;
Et le dieu mugissant, prenant les matelots,
Aux avides poissons les livre sous les flots.
Qu'ils plongent tous avec la pâleur au visage,
Moi, je me sens au cœur revenir le courage.
Féroçe dieu des mers! je ne veux pas mourir,
Sous les flots comme un plomb descendre et m'engloutir
Sans pouvoir remonter jamais à la surface;
Non, non, je ne veux pas, dans l'ondoyante masse,
Me perdre et m'absorber comme le grain de sel
Que fond en peu de temps le liquide éternel.
Que les feux de Vulcain redoublent sur nos têtes!
Qu'Éole crève l'outre où grondent les tempêtes!
Qu'il confonde et la terre et les cieux et les flots,
Et que le monde aspire à l'antique chaos!
Toujours je lutterai; jusqu'à ma dernière heure,
Sur ce tremblant esquif fermement je demeure;
Et si la foudre y tombe, et si de son trident
Neptune courroucé l'entr'ouvre horriblement,
Et comme un vain amas de pailles toutes blanches
Disperse ses agrès, sa mâture et ses planches,
Je m'attache en serpent à ses moindres débris:
Ah! si tout m'abandonne, enfin, si je péris,
Je te disputerai, Mort jalouse et cruelle,
Du flambeau de mes jours la dernière étincelle!

La foudre tombe sur le navire et le brise.

III

LE RIVAGE DE LA MER

SUR LA CÔTE D'IONIE.

Des hirondelles volent çà et là, au bord des flots.

UNE HIRONDELLE.

Après le noir chaos d'une nuit orageuse,
Phœbus renaît plus pur et plus beau dans les airs :
Le calme se rassied sur la plaine écumeuse,
Et le pêcheur peut refouiller les mers.
Marins, voguez sans peur ! du fond des flots amers
Les Tritons ont tiré leur face monstrueuse,
Et tordant à deux mains leur barbe limoneuse,
Ils sèchent au soleil leurs cheveux longs et verts.

UNE SECONDE HIRONDELLE.

L'oiseau peut commencer sa course vagabonde;
Le vent impétueux, qui battait comme l'onde

La cime des grands pins de l'antique forêt,
A replié son aile et dans le ciel se tait.
Allons, allons ! colombes gémissantes !
Laissez les nids obscurs et les branches cassantes;
Remontez dans les cieux, et déroulez au jour
L'aile chère à Zéphire et plus douce à l'Amour !

UNE TROISIÈME HIRONDELLE.

Et vous, troupeaux repus, quittez le pâturage !
Venez aspirer l'onde et sentir à la plage
Le flot paisible et chaud déborder sur vos pieds !
Les vents ont disparu, les airs sont nettoyés;
Et le ciel radieux de son charmant sourire
Éveille sur la terre un concert enchanteur,
Comme le jour divin où Mercure pasteur
Au bord des flots trouva la lyre.

ÉROSTRATE.

Il est assis sur le sable et presse entre ses mains ses vêtements humides.

Volez autour de moi, volez, charmants oiseaux !
Gazouillez et chantez les ondes en repos !
Moi, dans mon cœur toujours j'entends gronder l'orage;
Les autans déchaînés y soufflent avec rage,
Et le font plus bondir que la vague en fureur.
En vain l'énorme bras de Neptune vainqueur
Comme un dauphin béant m'a roulé sur la plage;
En vain les immortels m'ont sauvé du naufrage;
Mon sang toujours bouillonne et s'élève contre eux.
Ils ne m'ont accordé la jeunesse et la vie
Que pour mieux étouffer mon éternelle envie
D'égaler, ici-bas, leurs destins glorieux.
Ces fiers Olympiens ! quelle vaste insolence !
Quels profonds contempteurs de nous, pauvres humains !

Ils n'aiment que l'aspect de nos sombres chagrins,
Et les gémissements que notre sein élance
Sont l'encens le plus doux à leurs cerveaux divins.
Ah ! vivent tes clameurs, ô titan Prométhée !
Vivent tes cris d'orgueil, et ta haine indomptée
Pour le royal époux de l'altière Junon !
Les immortels sont durs, pleins de dérision
Pour tout ce qui n'est pas de leur essence pure !
Et la terre féconde, amour de la nature,
A beau leur dérouler ses tapis de verdure,
Ses ombrages, ses fleurs ; la terre n'est pour eux
Qu'un vil monceau de fange et qu'un taudis honteux !

UNE VOIX SOUTERRAINE.

Les immortels sont durs !

ÉROSTRATE.

La plage est solitaire ;
L'Océan seul gémit dans son gouffre sans fond ;
Et pourtant une voix à mes plaintes répond.

LA VOIX SOUTERRAINE.

Les immortels sont durs !

ÉROSTRATE.

Reine de l'onde amère !
Téthys, jusques ici poursuis-tu ma misère ?

LA VOIX SOUTERRAINE.

Rassure-toi, mortel aux douloureux accents ;
Tes plaintes n'iront pas se perdre avec les vents !
Dans notre noir séjour, Telchines redoutables,
Nous avons entendu tes clameurs lamentables.

ÉROSTRATE.

Telchines infernaux, difformes et ventrus,

Dieux puissants, est-il vrai que ma voix vous parvienne?
Ah! si votre pitié pour moi n'est chose vaine,
Relevez, relevez mes esprits abattus!

LA VOIX SOUTERRAINE.

Que veux-tu? Dis-le-nous.

ÉROSTRATE.

Sombre et vieille famille,
Dont la main aiguisa la sanglante faucille
Avec laquelle, un jour, Saturne furieux
Châtra son propre père en la couche des cieux!
Vous, dont le lourd marteau, sur l'enclume massive,
A grands coups redoublés forge la foudre vive;
Vous, qui savez les lieux où le meilleur fer dort;
Eh bien, forgez-moi vite un dard contre la Mort!

LA VOIX SOUTERRAINE.

Nous pouvons d'une haleine amère
Empoisonner les végétaux,
Faire monter les grandes eaux
Jusqu'à l'empire du tonnerre,
Mettre en éclats le mont Athos,
Et remuer toute la terre;
Mais, pour vaincre et dompter la Mort
Notre bras n'est point assez fort:
Au ciel adresse ta prière!

ÉROSTRATE.

J'ai beau frapper le ciel de mes cris enflammés,
Implorer le secours des plus grandes déesses;
L'Olympe et ses palais me sont toujours fermés
Et nulle voix n'en sort pour calmer mes tristesses.

LA VOIX SOUTERRAINE.

Interroge la lyre, et, nouvel Amphion,

Chante les blancs coursiers du vainqueur de Python!

ÉROSTRATE.

Ah! vous renouvelez une douleur cuisante,
Dont saignera longtemps mon âme frémissante.
Aux fêtes d'Olympie, accouru par trois fois,
Avec la lyre d'or, aux accords de ma voix,
J'ai tâché d'émouvoir la Grèce tout entière;
Trois fois j'ai parcouru la fameuse carrière,
Et, sous les pieds d'airain de mes ardents chevaux,
Hardiment soulevé la poussière à longs flots;
Au cirque, à la tribune, en tous lieux, à toute heure,
On m'a vu, pour saisir le laurier qui me leurre,
Suer de corps et d'âme; et le destin pourtant
M'a toujours poursuivi d'un regard insultant,
Et perdu, confondu dans la foule muette,
La gloire n'a jamais rayonné sur ma tête.

LA VOIX SOUTERRAINE.

Eh bien, prends une épée aux terribles éclats,
Et lance-toi, guerrier, dans les jeux de Pallas!

ÉROSTRATE.

Notre siècle est stérile en guerres intestines;
Le monde est endormi dans les bras de la paix;
La rouille mord l'armure appendue aux crochets;
Mars, le dieu destructeur, aux sanglantes bottines,
Repose sur la pourpre, et ses deux mains divines
Ne pressent dans les cieux que les seins de Cypris:
Point de sang à verser pour une grande cause,
Point de conquête à faire, et de mes jours flétris
Je ne puis rattacher le fil à quelque chose.

LA VOIX SOUTERRAINE.

Invoque donc l'enfer et ses dieux redoutés!

Peut-être qu'à ta voix, ces vieilles déités
Se remûront au fond de leur gouffre de flamme,
Pour te prêter l'appui que ta douleur réclame.

ÉROSTRATE.

Hélas! puisqu'à mes vœux tous les dieux restent sourds,
Que Cypris m'abandonne et Téthys m'est contraire,
Que je suis repoussé de l'onde et de la terre,
Et que j'erre en tous lieux sans force et sans secours,
Il faut bien à la fin que ma voix vous implore,
Dieux voisins de l'enfer, Telchines noirs et lourds,
O vous qui connaissez le mal qui me dévore,
Comme les fruits tombés d'une palme incolore
Ne laissez point périr les plus beaux de mes jours!

LA VOIX SOUTERRAINE.

Écoute, il est non loin de cette plage
Où le flot t'a poussé sur son dos écumant,
Au pied d'une colline, au sein d'un vert ombrage,
Un noble temple; immense monument.
C'est de la Grèce antique une des sept merveilles;
C'est là que les humains, dès les jours les plus vieux,
Ont entassé des choses sans pareilles,
Le porphyre, l'or pur et les bois précieux;
Là, l'Ionie entière
Adore avec transport la déesse aux trois noms,
Celle qui dans la nuit dispense la lumière,
Poursuit, l'arc à la main, les biches sur la terre,
Et préside aux tourments dans les enfers profonds.

ÉROSTRATE.

O dieux! serais-je près du saint temple d'Éphèse?
Et l'ouragan fatal m'aurait-il emporté
Vers la divinité que jamais l'on n'apaise,
Une fois que son cœur par l'homme est irrité?

LA VOIX SOUTERRAINE.

Oui, tu touches le seuil de ce temple superbe,
Les amours de Diane et son plus bel honneur;
Et nous le signalons à ton bras destructeur,
Comme le chien couché dans l'herbe
Signale la perdrix aux flèches du chasseur.

ÉROSTRATE.

Achevez, achevez! Ah! que voulez-vous dire?

LA VOIX SOUTERRAINE.

Ce que le temps et l'art s'efforcent de construire,
L'homme peut d'un seul coup sans peine le détruire,
Car, ainsi que l'enfer, Jupiter l'a doté
Du pouvoir de donner la mort à volonté.

ÉROSTRATE.

Anéantir le temple, ô terrible pensée!
Tout mon sang en bouillonne, et mon âme insensée
Y boit comme l'éponge avide boit les eaux!
Eh quoi! je lancerais la flamme incendiaire!
Mais je vois l'Ionie et la Grèce ma mère
Invoquer le Ténare et les dieux infernaux,
Et l'Olympe envoyer sur moi tous ses carreaux.

LA VOIX SOUTERRAINE.

Mortel ambitieux, mais de peu de courage,
Que t'importe la Grèce et l'Olympe et sa rage?
Diomède en blessant le dieu Mars aux genoux,
Thésée en enlevant Proserpine la sage,
Ont-ils été frappés du céleste courroux,
Et n'ont-ils pas conquis une gloire infinie
Par les faits éclatants de leur audace impie?

ÉROSTRATE.

O dieux! n'égarez pas tout à fait ma raison!

LA VOIX SOUTERRAINE.

Ah! nous avons pitié de tes longues souffrances!
Nous voulons te donner un éternel renom,
Et nous sommes surpris de voir que tu balances.
Quand le but se présente à ton ardent désir,
Comme le daim léger tu trembles et veux fuir!

ÉROSTRATE.

Non, non, je ne suis pas d'une vile matière,
Je ne suis point pétri d'une fange grossière,
Je sens mouvoir en moi quelque chose de fort;
Mais faut-il recevoir, dans le fond de mon âme,
Tous les poisons du crime, et, les deux mains en flamme,
M'attaquer même aux dieux pour surmonter la mort?

LA VOIX SOUTERRAINE.

Il n'est point de grandeurs pour une âme timide :
Son sort est de ramper comme le ver stupide.

ÉROSTRATE.

Ramper, mordre la terre! ô destin flétrissant!
Être comme le ver que le pied du passant,
Sans terreur et sans bruit, foule et fait disparaître!
Vivre et mourir ainsi que ce misérable être!
Non, je ne puis... O dieux! dites, mon cœur tremblant
N'a-t-il que ce moyen d'échapper au néant?

LA VOIX SOUTERRAINE.

Nous ne pouvons changer d'essence;
Créés pour la destruction,
La flamme ardente et le poison

Sont les armes de notre engeance.
La flamme au cruel aiguillon
Est un bon lot; notre puissance
Ne peut te faire un plus beau don.

ÉROSTRATE.

Ainsi donc, l'incendie! — Hélas! pourquoi, mon âme,
As-tu, quittant là-haut le foyer paternel,
Revêtu tes lueurs d'un vêtement charnel?
Pourquoi suis-je sorti du ventre d'une femme?
Pourquoi mon sein s'est-il empli d'air, et mes yeux
Ont-ils appris sur terre à mesurer les cieux?
La vie, au lieu d'offrir à mon âme intrépide
Les jalons glorieux d'une route splendide,
Afin de parvenir aux suprêmes honneurs
De l'immortalité, ces divines douceurs,
La vie est un chemin impraticable, aride,
Où mon âme ne voit, par un charme fatal,
Devant elle surgir que l'échelle du mal.
Le néant ou le mal! — Le néant, noir abîme
Entr'ouvert et tout prêt à saisir sa victime,
Si vers l'Enfer lui-même elle ne tend les bras;
Mais le mal, tout mon être en tremble et n'en veut pas.
Ah! que l'ombre du temps descende sur ma tête!
Pareille au large flot que la folle tempête
A roulé cette nuit sur mon corps défaillant,
Que l'onde de l'oubli tout entier me revête,
Plutôt que de commettre un forfait éclatant!
Non, je ne serai pas pour vous une conquête,
Démons, soufflez ailleurs votre infâme poison :
Dans les bras de la mort je tomberai sans nom.

Il s'éloigne.

UNE VOIX SOUTERRAINE.

Comme le sanglier frappé d'une main sûre

Emporte avec lui sa blessure,
Et sous les bois profonds, malgré ses forts élans,
Ses bonds dans les fourrés, ses bains de fange impure,
Meurt sans pouvoir ôter la flèche de ses flancs :
Ainsi, dans une chair mortelle,
Notre infernale idée est plantée à jamais.
L'homme a beau regimber, se débattre contre elle;
Il a beau repousser la pointe de ses traits ;
Invincible, elle ira plonger jusqu'en sa moelle.

LES TELCHINES.

Sous la terre pesante, allons, frères, tournons
L'homme saura venger nos antiques affronts.

UNE SECONDE VOIX.

Quand jadis les fils de la Terre
Aux habitants des Cieux déclarèrent la guerre,
Et, roulant monts sur monts avec des poings vaillants,
Approchèrent du ciel leurs faces de géants,
Les immortels, remplis d'alarmes,
Nous demandèrent tous des armes,
Et la foudre bientôt éclatant dans leurs mains
Précipita des cieux leurs ennemis hautains.
Et nous, les vrais sauveurs de l'Olympe en ruine,
Avec les noirs géants, au fond des souterrains,
Nous fûmes oubliés par la race divine.

LES TELCHINES.

Sous la terre pesante, allons, frères, tournons
L'homme saura venger nos antiques affronts.

UNE TROISIÈME VOIX.

Oui, sous nos lourds talons faisons gémir Cybèle;
Chantons notre conquête à fendre la cervelle
Du triple chien hurlant aux portes de l'Enfer;

Faisons trembler Pluton sur son trône de fer;
Et toi, biche sauvage, intrépide courrière,
Barbare meurtrière
De Niobé la blonde et de ses beaux enfants,
Brise ton arc d'argent et pâlis de colère!
L'outrage abaissera tes regards triomphants,
Et les feux d'un mortel terniront ta lumière.

LES TELCHINES.

Sous la terre pesante, allons, frères, tournons!
L'homme saura venger nos antiques affronts.

IV

LE TEMPLE D'ÉPHÈSE.

ÉROSTRATE.

Il arrive devant le temple, une torche à la main; il fait nuit.

Depuis trois jours, pensif et muet comme une ombre,
Au bord des flots bruyants et dans la forêt sombre,
Je promène mes pas et cherche vainement
A calmer de mon cœur le fatal rongement.
Un invisible dieu me ramène sans cesse
Devant le monument de la grande déesse,
Et toujours me remplit l'âme du noir désir
De voir le vieux Vulcain dans ses bras le saisir.
Toujours le temple est là qui brille sur ma tête;
Toujours mon œil ardent se tourne vers son faîte;
Et le bois résineux qui fume dans ma main
Toujours d'un feu plus vif éclaire mon chemin.
O vision constante, éternelle pensée,
Ainsi qu'une couleuvre à mon âme enlacée,
Qui le mord et l'étreint plus vigoureusement

Que le lin vénéneux du rouge vêtement
Étincelant jadis aux épaules d'Hercule !
O poison de mon cœur ! ô venin qui me brûle
Plus que le corps puissant du rejeton des dieux !
Pour éteindre à jamais tes ferments douloureux,
Je vais te préparer un nouveau lit de flamme,
Et peut-être qu'alors tu quitteras mon âme !
Qui pourrait m'arrêter ? L'homme et les animaux
Dans les lacs du sommeil ont oublié leurs maux ;
Les dieux même, étendus sur leur couche odorante,
Respirent les pavots de la nuit étouffante ;
La lune, dans les airs orageux et brûlants,
Ne guide point encor ses jeunes coursiers blancs ;
Le silence est partout, sur la terre, sur l'onde ;
Et tout autour de moi l'obscurité profonde
Rend le sol montueux, les arbres, le gazon,
Plus noirs que les bosquets des jardins de Pluton.
Nul astre dans les cieux qui luise et me contemple ;
Nul mortel qui se tienne à la porte du temple ;
Et moi, seul devant lui, comme un dieu souverain,
Prêt à le foudroyer des lueurs de ma main.
Quel sublime moment ! quelle énorme puissance !
Moi, créature humaine et de faible existence,
Rien qu'avec un charbon, un mouvement de bras,
Je puis mettre d'un coup une merveille à bas,
Réveiller tous les dieux comme au bruit du tonnerre,
Jusqu'au fond de son cœur épouvanter la terre,
Et sur l'éternité, comme au haut d'un fronton,
Avec des clous d'airain fixer mon large nom.
Et je craindrais le bruit... Quoi ! de la tourbe humaine,
Des peuples ignorants la clameur incertaine,
Les malédictions des pontifes menteurs,
Et tout le vain fracas qui suit les destructeurs...
Ah ! tous ces bruits ne sont qu'une pâle fumée
Capable d'arrêter une âme mal armée ;

Et la mienne est trop forte, et puis il faut finir
Ces terreurs dont la Mort vient toujours m'assaillir.
Le sort en est jeté : marchons au sacrifice !
O vents ! éveillez-vous, de votre aile propice
Secourez l'incendie en ses fougueux élans;
Car ce rameau de pin qui, dans mes doigts tremblants,
Consume avec lenteur sa robe de résine,
Va, comme le porteur de la foudre divine,
L'aigle au bec flamboyant, aux ongles lumineux,
S'abattre sur le temple et l'inonder de feux.

Au moment où il franchit les premiers degrés du temple, trois femmes en descendent et le font reculer.

Mais que vois-je? grands dieux ! on dirait trois statues
Qui, de leur piédestal tout à coup descendues,
S'élancent du lieu saint et semblent vouloir fuir
Le terrible fléau prêt à les engloutir.

LA PIÉTÉ.

Il en est temps encore, ô jeune téméraire !
Arrête-toi, ne monte pas;
Laisse à tes pieds rouler la torche incendiaire,
Le vent éteindre ses éclats.
Le crime suspendu sur tes tempes funèbres,
Comme un obscur oiseau de nuit,
Peut regagner encor ses épaisses ténèbres,
Rentrer dans les enfers sans bruit.
Arrête, arrête, infâme ! il en est temps encore :
Ne force pas une cité
A voir, avant le jour, une sanglante aurore
Briller sur son front agité.
Ne fais point qu'en ses murs la terreur souveraine
Traîne ses sandales d'airain,
Et que, d'un œil hagard, toute la foule humaine
Cherche en vain son temple demain.

Une ville sans temple est une solitude,
Un désert immense, odieux;
Et rien n'est malheureux comme une multitude
Qui vit sans autels et sans dieux.

ÉROSTRATE.

O femme, il est trop tard pour empêcher la flamme;
Le ciel s'est tout entier retiré de mon âme,
Et mon âme aujourd'hui ne pense qu'à s'ouvrir
Un chemin lumineux aux champs de l'avenir.

LA BEAUTÉ.

Si la Piété sainte,
Par ses gémissements, ne sait pas te toucher;
Si les cris du respect et tous ceux de la crainte
Se brisent sur ton cœur comme sur un rocher;
Grâce pour la Beauté, fille de l'Harmonie!
Grâce pour un de ses enfants
Que, du haut des cieux triomphants,
Protégea l'œil divin de Cypris-Uranie!
Grâce pour l'âme de ces lieux!
Grâce pour celle qui respire
Dans les nobles contours et les marbres pieux
De ce beau temple qu'on admire!
Que le flambeau qui brûle et petille à ta main
Respecte ses formes puissantes!
Que son fronton doré, ses colonnes luisantes
Ne soient pas l'aliment du vorace Vulcain!
Ah! s'il faut qu'il périsse, ô mortel en délire,
Avec lui je mourrai soudain,
Comme le son léger qui dans les airs expire,
Lorsqu'une main brise la lyre
Qui l'enfermait dans le creux de son sein!

ÉROSTRATE.

Je suis comme un nocher battu par la tempête;

J'ai le cœur insensible, et, pour sauver ma tête,
Je pousserais du pied dans les flots écumeux
Les plus beaux corps du monde étalés sous mes yeux.

LA MÉMOIRE.

Et moi, moi je suis Mnémosyne,
Du monarque des dieux l'amoureuse divine,
La mère des neuf sœurs compagnes de Phœbus;
Je suis celle qui porte en sa vaste poitrine
Les grands forfaits et les grandes vertus.
Insensé que le mal entraîne,
Tu cours à ta perte certaine,
Au meurtre infâme, au déshonneur;
Et puisque tout l'enfer est au fond de ton cœur,
Voilà de ton âme hautaine
Le reflet rouge et plein d'horreur
Que le temps roulera dans son onde lointaine.
Au bruit sauvage de ton nom
Les peuples éperdus se voileront la tête,
Comme au sinistre aspect d'une ardente comète,
Au retentissement d'un désastre profond;
Ton nom sera hurlé sur toutes les ruines;
Ton nom sera l'écho des pestes, des famines,
L'épouvante du genre humain;
Et les cris à la bouche et le fouet à la main,
Les malédictions et leur frère l'outrage,
De peuple en peuple et d'âge en âge,
Te poursuivront sans relâche et sans fin.

ÉROSTRATE.

Eh bien, soit, ô déesse! aux noms des grands coupables
Que mon nom soit lié par des chaînes durables!
Que je sois relégué dans le troupeau honteux
Des destructeurs d'empire et des brigands fameux!
Je vivrai, c'est assez! La Mort, la Mort avare

Ne me plongera pas tout entier au Tartare:
Quelque chose de moi, reluisant et certain,
A jamais restera dans l'habitacle humain
Tu l'as dit, ô Mémoire! Allons, légères ombres,
Ainsi que les vapeurs et les nuages sombres
Qui se fondent aux feux de l'astre oriental,
Disparaissez devant ce rameau triomphal!
Et toi, Mort dévorante et toujours affamée,
Lionne impitoyable et jamais désarmée,
Cesse de me montrer tes longs crocs écumants
Et de glacer mon cœur par tes rugissements!
Voici, pour t'apaiser, un sacrifice immense
Qui surpasse en hauteur, comme en magnificence,
Tous ceux que Jupiter et les dieux immortels
Virent jamais offrir au pied de leurs autels!
C'est plus que cent taureaux à la corne dorée
Que j'ose t'immoler, ô Gorgone sacrée!
C'est mieux que du sang d'homme et des corps en monceau
Que je vais consumer du feu de mon flambeau;
C'est un temple superbe et toute sa richesse;
Le trône vénéré d'une grande déesse,
L'ouvrage merveilleux des hommes et du temps,
Des vases remplis d'or, des autels éclatants,
Des chapiteaux d'airain, des colonnes sublimes;
Voilà mon hécatombe et voilà mes victimes!
O Mort! accepte-les, et que le vieux néant
Pour moi ferme à jamais son gouffre dévorant!

Les trois femmes disparaissent, et il entre dans le temple.

LES ESPRITS DU FEU.

Enfants du Phlégéton, habitants du Tartare,
Sur les ailes des vents, courons, volons aux lieux
Où l'homme nous prépare
De sa main destructive un festin spacieux!

LES VENTS.

Dragons, esprits du feu, déroulez vos spirales !
Nous venons à votre aide avec nos sifflements ;
Voici le temple offert à vos enlacements ;
Ouvrez vos gueules infernales !

LES TELCHINES.

Sous la terre pesante, allons, frères, tournons !
L'homme enfin va venger nos antiques affronts.

ÉROSTRATE.

Il sort de l'édifice, et, lorsqu'il est descendu, il s'appuie contre un arbre, en face du temple.

Mes deux mains ont agi : la chose est consommée.
Dans tout le monument la flamme renfermée
Mugit, roule, et bientôt, débordant vers les cieux,
Portera ses chaleurs jusqu'au palais des dieux.
Ah ! mon cœur se désenfle ! ah ! je vis, je respire
Comme un homme longtemps pris d'un ardent délire,
Et sur qui le repos vient descendre un instant.
On dirait tout d'un coup qu'un large jet de sang
Soulage en s'écoulant le trop-plein de ma veine.
Ah ! quel que soit mon sort, je n'ai plus l'âme en peine :
Comme Ajax, j'ai trouvé dans un autre Ilion
Le linceul radieux qui doit couvrir mon nom.

L'incendie éclate, le peuple arrive.

LE PEUPLE.

O dieux, gardiens des campagnes, des villes,
Saints protecteurs des remparts immobiles,
Maîtres du ciel, accourez, venez tous,
A nos secours ! L'incendie en courroux
Comme un dragon nous dévore, et la foule

Pâle, tremblante, en vingt lieux se déroule,
Et le tumulte augmente par la peur.
Le temple brûle ! est la seule clameur,
Sortant partout des poitrines sonores :
Enfants, vieillards, des urnes, des amphores !
De l'onde à flots ! Ah ! quel réveil affreux !
Ah ! pauvres gens, citoyens malheureux !
Qu'avons-nous fait à la vierge divine ?
Sœur d'Apollon, ô Diane, ô Lucine,
Reine d'Éphèse, épargne-nous des pleurs !
Sauve nos murs, ton temple et ses honneurs !

ÉROSTRATE.

O puissances du feu, principes de la terre,
Éléments du soleil, de l'onde et du tonnerre,
Par les rocs de Lemnos et Vulcain aux bras forts,
Mugissez, mugissez, et redoublez d'efforts !

LES FEMMES.

Et nous aussi, déesse tutélaire,
Nous implorons ta clémence à genoux !
Qu'avons-nous fait pour subir ta colère ?
Lune, dis-nous, chère et blanche lumière,
Pourquoi voiler ton visage si doux ?
N'avons-nous point, dans nos chastes prières,
Assez chanté tes sublimes pâleurs ?
N'avons-nous point, sur tes autels en fleurs,
Assez versé de corbeilles légères ?
Ah ! nous avons, dans nos douleurs de mères,
Trois fois toujours invoqué ton grand nom,
Et, dans la nuit de nos couches amères,
Béni l'enfant dont tu nous faisais don ;
Et cependant, ô fille de Latone,
Reine des nuits, ton cœur nous abandonne !

ÉROSTRATE.

O flamme, élargis-toi; monte au fronton doré,
Et là, sculpte à grands traits mon nom sombre et sacré!
O feu, monstre altéré, de tes chaudes haleines,
Dans le fond des vaisseaux bois l'onde des fontaines!

LES MÉGABYZES.

Malheur, malheur, trois fois malheur
Au coupable de l'incendie!
C'est un parricide, un impie:
Que Jupiter, d'un trait vengeur,
Soudain le prive de la vie!
Et si la main du dieu puissant
L'épargne et le laisse vivant,
Que Mené, la sombre folie,
De son pâle et morne rayon
Lui bouleverse la raison!
Qu'il soit le jouet des tempêtes!
Que son corps soit en proie aux bêtes,
Et que l'implacable Brimo,
Hécate aux trois horribles têtes,
Lâche sur lui son noir troupeau!
Oui, que ses monstrueux ministres,
Ses chiens aux aboiments sinistres,
Enfoncent leurs crocs dans ses chairs,
Jusqu'à ce qu'il roule aux enfers!

ÉROSTRATE.

En vain le prêtre hurle, en vain l'onde s'élance,
Dans ses replis de feu, comme un serpent immense,
La flamme fait craquer le temple souverain;
Et le cèdre en éclats jette un baume divin.

LES GUERRIERS.

Hélas! hélas! que pouvons-nous donc faire?

Lutter contre le dieu Vulcain,
C'est un élan, un effort téméraire
Au-dessus du pouvoir humain.
Du temple entier les poutres, les charpentes
Se dressent comme de grands mâts,
Et, balancés par les flammes sifflantes,
Les bois tombent avec fracas.
Les saints autels, les portes colossales,
Les colonnes aux fronts dorés,
L'or de Crésus amassé dans les salles,
Les marbres, les vases sacrés,
Ah! tout se fond! ô père des orages!
O grand Jupiter pluvieux!
Entends nos cris à travers les nuages;
De ton pied d'or crève les cieux!
Comme un torrent, comme une vaste nue
Fais-les descendre sur nos murs;
Et qu'à long flot leur onde répandue
Chasse Vulcain aux bras impurs!

ÉROSTRATE.

Jupiter est pour moi; flamme, achève l'ouvrage!
Guerrière au casque rouge, envahis tout, courage!
Sur leurs seaux renversés, déjà les grands vieillards
Te contemplent de loin avec des yeux hagards.

Au milieu d'un tourbillon de fumée, le temple s'écroule.

LA FOULE.

Ah! c'en est fait! adieu, merveille de l'Asie!
Adieu, gloire de l'univers!
De plus de cent peuples divers
Objet et d'amour et d'envie!
Adieu, temple divin, asile le plus doux
De notre mère l'inféconde!
Sublime sanctuaire où tous les rois du monde

Venaient ployer les deux genoux.
C'en est fait; tu n'es plus : notre terre profane
Ne porte que de vains débris,
Et ta divinité, grande et sainte Diane,
Est dans le monde entier aujourd'hui sans abris.

LES MÉGABYZES.

Malheureux citoyens, tristes enfants d'Éphèse,
Gémissez et pleurez, Némésis est sur vous!
De l'incendie en vain la tourmente s'apaise,
Le ciel rouge d'éclairs brille et gronde en courroux :
Sur les cendres en feu, prions, abaissons-nous,
Car la Mort, nous couvrant de son aile fatale,
Temples, murs et cité, va nous emporter tous
Dans la nuit infernale.

ÉROSTRATE.

Et moi, dieux tout-puissants! moi, je suis immortel!
Tombent, tombent sur moi les colères du ciel!
Qu'un abîme s'entr'ouvre, et qu'à travers la terre,
Le front tout sillonné des flèches du tonnerre,
Aux royaumes d'Hadès je descende vivant,
Je verrai sans pâlir le Tartare fervent.
Que Pluton contre moi soulevant ses milices
Sur mes tremblantes chairs épuise ses supplices;
Que mon corps sept fois plonge aux eaux du Phlégéton,
Ou sur la roue en feu tourne avec Ixion;
Que je sois écrasé sous le roc de Sisyphe,
Ou comme Tytius déchiré par la griffe
D'un vautour se gorgeant sans cesse de mon fiel,
Je brave tous les maux, car je suis immortel!
Le diamant, l'airain, le fer, l'onde et la flamme
Ne pourront effacer la trace que mon âme
Aura faite en passant par ce monde odieux :
Humain, je vais marcher l'égal des plus grands dieux.

Comme un phénix renaît de ses cendres divines,
De même, de ce tas de fumantes ruines,
O mon nom, lève-toi : monte au plus haut des airs
Et remplis à jamais de ton bruit l'univers.
Et toi, peuple stupide, ô peuple lamentable,
Hâte-toi de saisir le fortuné coupable;
Il s'appelle Érostrate, il a vaincu la mort :
Le crime est immortel...

UNE VOIX CÉLESTE.

Ainsi que le remord!

Écrit en 1836.

POT-DE-VIN

DRAME

1840

PERSONNAGES.

LA FRANCE.
L'ITALIE.
L'ESPAGNE.
LA POLOGNE.
POT-DE-VIN.
LA STATUE DE MAMMON, DIEU DE LA RICHESSE.
LA RENOMMÉE.
LE MEURTRE.
LE VIOL.
LE PILLAGE.
L'INCENDIE.
CONVIVES.
DANSEUSES.
GARDES.

I

LA TERRE D'EUROPE.

Il fait nuit. Les nations dorment. Trois d'entre elles, sans abri et couchées sur la pierre, veillent et se lamentent.

CHANT DE L'ITALIE, DE LA POLOGNE ET DE L'ESPAGNE.

Le jour succède au jour et l'année à l'année,
Comme la feuille verte à la feuille fanée,
Comme le vent au vent, comme les flots aux flots;
Et toujours le malheur poursuit nos destinées,
Nos yeux roulent toujours des larmes obstinées,
Et nos cœurs étouffants de douloureux sanglots.

O les plus désolés des enfants de la terre!
Quand verrons-nous finir notre injuste misère?
Quand les voiles de deuil seront-ils déchirés?
Et quand, rayonnant tous d'une clarté divine,
Vers le ciel adouci, notre antique origine,
Pourrons-nous relever nos fronts déshonorés?

Jamais, non, non', jamais, car tout nous abandonne :
La terre qui nous porte, insensible matrone,
Ne se fatigue point à dévorer nos pleurs ;
Le soleil n'est point las d'éclairer nos tortures,
La nuit de recevoir dans son sein nos murmures,
Et la mort contre nous d'accroître ses fureurs.

Écoutez, écoutez ! ce grand bruit qui s'élève
Et qui le long des mers passe de grève en grève,
C'est l'âpre fusillade aux feux sourds et roulants ;
C'est le crime masqué du nom de représailles ;
Ce sont les citoyens s'égorgeant sans batailles,
Les pères, de sang-froid, immolant leurs enfants.

Et ces explosions éparses, solitaires,
Aux plus lointains pays révélant des misères,
Et navrant les humains dans leur calme profond,
Ce sont des exilés pleins de mélancolie
Qui, rêvant trop aux champs de la douce patrie,
La nuit se font sauter le crâne avec du plomb.

Puis ces gémissements, ces canzones plaintives,
Que depuis cinq cents ans jettent les mêmes rives
Pour les mêmes douleurs et les mêmes dangers,
C'est la voix des captifs pourrissant sous les grilles ;
La grandeur des cités et la pudeur des filles
Toujours à la merci des sbires étrangers.

Ah ! quels flots infinis d'angoisses et d'alarmes !
Lorsque son pauvre enfant se débat dans les larmes,
Le moindre cœur de mère a les nerfs palpitants !
Du nôtre on peut juger quelles sont les souffrances,
Nous qui donnons le sein à des peuples immenses,
Et dont le lait nourrit des millions d'enfants.

Et dans les cieux pourtant nous avons un bon père,
Un Dieu que l'on dit juste, et dont le bras sévère
Comme un jonc des marais courbe en deux les méchants ;
Mais à nos vains soupirs son oreille est fermée,
La foudre sous ses pieds dort sans feu ni fumée,
Et son souffle divin fait vivre nos tyrans.

L'ITALIE.

O Pologne, ma sœur ! ô toi dont le cri sombre
Se mêle constamment à ma plainte, dans l'ombre,
Tes maux sont douloureux, mais valent-ils les miens?

LA POLOGNE.

On sent les maux d'autrui toujours moins que les siens,
Italie ! ô ma sœur !

L'ITALIE.

Ma torture est si lente !

LA POLOGNE.

Hélas ! ne sais-tu pas que mon supplice augmente?

L'ITALIE.

Se pourrait-il, ma sœur !

LA POLOGNE.

Ah ! c'est peu que la Mort,
De Moscou s'élançant comme le vent du nord,
Ait moissonné mes fils, fleur brillante et légère ;
C'est peu d'avoir vu fuir sur la terre étrangère
Ceux qu'avaient épargnés le knout et le trépas :
Ce qui me reste encor d'enfants entre les bras
Doit subir par surcroît une honte nouvelle.
Il leur faut oublier la langue maternelle

Ils doivent sangloter en des mots inconnus ;
Quand je leur parle, hélas! ils ne m'entendent plus.

L'ITALIE.

Souffre, souffre, Pologne, encor cette misère ;
La gloire te couronne, ô sublime guerrière !
Et chante à l'univers ton immortel combat :
Quant à moi, j'ai ta honte et n'ai pas ton éclat.
Je suis une brebis que des ciseaux barbares
Tondent sans résistance, et que des mains avares
Privent, à flots pressés, du plus pur de son sang.
Il est vrai que j'ai vu les meilleurs de mon flanc
Tomber plus d'une fois sous des balles obscures
Et pourrir tristement au fond des geôles dures ;
Il est vrai que mon sein a porté des héros ;
Mais, tribuns valeureux, ils parlaient sans échos.
A quoi bon leurs élans contre la tyrannie,
Les bouillons généreux de leur mâle énergie !
Leurs nobles dévoûments ne pouvaient me servir :
Mon peuple à leur côté ne venait pas mourir.

L'ESPAGNE.

Et moi, mes sœurs, et moi, suis-je donc moins à plaindre !
Si, grave par nature et n'aimant pas à geindre,
J'émeus l'air rarement de mes vives clameurs,
Je n'en souffre pas moins de cruelles douleurs.
Ainsi que des brigands, à travers les montagnes,
Les villes en désordre et les tristes campagnes,
Je vois errer mes fils : — la Mort est leur pasteur.
La Faim aux doigts crochus leur dévore le cœur ;
Partout j'entends hurler la publique Misère ;
Ses pieds nus et sanglants stérilisent la terre
Et soulèvent partout les noirs serpents du mal.
Je suis comme Caton, ce vieux Romain brutal,

Je me fais dans le sein de profondes entailles,
Et le sang à long flot coule de mes entrailles.

LES TROIS NATIONS.

O désolation, ô supplice, ô douleurs!
Ah! qui prendra jamais pitié de nos malheurs!

L'ITALIE.

Mais, silence! mes sœurs, j'entends comme un bruit d'ailes
Qui frissonnent au vent des plaines éternelles;
Peut-être que le ciel, fatigué de nos cris,
Lance à notre secours un de ses purs esprits.

LA POLOGNE.

La coupe de nos maux n'est pas encor remplie,
La Pologne vaincue a toujours trop de vie:
C'est un nouveau malheur qui vient fondre sur nous.

L'ESPAGNE.

C'est l'inquisition, c'est l'émeute en courroux.

L'ITALIE.

C'est le vautour d'Autriche aux serres déchirantes.

LA POLOGNE.

C'est toujours l'empereur et ses hordes sanglantes.

LA RENOMMÉE, descendant des cieux.

Non, non, rassurez-vous, plaintives nations!
Devant mon vol bruyant ne baissez point vos fronts,
Soyez sans peur; je suis l'éternelle marcheuse
Qui rôde nuit et jour sur la terre fangeuse,
Recueillant et semant tous les bruits que j'entends,
Les cris de la douleur ou les ris éclatants.

LES NATIONS.

Eh bien, monstre aux cent voix, aux profondes oreilles,
Toi qui vas répétant les choses sans pareilles
Que tu vois rayonner sur le théâtre humain,
Suspends un peu ton vol et laisse ton chemin.
Renommée, oh! dis-nous, dis-nous si dans l'Europe,
Que l'ombre de la nuit à cette heure enveloppe,
Il est encor des yeux, des âmes et des cœurs
Qui souffrent de nos maux et pleurent de nos pleurs.

LA RENOMMÉE.

Enfants, tout est bien sourd aujourd'hui dans le monde ;
On y vit, mais plongé dans une boue immonde ;
J'ai beau courir l'Europe, ah! du nord au midi,
Vos sœurs ont le cœur tiède et le bras engourdi,
Et nulle ne s'émeut de vos cris de misère.

LES NATIONS.

Quoi! nos sœurs sans pitié! mais que fait l'Angleterre?

LA RENOMMÉE.

L'Angleterre, orgueilleuse et n'aimant que les siens,
Comme des animaux traque les Canadiens.

LES NATIONS.

O peuple malheureux! ô terrible nouvelle!
Et la grande Allemagne aux proscrits si fidèle,
La mère des penseurs et de la liberté?

LA RENOMMÉE.

L'Allemagne se tait devánt la volonté
Du fétiche empourpré de la Russie immense.

LES NATIONS.

O honte sans pareille! et la France, la France?

LA RENOMMÉE.

La France ! elle est tranquille au sein de ses deux mers.
Dans les bras du plaisir coulent ses longs hivers,
Et l'été quelquefois, pour passe-temps unique,
Elle donne la chasse aux brigands de l'Afrique ;
Ou bien elle applaudit du geste et de la voix
Un tas d'ambitieux fabricateurs de lois
Qui vont se disputant avec l'injure amère
Les lambeaux écourtés d'un pouvoir éphémère.

LES NATIONS.

Quoi ! la France en est là ? la France dont le cœur
Est le ressort du monde et son puissant moteur !

LA RENOMMÉE.

Autre temps, autres soins. La France n'a plus l'âme
Ouverte aux grands projets : elle est terne et sans flamme ;
Comme le libertin épuisant son trésor,
Elle ne songe plus qu'à dépenser de l'or,
A dorer les habits de tous les gens de guerre
Pour qu'ils tiennent en paix le taureau populaire,
A donner des repas, des fêtes et des jeux,
A parler moins au cœur qu'à la panse et qu'aux yeux.

LES NATIONS.

O monstre ! est-ce possible ?

LA RENOMMÉE.

Hélas ! la chose est telle,
La France est au sommeil, ne comptez plus sur elle ;
Ne tirez vos efforts que de vous et de Dieu :
Quant à moi, le temps passe, et je m'en vais. Adieu.

Elle s'envole.

L'ITALIE.

Ainsi donc nul secours pour briser mes entraves,
Et mes pauvres enfants seront toujours esclaves !

L'ESPAGNE.

O Castille héroïque, ô fertile Alava !
Antique Catalogne, ah ! qui vous sauvera ?
Qui vous délivrera de vos guerres civiles ?
Qui rangera d'accord la campagne et les villes ?
Quel bras détournera ce nuage de sang
Que sur nos champs déserts pousse un vent malfaisant?

LA POLOGNE.

Quelle onde apaisera la flamme qui dévore
La poitrine du Tzar, cette ardeur de centaure,
Cette ivresse du mal, ce plaisir de bourreau,
D'humilier toujours un grand peuple au tombeau?

L'ESPAGNE ET L'ITALIE.

Que dire, qu'implorer, où nous tourner, que faire?
Où trouver un refuge aujourd'hui sur la terre?

LA POLOGNE.

Dans la tombe, mes sœurs, dans le sein du trépas.
C'est l'abri le plus sûr qui nous reste ici-bas.

L'ITALIE.

La Mort, la froide Mort ! Ah ! la douce Espérance,
Cette vierge attachée aux pas de la souffrance,
La dernière toujours au seuil des malheureux,
Ne nous a pas encore adressé ses adieux.
Non, non, quelle que soit la France désarmée,
Le portrait qu'en a fait la vieille Renommée

Pour nous n'est point fidèle, et nous y croyons peu :
La glace ne prend pas si tôt où vit le feu.

LA POLOGNE.

Hélas ! quand j'implorais son secours pour ma vie,
Qu'a-t-elle répondu ? *L'ordre est dans Varsovie.*

L'ITALIE ET L'ESPAGNE.

Et nous-mêmes, ma sœur, ne nous a-t-elle pas
Mis le fer à la main et prêché les combats,
Pour nous laisser après dans la lice sanglante
Tomber sous le poignet de la force insolente ?
Mais ce lâche abandon nous l'avons oublié,
Nous voulons toujours croire à sa tendre pitié ;
L'égoïsme n'est pas chez elle un mal qui dure,
C'est un vice d'emprunt et non point de nature.

LA POLOGNE.

Que voulez-vous donc faire ?

L'ITALIE.

Aller toutes les trois
La réveiller encor du bruit de notre voix,
Lui découvrir nos flancs et nos mamelles pures,
Lui mettre les deux mains au sang de nos blessures,
Implorer son secours, l'émouvoir, l'attendrir,
Et, si rien ne lui fait, revenir pour mourir.

LA POLOGNE.

A vous suivre, mes sœurs, je me sens toute prête ;
Mais l'aigle au double front qui plane sur ma tête,
Mais les cruels vautours dont les ongles de fer
Plongent incessamment dans votre maigre chair...

L'ITALIE.

Nous pouvons les tromper. La nuit nous est propice.

Tandis que le sommeil, plus fort que l'injustice,
Sous sa masse de plomb courbera nos tyrans,
Nous pouvons échapper à leurs yeux vigilants;
Nous pouvons fuir, laissant en place de nous-même
L'image de nos corps, notre fantôme blême.

LA POLOGNE.

Tous les moyens sont bons aux cœurs désespérés,
Celui que nous tentons est des moins assurés;
Je crains bien, ô mes sœurs, que notre course vaine
A nos tristes pays bientôt ne nous ramène :
Puisque Dieu le permet, encore cet effort!
Et s'il est inutile, eh bien! vienne la mort!

LES NATIONS, se levant de leur couche.

O Nuit, profonde Nuit! mère antique de l'Ombre!
Reine au front nuageux, à l'aile humide et sombre,
Toi qui prêtes ton voile à tant de scélérats,
A tant d'œuvres sans nom qu'ils trament ici-bas,
O Nuit! feras-tu moins pour de pauvres victimes
Que tu ne fis toujours pour l'artisan des crimes?
Couvre de ton manteau la trace que nos pieds
Vont graver sur la terre en quittant nos foyers;
Fais que les Apennins, les hautes Pyrénées,
Entr'ouvrent sous nos pas leurs neiges obstinées,
Et que l'Elbe et le Rhin au creux de leurs roseaux
Dorment sans se douter du trouble de leurs eaux!
O Nuit! prends en pitié notre longue infortune,
Dérobe à tous les yeux notre fuite commune,
Et ne laisse point luire au ciel d'astres errants
Avant que nous ayons atteint le sol des Francs.
Et vous, pures vapeurs, fantômes, apparences!
Images de nous-même, ô tristes ressemblances!
Ombres que nous laissons en place de nos corps
Pour tromper nos gardiens, redoublez vos transports,

Versez, versez des flots de larmes abondantes,
Continuez le jet de nos plaintes ardentes,
Frappez l'air de longs cris ; aux yeux de nos bourreaux
Laissez pendre vos seins, vos habits en lambeaux !
Ah ! que les noirs démons, fléaux de notre vie,
L'infâme despotisme et l'horrible anarchie,
La misère, la honte et tous les dieux du mal
Qui pèsent sur nos corps de leur poids infernal,
Vous sentant sous la main redoublent les supplices :
Qu'ils frappent sans relâche, et que leurs durs sévices
Grossissent le torrent des forfaits odieux
Qui doivent à la fin faire éclater les cieux.

II

LE PALAIS DE LA FRANCE.

Dans une grande salle de marbre est dressé un banquet somptueux. La France, entourée de convives, est couchée sur un lit de pourpre. Elle tient une coupe à la main.

LA FRANCE.

Ah! que la vie est belle et son aspect divin,
A travers les rubis et les vapeurs du vin!
Comme le pur soleil se jouant dans un verre
Donne du coloris aux pâleurs de la terre;
Le ciel descend dans l'âme et vous fait nuit et jour
Flotter devant les yeux les rêves de l'amour:
L'ivresse est à mon gré la meilleure des choses.
Arrière la morale et ses dictons moroses!
Le passé n'est qu'une ombre et l'avenir n'est pas;
Le présent fortuné seul existe ici-bas:
Goûtons-en les doux fruits, du soir jusqu'à l'aurore,
Et buvons à la Paix, déesse que j'adore,
Et dont j'encenserai toujours le noble autel!

LES CONVIVES.

A la Paix, au plaisir, au bonheur éternel!

POT-DE-VIN, à part.

Bien, courage, achevons l'ivresse de la France.
Je lis dans ses regards brillants de jouissance
Sa tendresse pour moi, mon triomphe assuré;
Encore un coup de plus, et je suis adoré.
Allons, fameux auteur de tant de beaux miracles,
Toi dont le bras nerveux renverse tant d'obstacles,
Qui fais jaillir des cœurs les plus profonds secrets,
Entendre les plus sourds, parler les plus muets,
Bacchus, pousse la France, augmente son délire,
Et fais-moi conquérir le grand trône où j'aspire...
A la France divine et pleine de beauté,
Richesse, amour, repos, longue vie et santé!

Il verse du vin dans la coupe de la France.

LES CONVIVES.

A la France divine et pleine de beauté,
Richesse, amour, repos, longue vie et santé

LA FRANCE.

Merci, fils de la Paix, pour ce vin délectable!
Vous êtes à mon sens un mortel admirable,
Un superbe mangeur, un sublime gosier,
Capable d'engloutir le Bordelais entier;
Un bon vivant surtout que la mélancolie
N'hébétera jamais de sa noire folie.
J'aime cette humeur gaie et ces ébattements;
Triste veuve, ma foi! j'ai pleuré trop longtemps:
En campagne toujours et toujours en haleine,
J'ai couru trop longtemps après la gloire vaine,
Ce fantôme doré qui s'effaçait soudain

Lorsque je l'étreignais, et qui laissait ma main
Vide comme la nuit, désolée et sanglante.
Je ne veux plus de pleurs, de sang ni d'épouvante;
Je suis lasse à la fin, et ne sais plus courir
Qu'après le doux repos ou l'enivrant plaisir.
O Paix, céleste Paix! souffre donc que je place
Mes deux mains dans les mains de ton fils plein de grâce,
Que je m'unisse à toi par un lien puissant,
Par les nœuds redoublés de l'amour et du sang;
Que je puisse toujours être de ta famille,
Que ton fils ait mon cœur, et que je sois ta fille.

POT-DE-VIN.

L'ai-je bien entendu? je serais votre époux!
Sans vaine raillerie, ô France, parlez-vous?

LA FRANCE.

Aussi vrai que je bois. Ne puis-je au rang suprême
Élever tout d'un coup l'heureux mortel que j'aime,
Et mettre à mon niveau le sujet qui me plaît?

POT-DE-VIN.

France, je doute encor d'un si merveilleux fait!
Ah! que le Dieu serein qui régit l'empyrée
Tempère de mon cœur l'ivresse immodérée!
Car le bonheur m'accable et me semble si fort,
Qu'il pourrait à vos pieds m'étendre comme un mort.

LA FRANCE.

Vraiment, s'il faut mourir, ce n'est point à cette heure,
Et je ne cherche pas un mari pour qu'il meure:
Vite, mon cher amant, délaissez mes genoux,
Et comme auparavant buvons à triples coups.
Amis, je veux demain que l'airain des batailles
Annonce à l'univers nos belles fiançailles;

Mais en l'attente aussi du grand jour de demain,
Remplissons chaque coupe en l'honneur de l'hymen.

LES CONVIVES.

Buvons, buvons!

LA FRANCE.

Oui, tous : de sa prison de verre
Que l'esprit bouillonnant parte comme un tonnerre;
Que le champagne coule, et qu'avec les chansons
Les danses au sein nu tournent sur les talons:
Ah! j'aime, quand l'on boit, la danse et la musique;
C'est le ton du vieux temps, c'est la manière antique
Aujourd'hui, c'est la mienne; enfants de l'Opéra,
Déroulez vos trésors, dansez la cachucha!

LES CONVIVES.

Bravo, France, bravo! vive la cachucha!

POT-DE-VIN, d'abord à part, puis tout haut.

Mon triomphe est certain et mon règne commence,
Demain je m'assiérai sur le lit de la France;
Je tiens l'oiseau royal en mes larges filets;
Maintenant, noble oiseau, s'il se peut, rompez-les!
Allons, musiciens, danseurs, batteurs de planches,
Jouez en son honneur de la langue et des hanches,
N'épargnez pas la voix, flatteurs mélodieux,
Et le geste lubrique; allons, à qui le mieux
Fera pâmer le sein de ma charmante idole!
Ah! je ferai monter les flots d'or du Pactole
Jusqu'au faîte moussu de vos obscurs réduits.

On frappe aux portes du palais.

Mais quel est ce tapage, et d'où viennent ces bruits ?
Tudieu! sommes-nous donc au sabbat des sorcières?

Les danses et les chants s'arrêtent.

UN SERVITEUR.

O reine

LA FRANCE.

Que veux-tu?

LE SERVITEUR.

Voici trois étrangères
Qui heurtent de leur poing aux portes du palais,
Et qui, la voix tremblante et les yeux inquiets,
Demandent à parler sur-le-champ à la France.

POT-DE-VIN.

La princesse aujourd'hui ne donne pas audience.

LE SERVITEUR.

Elles ont l'air souffrant : des pleurs sont dans leurs yeux
Et leurs bras amaigris se lèvent vers les cieux.

POT-DE-VIN.

Assez, poussez dehors ces femmes importunes,
Nous n'avons pas le temps d'ouïr leurs infortunes;
Qu'on les mène au dépôt de la mendicité.

LA FRANCE.

Ah! seigneur, vous avez bien de la dureté!

POT-DE-VIN.

De nos jours la paresse emprunte à la misère
Si souvent sa figure et son haillon vulgaire,
Que l'on peut quelquefois ne pas croire au malheur.

LA FRANCE.

Il vaut mieux se tromper que de manquer de cœur.

Sous des traits languissants, sous des haillons infâmes
Peuvent se dérober de magnifiques âmes!
Et puis, je suis heureuse; et quand j'ai du plaisir,
J'aime aux infortunés à le faire sentir.
Qu'elles viennent.

LE SERVITEUR.

Entrez.

POT-DE-VIN.

Au diable les coureuses!

Les nations apparaissent.

LES CONVIVES.

Quel misérable aspect! que leurs tempes sont creuses!
Comme le noir chagrin siége profondément
Dans leurs yeux éplorés! Sur chaque vêtement
Que de grands trous béants, d'empreintes purpurines,
Que de coups noirs et bleus marqués sur leurs poitrines!
On dirait presque, à voir leur costume, leur air,
Les Prières, enfants du puissant Jupiter,
S'en venant implorer la céleste vengeance.

LA FRANCE.

Approchez-vous sans peur du trône de la France!
Parlez, d'où venez-vous? quelles sont vos douleurs?

LES NATIONS.

Nous venons de fort loin.

LA FRANCE.

Et vous êtes?

LES NATIONS.

Tes sœurs.

LA FRANCE.

Quoi! le sang nous unit par des liens intimes?

LES NATIONS.

Oui, nous sommes tes sœurs, et de plus tes victimes.

LA FRANCE.

Mes victimes, mes sœurs! je ne vous comprends pas.

POT-DE-VIN, à part.

Moi, je les entends bien, je conduirais leurs pas
Aux petites-maisons: ces trois femmes sont folles.

LES NATIONS.

Puisque tu n'entends pas le sens de nos paroles,
Et que ton lourd cerveau nage encor dans le vin,
Regarde-nous de près, apprends nos noms enfin.

L'ESPAGNE.

France! ces yeux éteints que l'horreur accompagne,
Ce visage sanglant que tu vois, c'est l'Espagne.

L'ITALIE.

Ces bras désespérés que je dresse dans l'air,
Et qui portent en bleu les empreintes du fer,
Sont les bras de ta sœur, la plaintive Italie.

LA POLOGNE.

Et moi, triste squelette à la face pâlie,
Qui viens t'épouvanter de mon lugubre abord,
Moi, je suis la Pologne à deux doigts de la mort.

LA FRANCE.

Oh! grand Dieu, se peut-il?

POT-DE-VIN.

Non, ce sont des fantômes.

LES CONVIVES.

eine, chassez-les vite aux funèbres royaumes :
Au signe de la croix les esprits des tombeaux
Rentrent en frémissant au fond de leurs caveaux.

LA FRANCE.

Hélas ! plus je les vois, plus le sombre nuage
Qui pesait sur mes yeux et voilait leur image
Se dissipe... Mes sœurs... ce sont bien là leurs traits...
Comment ont-elles pu venir dans ce palais ?

LES NATIONS.

L'arbitre de la terre et de nos destinées
A, pour un peu de temps, quelques pâles journées
Permis que nous quittions notre sol malheureux.

LA FRANCE.

Mais qui vous pousse ici ? quel motif désastreux ?

LES NATIONS.

C'est l'excès de l'injure et de notre souffrance,
Le désir de finir une dure existence,
Et de savoir enfin, ô France, chère sœur,
Si toute pitié tendre a déserté ton cœur.

LA FRANCE.

Mon cœur, vous en doutiez ?

LES NATIONS.

Oui, car tu nous délaisses.
Les plaisirs sensuels ont toutes tes tendresses :

Pourtant ce n'est point là le merveilleux attrait
Où nous avions pensé que ton cœur se prendrait.
C'est toi qui nous a mis le charbon sur la lèvre,
Toi qui, nous infiltrant le venin de ta fièvre,
Nous as fait boire au fond de ton verre enchanté
Le vin de l'espérance et de la liberté.
La souffrance pour nous devenait habitude;
Sous le vent du malheur et de la servitude,
Ainsi que des lépreux qui ne peuvent guérir,
Sans plainte, sans regrets, nous nous laissions mourir,
Ne pensant qu'à Dieu seul, lorsque ta voix profonde,
Comme un coup de tonnerre épouvantant le monde,
Entra dans notre oreille avec ces cris nouveaux :
Peuples, rompez vos fers et secouez vos maux;
La France vous soutien. Alors à la Vaillance
Nous entonnons un hymne, et la lutte commence.
Mais le mal était fort, et tu ne venais pas,
Il nous fallut céder, et nous fûmes à bas;
Si bas, que maintenant notre chétive vie
N'est plus qu'un râle sourd, une lente agonie,
Une ombre qui se traîne, et que le Dieu vivant
Balayera bientôt de ce globe mouvant.

LES CONVIVES.

La France est tout émue, et ses noires paupières
Laissent tomber des pleurs! Ah! renversons nos verres;
Amis, le ciel est sombre, et du festin rompu
L'allégresse s'enfuit.

POT-DE-VIN, à part.

Mon travail est perdu!
Ces lamentations percent à jour ma trame,
Et comme autant de clous s'enfoncent dans mon âme.
Maudit soit le portier, stupide et sans cerveau,
Qui laissa jusqu'ici pénétrer ce troupeau!

LA FRANCE.

Mes sœurs, mes chères sœurs, votre voix est amère,
Vos reproches sont durs. — Toujours d'un cœur sincère
J'ai partagé le pain de vos grandes douleurs,
Et passé bien des nuits à vous donner des pleurs.

LA POLOGNE ET L'ESPAGNE.

Il nous eût mieux valu des boulets que des larmes.

LA FRANCE.

Italie, Italie, au premier cri d'alarmes,
N'ai-je pas dans Ancône envoyé mes soldats?

L'ITALIE.

Oui, pour voir des remparts, et, le fusil au bras,
Les enfants de l'Autriche inondant la campagne
Remettre sous le joug la plaintive Romagne,
Et rendre aux porte-clefs du pontife romain
Le sceptre vermoulu qui tombait de sa main.

LA FRANCE.

Ah! que voulez-vous donc aujourd'hui que je fasse?

LES NATIONS.

Redevenir toi-même et reprendre la place
Où ton cœur généreux jadis était monté;
Faire entendre aux tyrans le cri de liberté,
Et, si tu n'obtiens rien par ta parole pure,
Sonner de la trompette et ceindre ton armure.

LA FRANCE.

Mais puis-je avec la Paix rompre les nœuds si doux
De ma jeune amitié, renoncer à l'époux
Qui va couvrir de fleurs ma belle destinée?

LES NATIONS.

Un époux!

LA FRANCE.

Oui, mes sœurs, un nouvel hyménée
Par de tendres liens m'assure le repos :
L'amour encor pour moi rallume ses flambeaux.

LES NATIONS.

O contraste effrayant des choses de ce monde!
Quand, le front prosterné dans une poudre immonde,
Les bras chargés de fer et le sein déchiré,
Nous poussons vers le ciel un cri désespéré,
La France est à l'amour et ne songe qu'à plaire!
O mortel glorieux que notre sœur espère,
Où donc es-tu? que nous ployions les deux genoux
Devant ta majesté?

LA FRANCE.

Le voilà devant vous.

LES NATIONS.

Quoi! ce Trimalcion, à la face rougie
Du vin de la débauche et des feux de l'orgie,
Ce ventre cousu d'or, ce satyre mondain,
Est le héros auquel tu vas donner ta main?

LA FRANCE.

C'est le fils de la Paix, l'enfant de la déesse
Que j'aime...

LES NATIONS.

Ruse insigne, incroyable faiblesse!
Ah! nous le connaissons ce héros, nous savons

Sa naissance et le but de ses ambitions.
Nous savons que la Paix, dans une heure fatale,
Séduite par les yeux et la voix triomphale
D'un prince de l'enfer, trop célèbre démon,
Ici-bas l'enfanta des baisers de Mammon.
Depuis ce temps, rempli d'audace et d'imposture,
Et cédant au penchant de sa vile nature,
Il tâche de ranger l'univers sous ses lois;
Il emprunte au plaisir et son masque et sa voix;
Ses dehors sont trompeurs, mais le fond est infâme,
C'est l'avilissement et la torpeur de l'âme,
L'amour du gain, la ruse, et le manque de foi.
O France! est-ce bien là l'époux digne de toi?
Est-ce le descendant de la race sublime
Qui toujours mérita ton amour magnanime?
Non, ce n'est point le sang de ces hommes altiers
Qui firent à ton front verdir tant de lauriers.
Souviens-toi des auteurs de ton antique gloire;
Le cor du grand Roland, de sa bouche d'ivoire,
Ne te sonne-t-il plus un douloureux appel?
Et le battoir d'acier du vieux Charles Martel
Est-il assez couvert de rouille et de poussière,
Pour qu'il ne frappe plus tes yeux de sa lumière?
Et le fer de Louis, redouté du païen,
Louis, le seul roi franc dont le cœur fût chrétien,
L'armure de Guesclin, son épée et sa hache,
Le casque tout meurtri du chevalier sans tache,
L'écharpe de Crillon, celle de Catinat,
Tous ces pieux débris dont l'immortel éclat
Rehausse ton palais mieux que l'or des tentures,
De la fierté de cœur et des nobles allures
Ne sont-ils plus pour toi les signes triomphants?
Et vous, du dernier siècle infortunés enfants!
Que la France adora dans sa tourmente amère,
Vous dont la sainteté consola sa misère,

André, Bailly, Desaix, Lafayette et Marceau,
Tout ce que l'honneur pur a créé de plus beau,
Mânes des vrais héros, ombres républicaines,
Pouvez-vous, du sommet de vos gloires lointaines,
Contempler ici-bas sans honte et sans frémir
L'être avec qui la France aujourd'hui veut s'unir?

POT-DE-VIN.

C'en est trop, je ne puis supporter ce langage,
O France! le discours de ces femmes m'outrage.
Lorsqu'il arrive aux gueux d'être trop insultants,
Sur eux on fait rouler la porte à deux battants.
Holà, gardes, amis! loin de ces lieux qu'on traîne
Cette troupe bruyante, et que sa langue vaine
Aille semer ailleurs ses discours effrontés.

LES CONVIVES.

Oui, poussons-les dehors!

LES GARDES.

Avançons!

LA FRANCE, se levant.

Arrêtez!
Malheur à qui mettra la main sur leur poitrine!
Ces femmes en haillons sont de race divine;
L'Éternel nous tira toutes du même flanc;
C'est la chair de ma chair et le sang de mon sang.
Ah! Nations mes sœurs, vos paroles de flamme
Ont mis en traits aigus le remords dans mon âme;
Vous avez fait monter la rougeur à mon front,
Et, comme un bon coursier, j'ai senti l'éperon.
Merci: je ne veux plus qu'on dise par le monde:
La fille de Brennus, la France sans seconde,
A fermé son oreille aux plaintes du malheur,

Et, comme l'égoïste, elle a manqué de cœur.
Non, non, de la pitié la chaleur immortelle
Ne s'éteindra jamais sous ma large mamelle;
Le brasier de l'amour et de la charité
Doit reflamber au vent de toute adversité;
Assez de vin, de jeux et de folles dépenses;
A d'autres temps l'hymen, la musique et les danses;
Je renonce au plaisir, aux douceurs de la paix :
D'abord le bien du monde, et mon repos après.
Allons, mes pauvres sœurs, troupe souffrante et sainte,
Entrez dans mon palais, que sa royale enceinte
Vous soit un doux asile, et là, près de mon cœur,
Livrez-vous à l'espoir d'un avenir meilleur.

LES CONVIVES.

Amis, séparons-nous; la France turbulente
A repoussé du pied la table étincelante
Et quitté son grand lit. — La France est au dieu Mars.
Ses yeux rouges d'éclairs, ses longs cheveux épars
Inspirent la terreur. — Amis, voici la guerre!
Courons boire autre part...

POT-DE-VIN.

Allons trouver mon Père.

LES NATIONS.

Respirons un peu, mes sœurs,
Et séchons, séchons nos pleurs!
Il est doux pendant l'orage,
Sur une mer sans rivage,
Au sein d'une épaisse nuit,
De voir, comme un feu qui luit,
A travers le sombre voile
Blanchir le front d'une étoile;
Ainsi, dans notre malheur,

Nous retrouvons un bon cœur
Qui saigne à notre souffrance,
C'est le grand cœur de la France :
Son amour nous est rendu ;
Espérons, rien n'est perdu !

L'ESPAGNE, s'adressant à l'Italie.

Tel on voit l'olivier, de sa racine antique
Et de son tronc ouvert par l'outrage des ans,
Élever dans les airs plus d'un jet magnifique,
Et pousser à plein fût des rameaux abondants ;
Tel, ô douce Italie, ô noble sœur féconde,
Ton beau terrain natal peut encor reverdir,
Et, tout gonflé de séve et riche d'avenir,
Répandre ses parfums sur la face du monde.
Oui, tes vallons, encor, tels qu'aux jours du printemps,
S'émailleront de fleurs, et, sous leurs verts ombrages,
De grands humains pareils à tes premiers enfants,
Avec la corde d'or du plus doux des langages,
Réjouiront l'univers de leurs chants.

LA POLOGNE, à l'Espagne.

Comme la malheureuse et dolente Chimène,
Après des pleurs de sang et de longs jours de peine,
Vit rayonner sur elle un ciel d'azur et d'or,
Et, laissant là le deuil pour les chants d'hyménée,
Redevint tout à coup l'épouse fortunée
Du plus grand des mortels, du Cid Campeador ;
Ainsi, chétive sœur, noble Espagne en délire,
Relève tes cheveux, recommence à sourire,
L'Enfer ressaisira l'anarchie et la mort ;
Et, tendre également pour toute ta famille,
Aimant d'un même amour Aragon et Castille,
La douce Liberté te fera luire encor
Les jours heureux du Cid Campeador.

L'ITALIE, à la Pologne.

Et toi, pauvre aigle blanche, à l'aile mutilée,
A la plume avilie et longtemps flagellée
Par les chaînons de cuir du knout impérial,
Pologne valeureuse, à la voûte étoilée
Tu reprendras aussi ta sublime volée,
Et rempliras les airs de ton cri triomphal.
Oui, des fiers Jagellons la compagne guerrière
Nagera de nouveau dans la pure lumière,
Et plongeant à son tour sur le monstre puissant
Qui tant de fois, hélas! s'abreuva de son sang,
Elle meurtrira l'ours à l'épaisse crinière;
Et le monstre, hurlant sous un ongle vengeur,
Dans ses glaciers fuira plein de terreur.

LES NATIONS.

Il est doux, pendant l'orage,
Sur une mer sans rivage,
Au sein d'une épaisse nuit,
De voir, comme un feu qui luit,
A travers le sombre voile
Blanchir le front d'une étoile.
Ainsi, dans notre malheur,
Nous retrouvons un bon cœur
Sensible à notre souffrance,
C'est le grand cœur de la France:
Son amour nous est rendu;
Non, non, tout n'est point perdu!

III

LE TEMPLE DE MAMMON.

La statue d'or du prince de l'enfer s'élève au milieu de la salle. Les autels fument, les prêtres chantent, et la foule des adorateurs s'incline.

HYMNE DES PRÊTRES.

L'or est le prince des métaux,
Le lustre de la terre et l'ornement du monde;
Le soleil est tout or, et le ciel qu'il inonde
A la couleur de l'or dans les jours les plus beaux.
A l'or la suprême puissance;
C'est le nerf des États et la force des rois :
L'or est le grand parleur, et toute noble voix
Pâlit devant son éloquence.
L'or est la meilleure des clés
Pour faire pivoter les plus solides portes;
Les murs d'airain, les places fortes
Et le giron vermeil des blanches Danaés,
Tout cède à sa puissance et s'ouvre à ses beautés.

Avec l'or pleuvent les merveilles,
Les voluptés du ventre et celles du cerveau,
Les écussons brillants, les vertus sans pareilles
Et les coups d'encensoir au grand jour du tombeau :
Rien n'est plus fort, rien n'est plus beau.
Gloire, gloire à Mammon, au dieu de la richesse !
Que nos voix pleines d'allégresse
Aillent pour lui frapper les cieux :
Car c'est lui le premier qui, fouillant dans la terre,
Sut arracher au sein de cette avare mère
L'or magnifique et précieux.

LA FOULE.

Gloire, gloire à Mammon, le dieu de la richesse !
Que nos hymnes d'amour et nos chants d'allégresse
Touchent son cœur, et sur nos fronts joyeux
Fassent descendre un regard de ses yeux!

LE GRAND PRÊTRE.

Dieu de l'or, entends la prière
Des nombreux enfants de la terre,
Et reçois les dons solennels
Qu'ils déposent sur tes autels.
D'abord voici les boules blanches
De vingt graves représentants;
Puis les habits brodés sur tranches
D'une centaine d'intendants;
Les écharpes, les épaulettes
De maints célèbres généraux;
Les plumes d'or de trois poëtes
Aux intarissables cerveaux;
Puis des feuilles de journalistes,
Des brochures de nouvellistes
Et les bonnets et les rabats
De plus de soixante avocats.

LA FOULE.

Gloire, gloire à Mammon, le dieu de la richesse!
Que nos hymnes d'amour et nos chants d'allégresse
Touchent son cœur, et sur nos fronts joyeux
Fassent descendre un regard de ses yeux!

LE GRAND PRÊTRE.

Adorateurs du dieu, généreuse assistance,
Qui faites tant d'honneur à l'autel que j'encense,
A genoux maintenant, et joignez les deux mains!
Pour que le dieu puissant nous soit toujours propice,
Voilà ce qu'aujourd'hui, dans notre sacrifice,
Nous offrons saintement à ses regards sereins :
Trois cervelles d'agents de change
Dégouttantes de sang, de fange,
Et que le blême désespoir
A fait sauter hier au soir;
Deux cœurs de pères de famille
Transpercés par un coup mortel
Dans les jeux emportés du duel;
Trente avortons dans leur guenille,
Enfantement triste et malsain
De la misère et de la faim;
Et puis les larmes bien amères
De cent veuves et de cent mères,
Expirant sur de noirs grabats
Avec leurs enfants dans les bras.

LA FOULE.

Gloire, gloire à Mammon, le dieu de la richesse!
Que notre sacrifice et nos chants d'allégresse
Touchent son cœur, et sur nos fronts joyeux
Fassent descendre un regard de ses yeux!

LE GRAND PRÊTRE.

L'odeur du sacrifice et ses vapeurs sanguines
Ont caressé du dieu les superbes narines ;
Il est heureux des dons faits par vos cœurs dévots.
Or donc, juifs et chrétiens, de tout sexe et tout âge,
Princes de la finance et de l'agiotage,
Livrez-vous sans contrainte à vos hardis travaux,
Et le dieu versera sur vous l'or à grands flots.

LA FOULE.

Gloire à Mammon ! lâchons la bride
Aux démons enflammés des spéculations ;
Jouons, agiotons, brocantons et vendons ;
Vendons le faux pour vrai, le chanceux pour solide,
Cuivre pour or, fer pour acier ;
Exploitons des mines fécondes
Qui n'auront de veines profondes
Que sur la langue et le papiér ;
Trompons-nous, pillons-nous sans nulle retenue :
Point d'égard pour celui qui n'a pas bonne vue ;
Sa bourse est un enjeu qu'il faut en vrai croupier
Saisir d'une main opportune ;
Poursuivons, nuit et jour, le but de nos désirs,
Sans halte, sans pitié, sans remords, sans soupirs ;
Comme des dératés courons à la fortune.

TAYLOR INST. OXFORD

POT-DE-VIN ; il arrive effrayé.

Frères, frères, assez de bruit, de mouvements,
Que votre ardent tumulte et vos cris véhéments
S'apaisent à ma voix. Ah ! le vent des tempêtes,
Chers enfants de Mammon, va rugir sur vos têtes.

LE GRAND PRÊTRE.

Mon fils, pourquoi troubler en ce jour solennel

Les doux loisirs du peuple et les soins de l'autel ?
Pourquoi ces cris d'effroi, ce lugubre langage,
Et la triste pâleur peinte sur ton visage ?
Que nous annonces-tu ?

POT-DE-VIN.

La ruine et la mort.

LE GRAND PRÊTRE.

Sombre oiseau de malheur, noir prophète du Sort,
Est-ce un esprit malsain qui t'aveugle et t'égare?
Achève...

POT-DE-VIN.

Encore un coup, notre deuil se prépare :
Les rigueurs du destin se tournent contre nous,
Et son fatal pouvoir nous dispersera tous,
Comme on le vit jadis éparpiller sur terre
Les tribus d'Israël au vent de la misère.

LA FOULE.

O nouvelle imprévue, ô dur événement!
Oh! ne nous cachez rien, parlez ouvertement!

POT-DE-VIN.

Oui, je vous parlerai net et sans réticence.
Eh bien! c'est fait de nous : notre chaude existence,
Nos trafics illégaux, nos jeux désordonnés,
Sont finis pour longtemps, nous sommes ruinés;
Car un nouveau Samson, de ses mains vigoureuses,
Va du temple ébranler les colonnes poudreuses,
Renverser nos autels comme la foudre en feu,
Et sous d'épais moellons enterrer notre dieu.
Jérusalem encor touche à sa décadence :
L'honneur s'est réveillé dans le cœur de la France.

LA FOULE.

L'honneur, l'antique honneur ! ah ! nous l'avions cru mort
Et comme une momie enfoui sans ressort
Dans les jaunes bouquins de quelques humoristes.
Qui donc a ranimé ce squelette aux yeux tristes,
Ce fantôme encensé par le maigre troupeau
Des mangeurs de pain sec et des froids buveurs d'eau?

POT-DE-VIN.

Trois femmes, trois démons, trois nouvelles harpies,
Dont les amers sanglots et les clameurs impies
Ont de la France heureuse assombri les humeurs.
L'Espagne, l'Italie et la Pologne en pleurs
Viennent de lui montrer le sang de leurs blessures;
Et la Pitié, sortant de ces sources impures,
A pénétré son cœur d'un tendre sentiment
Et chez elle allumé le feu du dévoûment.

LA FOULE.

Ah! nous sommes perdus, bons à mettre sous terre!
Dans les emprunts du jour plus de gros gains à faire,
Plus de marchés à terme et de gras péculat,
De large tripotage aux caisses de l'État.
Comment parer un coup si dur pour notre bourse?

POT-DE-VIN.

Je ne sais qu'un moyen : notre unique ressource,
C'est, d'un rapide élan, de nous prosterner tous
Aux pieds du dieu sauveur qui trône devant nous.

LE GRAND PRÊTRE.

Oui, tous, tous à genoux devant la sainte idole,
Et que de notre cœur la prière s'envole.

L'assemblée fléchit le genou devant la statue.

POT-DE-VIN.

O Mammon, le plus grand des dieux de l'univers,
Toi que, sous mille noms et dans cent lieux divers,
Chaque fois que renaît la blancheur de l'aurore,
Le troupeau des humains pieusement adore;
Toi, le dispensateur de la félicité;
Toi, le lien puissant de la société,
Dieu fort, Dieu souverain, ô Mammon, ô mon père,
De ton plus cher enfant écoute la prière!
D'un œil indifférent, grand Dieu! pourrais-tu voir
Expirer dans ces lieux ton culte et ton pouvoir,
Souffrir que le plus beau joyau de ta couronne,
Ton rubis le plus cher, la France, t'abandonne
Et tombe dans les mains d'un vil enfant du ciel
Qui s'est montré toujours notre ennemi mortel?
O mon père, il y va plus que de ta puissance
Sur un peuple; le cœur du monde, c'est la France:
C'est sur son mouvement discord ou régulier
Que se règle celui de l'univers entier.
Si donc tu ne m'es point propice et secourable,
Si tu laisses ravir à mon frein équitable
Comme un fougueux coursier le grand peuple gaulois,
L'univers l'imitant peut rejeter tes lois.
Quelle perte, ô mon père, et surtout quelle honte!
Que de mal pour refaire et cacher ce mécompte!
Que de combats cruels et de chemins ardus
Pour regagner les biens que nous aurons perdus!
Souviens-toi des moments passés avec ivresse
Dans les bras de la Paix, ma mère, ta maîtresse!
Souviens-toi de ces nuits plus belles que les jours,
Et regarde en pitié le fruit de tes amours.
Je suis bien de ta race, et je porte dans l'âme
Les rayons les plus vifs de ta subtile flamme.
Non, tu ne voudras pas la honte de ton sang;

Tu me préserveras d'un outrage cuisant:
Par les noms les plus doux, par celui de ma mère,
Tire-moi du péril où je suis, ô mon père !
Donne-moi le moyen de ruiner l'honneur
Au grand cœur de la France.

LE GRAND PRÊTRE.

Écoutons !

LA STATUE.

Par la peur.

POT-DE-VIN.

L'ai-je bien entendu? La peur... est-ce possible?
O mon père, rends-moi plus claire et plus sensible
Ta pensée, et dis-moi par quel charme vainqueur
Je puis courber le front de la France...

LA STATUE.

La peur.

POT-DE-VIN.

Mais ne sais-tu donc point de quelle trempe dure
L'Éternel a formé sa robuste nature?
Son corps ne s'émeut point au tumulte des airs :
Son œil sans se baisser voit le feu des éclairs;
Jamais, au grand jamais, au plus fort du carnage,
La lâcheté ne mit du blanc à son visage :
Qui pourrait donc la vaincre aujourd'hui?

LA STATUE.

C'est la peur.

POT-DE-VIN.

Quoi ! la divinité qu'en des jours de malheur

Invoquèrent, pareils aux sept chefs devant Thèbe,
Les princes ténébreux d'un effrayant Érèbe,
Les triumvirs sanglants de la Convention,
Le pâle Robespierre et Saint-Just et Couthon!

LA STATUE.

La peur.

POT-DE-VIN.

Est-ce l'épée ardente et fanatique
Que sur les fronts chrétiens levait saint Dominique?

LA STATUE.

La peur.

LA FOULE.

La peur, la peur!

POT-DE-VIN.

Ah! mon esprit en vain
Veut pénétrer le sens de l'oracle divin;
Il erre comme, au sein d'une caverne sombre,
Un homme qui voit luire un vif éclair dans l'ombre.
Parle encore, ô mon dieu!... Mais il ne répond plus...
Ah! mes élans vers lui seraient-ils superflus?

LE GRAND PRÊTRE.

Non, mon fils, le dieu bon exauçant ta prière
A parlé, mais ton âme est encor trop grossière
Pour comprendre l'oracle aux ténébreux accents:
C'est à moi qu'il convient d'en dérouler le sens.
Ce n'est point par les chants, mais le bruit du tonnerre
Que les dieux ont toujours gouverné notre terre;
Sans le bâton du pâtre et les crocs du matin
Les troupeaux hébétés oublieraient leur chemin:

La crainte maniée avec intelligence
Est le secret du fort et donne la puissance;
Écoute donc, mon fils. Toute société
Recèle dans le fond de son gouffre agité
Des enfants de Moloch une troupe en délire
Que le meurtre aiguillonne et que le sang attire,
Et qui, malgré les yeux de mille surveillants,
Les remparts élevés et les glaives brillants,
Nourrit toujours en soi l'espérance hardie
D'étaler au grand jour sa sombre frénésie.
La France, comme une autre, a, dans les flancs noircis
De ses grandes cités, de semblables esprits,
Ne respirant que l'air empesté du carnage,
Et prêts, comme forbans, à tenter l'abordage.
Sûr d'être le plus fort et de les contenir,
Tu peux de leur fureur aujourd'hui te servir.
Laisse donc cette vase aller à la surface;
Que la France les voie un moment face à face;
Amante de la guerre et des choses d'éclat,
Qu'elle contemple à nu l'horrible assassinat;
Et, soudain effrayée au fond de ses entrailles,
Elle rejettera le glaive des batailles,
Délaissera ses sœurs et, te tendant les bras,
Retombera bientôt plus avant dans tes lacs.
Va, mon fils, va, retourne au palais de la France,
Montre à cette guerrière un front plein d'assurance,
Et songe qu'il ne faut désespérer jamais
Lorsqu'on a de Mammon et le sang et les traits.

LA FOULE.

Vive, vive Mammon !

POT-DE-VIN.

O père que j'adore,
Et qui, par ton saint prêtre à la bouche sonore,

Viens de remplir mon cœur de sublimes accents,
Je comprends ta pensée et tes conseils puissants.
Oui, grâce au cri divin qui résonne en mon âme,
L'horizon de nouveau s'éclaircit et s'enflamme;
L'espérance sourit et promet à mes vœux
Un avenir serein et des jours glorieux;
Je sens renaître en moi l'audace et le courage;
Je vais vaincre l'Honneur et laver mon outrage.

LA FOULE.

Gloire au plus grand des dieux, au splendide Mammon!
Dans un hymne sans fin célébrons son saint nom!

LE GRAND PRÊTRE.

Ah! qu'un nouvel encens sur l'autel doré fume,
Et que l'amour du dieu plus ardent se rallume!

LA FOULE.

Comme le vent du nord nettoie un ciel obscur
Et chasse à gros flocons, des plaines de l'azur,
Les nuages porteurs de l'onde et de l'orage:
Ainsi la voix du dieu, secourable langage,
Rend à nos sens le calme pur.
Allons, frères en tromperie,
Coupe-jarrets de l'industrie,
Hardis monopoleurs, tripoteurs d'actions,
Reprenons comme avant nos spéculations;
Et, tels qu'un bon chimiste à la tête profonde,
Extrayons le divin métal
Du feu, de l'eau, de l'air, et du bien, et du mal,
De toute chose au monde.
Que nous importe, à nous, le triste et vain amas
Des antiques vertus, la pudeur soucieuse,
La foi, le dévoûment, la pitié généreuse

Pour des pays que l'on ne connaît pas?
Le but sacré de notre vie
C'est d'avoir d'écus d'or une masse infinie;
C'est, avant de descendre aux lieux sombres et bas
D'où jamais l'on ne sort une fois que l'on entre,
De se mettre avec art, en d'éternels repas,
De la graisse au visage et des replis au ventre.

IV

LE PALAIS DE LA FRANCE.

La salle est jonchée d'armes antiques décrochées des murs. Les Nations, entourées de femmes, s'occupent à polir, l'une un casque, l'autre une lance; la troisième passe au corps de la France une cuirasse brillante.

CHANT DES NATIONS.

Qu'il est beau, le soleil,
Quand son rayon vermeil
Vient jouer sur des armes!
Qu'une épée a de charmes
Quand, traçant dans les airs
De rapides éclairs,
Elle étend sur la poudre,
Comme un grand coup de foudre,
Les cimiers entr'ouverts!

France! ta lance nette
Peut reluire au grand jour :

Maintenant qu'on apprête
Le casque, ton amour.
Qu'on le frotte et qu'on mette
Du crin rouge à l'entour,
Afin que sur ta tête
L'épouvante muette
Plane comme un vautour.

Vive, vive la guerre !
C'est pour la France altière
Un cri de volupté
Mille fois répété.
La guerre ! c'est pour elle
L'herbe fraîche et nouvelle
Aux oiseaux du printemps ;
C'est la lice emportée
Par la fougue indomptée
Des chevaux haletants.

Ah ! si les forts savaient descendre à l'indulgence,
Sourire aux pauvres abattus ;
Si les vainqueurs pouvaient pencher à la clémence,
Adoucir les maux des vaincus,
On ne verrait jamais les victimes trompées
Se redresser contre le fort,
Le meurtre reparaître, et, dans le sang trempées,
Rougir les lèvres de la mort.
Mais non : comme le vin qui bout et qui fermente
Dans le fond du cuvier natal,
Le pouvoir grise l'homme, et sa fumée ardente
L'emporte à redoubler le mal ;
Et bientôt oubliant la voix de la nature,
Superbe, en son iniquité,
Il se croit tout permis et passe la mesure
Des forces de l'humanité.

Alors, quand jusqu'au ciel monte la violence,
Quand le mal est par trop puissant,
O Justice! il se peut, hélas! que ta balance
Se rétablisse avec le sang.

La France, comme un beau saint George,
Va coiffer son casque brillant:
Le fer déjà couvre sa gorge
Et le glaive pend à son flanc.
Pleine de cœur et de vaillance,
Elle entreprend notre défense;
Et, sautant sur son cheval blanc,
Elle va percer de sa lance
Les enfants du mal triomphant.

Hydre, taureau, race infernale!
Leurs yeux lancent de rouges feux,
Et jour et nuit sans intervalle
L'air tremble de leurs cris affreux.
L'une, aux cent têtes en furie,
Est le serpent de l'anarchie
Gonflé de souffles venimeux;
L'autre du sang fait sa pâture
Et nage dans la fange impure
Du despotisme abrutissant,
Béhémoth lourd et mugissant.

O France! France tutélaire,
Amazone à la lance d'or;
Ton bras aura beaucoup à faire,
Il lui faudra plus d'un effort
Pour mettre les monstres à mort:
Mais n'importe! en avant, guerrière,
Fais jouer ton poing vigoureux;
En avant ton cheval nerveux;

En avant, il est beau sur terre
De secourir les malheureux.

LA FRANCE.

Merci, mes sœurs, merci! mon antique cuirasse,
Grâce à votre travail, reluit comme une glace;
Par de longs jours de paix son lustre avait pâli.

LES NATIONS.

Le voilà revenu; voyez, quel beau poli!
Comme elle vous sied bien! quelle grâce parfaite!

Pot-de-Vin entre.

LA FRANCE.

Pot-de-Vin!... Vous ici, seigneur! à ma toilette
Venez-vous assister?

POT-DE-VIN.

Je viens à deux genoux
Vous prier de jeter ces armes loin de vous.

LA FRANCE.

Êtes-vous insensé?

POT-DE-VIN.

Non, mais je veux encore
Sauver votre candeur du péril qu'elle ignore;
Je veux faire entrevoir à vos yeux éperdus
L'abîme au bord duquel vos pas sont suspendus.

LES NATIONS.

Ma sœur, n'écoutez pas! cet homme vous abuse...

LA FRANCE.

Mes sœurs, ne craignez rien; s'il cache quelque ruse,
Je le verrai...

POT-DE-VIN.

Pardonne, ô reine; mais la Paix,
La douce Paix approuve ici ce que je fais;
Et c'est elle qui veut par mes lèvres sensées
Dans la droite raison remettre tes pensées
Et détacher enfin le bandeau spécieux
Que de perfides mains ont posé sur tes yeux.

LA FRANCE.

Que voulez-vous? parlez!

POT-DE-VIN.

O déesse intrépide,
Tu te trompes, crois-moi, sur l'instinct qui te guide!
Tu t'armes pour la guerre, et la guerre vraiment
N'est pas dans le désir de ton peuple opulent.
Je viens de parcourir ton immense domaine;
Eh bien, de la Bretagne aux champs de la Lorraine,
Tes enfants alarmés dans leurs désirs égaux
Ne demandent partout que bien-être et repos.
Oui, j'ai prêté l'oreille aux bruits de l'Industrie,
Et de ses ateliers voilà ce qu'elle crie:
Ah! si la France encor se remet à courir,
A batailler sans fin, je n'ai plus qu'à mourir;
Et mes sucres blanchis, et mes étoffes fines,
Mes tapis somptueux, mes vivantes machines,
Les trésors infinis de mes vastes travaux,
Tout ira profiter à d'habiles rivaux;
C'en est fait de ma vie et ma gloire est perdue;
Et l'affreuse misère, en place descendue,
Comme une maigre louve aux abois effrayants,
Reviendra s'attacher à mes malheureux flancs.
France! entends l'Industrie et sa voix qui me glace:
Par tes sacrés genoux que j'étreins et j'embrasse,

Ne t'abandonne pas à des élans de cœur
Qui te reporteraient aux jours de la terreur:
Dépose ton épée et ta brillante armure,
Et reprends du plaisir la divine parure.
Ah! si tu peux céder à mon engagement,
Je te promets l'azur d'un avenir charmant.
Je soufflerai dans l'air de douces influences,
Je remplirai les cœurs du feu des jouissances,
J'embaumerai de fleurs les murs de ton palais,
Et dans des lacs dorés, de splendides filets,
J'aurai soin d'enfermer le mufle de la presse
Pour qu'aucun de ses cris ne trouble ton ivresse.

L'ITALIE.

O France, je comprends où tendent ces discours;
De tes fières ardeurs on veut rompre le cours,
T'effrayer du chemin où ton grand cœur t'entraîne,
Et faire chanceler ta volonté certaine.
O France! s'il est bon qu'au sein de tes cités
L'industrie apparaisse en toutes ses beautés
Et tienne constamment le travail en haleine,
Il ne faut pas non plus qu'elle soit souveraine,
Car l'homme ne vit pas uniquement de pain,
Il vit de sentiment et son cœur en a faim.
C'est pourquoi tu ne peux borner ta noble vie
Aux faciles travaux de l'active industrie,
Et passer tes beaux jours dans la satiété
Du luxe des habits et de la volupté.
A chaque nation Dieu donna son affaire :
A l'une l'idéal, à l'autre la matière.
Or, ta gloire n'est pas la gloire d'Albion,
Celle de fabriquer du fer ou du coton,
Et d'en voir à longs flots les villes inondées;
Ta gloire est d'opérer sur les grandes idées,

De les tirer du sein qui les porte et nourrit,
De les élaborer au feu de ton esprit
Comme au feu clair et vif d'une fournaise ardente,
D'en faire un pain de vie, une manne excellente,
Et d'en alimenter le globe gémissant
Au prix de ton bien-être et même de ton sang.

POT-DE-VIN.

Princesse! se peut-il que des billevesées,
Des phrases de journaux, absorbent tes pensées!
Se peut-il pour des mots débités de travers
Que tu songes encore à troubler l'univers!

L'ESPAGNE.

Ma sœur, laisse parler ce ricaneur immonde.
Va, ta forte nature est de courir le monde
Pour y planter partout l'arbre tant souhaité,
L'arbre divin du droit et de la liberté.
Le ciel ne te créa que pour rendre service
A tout ce qui pâtit aux mains de l'injustice,
Et que pour soulager les pauvres nations
Fléchissant sous le poids de leurs oppressions.
Songe, songe, ma sœur, que tu fus la première
A dérouler dans l'air une sainte bannière,
Et, traînant sur tes pas un immense troupeau,
A conquérir du Christ l'ineffable tombeau.
Tu ne décherras point de ton antique gloire;
Tu ne peux fermer là ta magnifique histoire;
Et tu feras encor pour notre humanité
Ce que tu fis jadis pour la Divinité.

POT-DE-VIN.

Stupide illusion, misérable folie!
Rêves creux et malsains d'une tête affaiblie!
Belle France, crois-moi, reviens au sens commun:

Ta véritable affaire est de laisser chacun
Agir comme il lui plaît. Du jour où le tonnerre
Eut brûlé de ses traits l'aigle franc dans son aire,
La Paix, mettant un terme aux dévastations,
Ordonna pour toujours le champ des nations.
Des États de l'Europe elle a fait les limites.
Par ses divines mains leurs bornes sont prescrites :
C'est être criminel, c'est violer les droits,
Que d'aller à cette heure au rebours de ses lois.

LA POLOGNE.

Ne dites point la Paix ; la Paix n'est pas coupable
De pareils attentats et d'un forfait semblable;
Mais dites la Victoire au cœur ambitieux,
La Victoire cruelle et sans pitié pour ceux
Qu'elle vit à ses pieds : nos maux sont son ouvrage.
C'est elle qui, réglant cet infâme partage,
Dans la cité de Vienne, au congrès de vingt rois,
Viola la nature et renversa ses lois;
C'est elle qui, voulant abondamment repaître
Les vainqueurs du lion qu'on faisait disparaître,
A chacun leur jeta, comme morceaux de chair,
Des portions de terre et des îles de mer;
A la voracité de l'aigle autrichienne
Tes membres palpitants, ô belle Italienne!
A l'aigle noir de Prusse, avide de butin,
Les moines de Cologne et les enfants du Rhin ;
Le léopard anglais eut pour sa proie inique
Tous les puissants écueils qui peuplent l'Atlantique ;
Le lion de Hollande eut aussi dans son lot
Le droit d'ouvrir la gueule en travers de l'Escaut;
Et moi, plus misérable, hélas! que Prométhée
Livrant son large foie à la serre indomptée
D'un atroce vautour; moi, Pologne aux yeux bleus,
J'en ai dû porter trois à mon flanc généreux !

Partout, enfin, partout, la Victoire traîtresse
A sous les pieds du fort abattu la faiblesse,
Et lié rudement par un infernal tour
Le loup à la brebis, la colombe à l'autour.
Ah! si l'aimable Paix eût été consultée,
Elle eût travaillé mieux pour l'Europe attristée;
Elle eût anéanti les discords douloureux:
Car, remettant partout les peuples malheureux
Dans le sens primitif de leur pleine nature,
Au droit elle eût rendu sa lumière si pure.

POT-DE-VIN.

Quand le faible du fort a subi les décrets,
Il faut qu'il se soumette et respecte les faits.

LES NATIONS.

C'est la peur qui le dit. — Mais le droit inflexible
N'en subsiste pas moins, il est imprescriptible.
Ni l'acier, ni l'airain, ni le feu destructeur,
Ne peuvent d'un atome altérer sa vigueur.
Fût-il chargé de fers et relégué dans l'ombre
De vingt siècles d'oubli; comme un prisonnier sombre,
Eût-il par-dessus lui tout l'Olympe et l'Ossa;
Fût-il, comme Encelade, enfoui sous l'Etna,
Il respire toujours; plein de vie et d'haleine,
Il peut briser d'un bond l'obstacle qui le gêne,
Il peut se relever puissant et radieux;
Car il est immortel, il est enfant des cieux.

LA FRANCE, tout exaltée.

Oui, le droit est divin, sublime, impérissable;
Et, bien que trop souvent sur la terre coupable
Il soit vaincu du fait, injuste souverain,
Il se redressera; car dans le genre humain
Il est toujours pour lui quelque élan magnanime...

POT-DE-VIN.

Eh bien! France, suis donc le transport qui t'anime.
Pour secourir tes sœurs laisse là les discours;
Quitte tes beaux jardins, tes palais aux cent cours;
A cheval, lance-toi sur les pas de la guerre.
Tu ne seras pas longue, ô grande aventurière!
A ressentir l'effet de ton aveuglement.
Pour moi, je ne veux plus t'arrêter un moment;
Comme un vaincu je ploie et je cède la place.

LA FRANCE.

C'est bien, car la parole et m'ennuie et me glace.
A l'action! ma lance aux reflets jaillissants,
Mon casque au cimier rouge et mon glaive... Je sens
Bouillonner dans mon sein des ardeurs belliqueuses;
J'entends sonner dehors les voix tumultueuses
Des clairons, et ma bouche entonne la chanson
Qui donne la victoire et qui vaut du canon :

Allons, enfants de la patrie,
Le jour de gloire est arrivé.

VOIX AU DEHORS.

Contre nous de la tyrannie
L'étendard sanglant est levé....

LA FRANCE, étonnée.

Déjà l'on me répond!

POT-DE-VIN.

Oui, le peuple répète
Tes chants; tout est sans voix quand ta voix est muette,
O France! mais du jour où la moindre clameur
S'épanche de ta lèvre, une vaste rumeur

S'empare de l'empire, et, comme une grande onde,
Émeut le peuple entier dans sa masse profonde.

On entend des coups de fusil.

LA FRANCE.

Quoi! déjà la bataille avant de faire un pas!

Un garde tout effaré se précipite dans la salle.

LE GARDE.

France!

LA FRANCE.

Que voulez-vous?

LE GARDE.

Reine, n'avancez pas.
Tout au fond du palais rentrez, je vous en prie!

LA FRANCE.

Explique ta pâleur!

LE GARDE.

Un monstre, une furie,
Méprisant le rempart de nos mousquets serrés,
De ton noble palais a franchi les degrés.

LA FRANCE.

L'émeute encore!

LE GARDE.

Hélas!

POT-DE-VIN.

O Mammon, ô mon père!
Je reconnais ici l'empreinte salutaire

De ton bras protecteur. — Allons, vienne le sang!
Qu'il mette les désirs de la France au néant.

Un homme à demi nu paraît traînant par les cheveux deux cadavres.

LA FRANCE.

Quelle horreur!

LES NATIONS.

Que nous veut cette figure humaine
D'où le sang chaud jaillit comme d'une fontaine,
Ce monstre de l'enfer, de carnage écumant?

LE MEURTRE.

Je suis le Meurtre atroce et le père du sang.
Je viens coller ma lèvre aux lèvres de la France,
Teindre sa robe blanche en rouge de garance,
Et pour lit amoureux lui faire un matelas
Des deux corps mutilés qui pendent à mes bras.

LA FRANCE.

Arrière, loin de moi les baisers de cet être!

LE MEURTRE.

Pourquoi me repousser? tu dois me reconnaître:
C'est moi qui, sous l'habit du terrible Danton,
Au seuil ensanglanté de plus d'une prison,
Fis travailler la Mort comme un ardent manœuvre;
C'est moi qui, toujours ivre, et pour achever l'œuvre,
Donnai, rude jouteur, le signal des combats
En immolant un roi sous l'œil des potentats;
Moi qui fis ruisseler d'une pique brutale
Les longs cheveux épars de la blonde Lamballe.

LES NATIONS.

Quels discours! Dieu! le front de la reine pâlit.

LE MEURTRE.

Allons, ma belle France, offre-moi donc ton lit!
Jadis, tu n'étais point pour moi si dédaigneuse;
De mes mâles beautés autrefois amoureuse,
L'haleine entrecoupée et les seins haletants,
Au milieu des combats tu me suivis vingt ans.
Il est vrai que j'avais sur le dos un costume
Plus convenable alors : je portais une plume
Au chapeau, des rubans qui me servaient de fard,
Et les peuples tremblants m'appelaient tous César.

LES NATIONS.

Ah! le corps de la France et frissonne et chancelle.

LE MEURTRE.

Aujourd'hui me voilà, souveraine immortelle,
Me voilà devant toi de nouveau revenu,
Non plus chamarré d'or, mais le corps demi-nu,
Comme l'on est aux lieux où la sauvagerie
Dans les plaisirs du sang plonge et vautre sa vie;
Où, le scalpel en main, la ruse dans les yeux,
L'homme bondit sur l'homme, et, chacal furieux,
Sans la moindre pitié l'immole et le dépèce.....

LES NATIONS.

Assez, assez d'horreur et de scélératesse!

LE MEURTRE.

Assez d'horreur! vraiment! lorsque son cri guerrier
Met le glaive à la main d'un peuple tout entier;
Que le salpêtre en feu jette une clarté vive,

On ne veut pas soudain que près d'elle j'arrive.
O vous dont les transports et les cris alarmants
Tâchent de la ravir à mes embrassements,
Retirez-vous! il faut que la guerrière voie
Tout ce que ma nature et comporte et déploie
De fléaux désolants et de destructions;
Il faut que j'apparaisse avec tous mes rayons.
A moi, sombre pillage à la mine rapace!
A moi, viol infâme à la lèvre salace!
A moi, pâle famine à l'affreuse maigreur!
Et toi, vif incendie, implacable fureur,
Viens, les bras allumés, plus rouge que l'aurore,
Mugir à mes côtés, et comme le centaure
Broyer dans ta colère et tes bonds éclatants
Les chefs-d'œuvre de l'homme et les travaux du temps!

POT-DE-VIN.

Bravo, Meurtre!

Une foule de monstres sortent de terre et se rangent autour du Meurtre.

LA FRANCE.

Ah! l'enfer est-il tout à ma porte!
Cette apparition pour mon âme est trop forte.

LES NATIONS.

O France, remets-toi, ne ferme pas les yeux;
Ces monstres pleins de rage et de sang écumeux
Ne sont pas les vrais fils de la puissante guerre.
Des viles passions c'est le fruit délétère,
Une œuvre d'ignorance et de brutalité,
Le reste venimeux du pouvoir effronté
Qui, passant sur ton sol comme un bouillant orage,
Y sema quelque temps la mort et le ravage.
Aujourd'hui, cette troupe a beau surgir encor

Et jusqu'en ton palais prendre son fol essor,
Elle ne donne plus de sérieuse crainte.
Gourmande-la sans peur; à ta parole sainte
Elle partira toute : un mouvement de bras,
Un seul coup de ta lance, et les monstres à bas
Fuiront comme un essaim que le vent du nord chasse.

LA FRANCE.

Hélas! la voix me manque et la terreur me glace.

LES NATIONS.

O France, du courage; il y va, chère sœur,
Pour nous de l'existence et pour toi de l'honneur.

LA FRANCE.

Je ne puis...

Les Nations se jettent à ses genoux.

L'ITALIE.

Souviens-toi que je fus ta nourrice,
Celle qui, tout enfant, te prit avec délice
Sur ses genoux divins, et comme un doux nectar
Te versa le lait pur du savoir et de l'art.

L'ESPAGNE.

Moi, du sabre ottoman, de la fureur païenne,
J'ai sauvé les trésors de ta gorge chrétienne.

LA POLOGNE.

Et moi, naguère encor, lorsque le Tsar altier,
Fou de colère au bruit de ton réveil guerrier,
Voulut porter la main sur ta noble personne,
Pour garantir l'honneur de ta jeune couronne,
Je me suis élancée au-devant de ton corps;
Et frappant Attila, lui rendant morts pour morts,

J'ai contenu l'élan de sa vaste furie
Au prix de bien du sang et presque de ma vie.

LA FRANCE.

Hélas!... hélas! mes sœurs, je n'ai rien oublié.
Mais le sang, ah! le sang! Dieu, d'elles prends pitié!
De mon corps défaillant je sens partir mon âme.

La lance et le bouclier s'échappent de ses mains, et elle tombe évanouie sur les dalles.

LES NATIONS.

O terrible malheur! ô faiblesse de femme!
La France évanouie et par la peur du sang
Renonce à soulager les maux de l'innocent.
Notre cause est perdue.

POT-DE-VIN.

Et la mienne, ô mon père,
Grâce à tes soins, triomphe et j'éloigne la guerre!

LES MONSTRES.

Hourra, hourra! la France est à nous désormais.

POT-DE-VIN, ramassant la lance et le bouclier de la reine.

Mes maîtres, halte-là! ce superbe palais
N'est point fait pour tenir dans ses murs votre engeance,
Et le corps palpitant de l'adorable France
Pour servir de pâture à vos désirs brutaux :
A d'autres le butin. — O monstres infernaux,
Devant ce bouclier, Méduse dévorante,
Fuyez, et retournez dans l'ombre malfaisante
D'où vous êtes sortis pour quelques courts moments.
Rêves des jours affreux, vils épouvantements,
Disparaissez, la France aura dans sa mémoire

Longtemps le souvenir de votre image noire :
C'est assez pour toujours la tenir sous ma main.
Et vous, femmes sans nom, folles de grand chemin,
Vous qui veniez de loin gueuser son assistance,
Vous dont la plainte amère et la sombre éloquence
Voulaient déchirer comme avec un fer aigu
Des trames de vingt ans le solide tissu ;
Méchantes nations, perfides étrangères,
Regagnez promptement vos villes et vos terres :
Vous savez maintenant que votre espoir est mort,
Quel est ici le maître, et de nous le plus fort.

Il chasse les nations.

L'ITALIE, L'ESPAGNE ET LA POLOGNE.

C'en est fait, c'en est fait ; la plainte est inutile !
Avec un imposteur en ruses si fertile
A quoi bon se remettre à gémir et pleurer ?
Le plus digne et le mieux, c'est de nous retirer.
O vieille renommée, éternelle crieuse,
Que le vrai siégeait bien sur ta lèvre poudreuse !
Que sage il eût été de ne pas courir voir
Le spectacle qui vient, trop lugubre miroir,
De nous montrer en plein la honte de la France !
Une douleur profonde, une vive souffrance,
N'auraient point de nouveau glacé nos tristes cœurs,
Et tiré de nos yeux de longs ruisseaux de pleurs.
Hélas ! le sang en vain t'effraye et te dégoûte,
O France, vers le sang il est plus d'une route :
Le vent humide et mou de la corruption
Y conduit aussi droit que l'instinct du lion ;
L'abus de la science et la voix des faux sages
Autant que l'ignorance et ses transports sauvages ;
L'amour sans frein du luxe et de la volupté
Et le feu dévorant de la cupidité,

Sont les vifs aiguillons de toute violence.
Puisses-tu, triste mère, ô malheureuse France!
Ne point voir quelque jour tes enfants corrompus,
Gorgés d'or et d'argent, et de plaisir repus,
Finir comme les Grecs, enfants du Bas-Empire!
Puisses-tu ne point voir tes peuples en délire,
A force de sophisme et de relâchements,
Perdre le goût du bien et des beaux sentiments,
Se plonger dans la fange, et sous mille bannières
Se livrer pour de l'or d'épouvantables guerres,
Jusqu'à ce que le bras d'un Tartare grossier
Vienne honteusement de son fouet les châtier!
Allons, pauvres enfants, aux voix inentendues,
Éloignons de ces lieux nos faces éperdues,
Regagnons tristement nos pays désolés,
Allons remettre au joug nos fronts échevelés,
Reprendre nos douleurs! Ah! si dans sa justice
L'Éternel a voulu, pour quelque énorme vice,
Que nos corps desséchés comme l'herbe des champs
Disparaissent bientôt du monde des vivants;
Si de la Liberté les haleines divines
Ne doivent plus rentrer dans nos faibles poitrines;
S'il faut mourir enfin, résignons-nous, mes sœurs,
Et demandons à Dieu, pour uniques faveurs,
D'abréger les instants de notre dur martyre :
Qu'il hâte cette fin où notre cœur aspire;
Que sa main nous enlève à la terre et ses maux,
Et dans son vaste sein nous donne le repos

Écrit en 1839.

CÉSAR BORGIA

DRAME

1865

PERSONNAGES.

CÉSAR BORGIA, duc de Valentinois et de Romagne, fils naturel du pape Alexandre VI.

FRANÇOIS DE LORIS, évêque d'Euna et neveu du pape Alexandre VI.

DON MIGUEL DE COELLO, capitaine des troupes du duc.

DON HUGUES DE CARDONA, capitaine des troupes du duc.

JACQUES SALVIATI, ANDRÉ SALVIATI, } seigneurs dépossédés et au service du duc.

LE DUC DE GRAVINA, chef condottiere de la maison Orsini.

PAGOLO ORSINI, dit le Chevalier, fils du précédent.

LE CARDINAL ORSINI, un des chefs de la maison Orsini

JEAN-PAUL BAGLIONI, tyran de Pérouse.

ANNIBAL BENTIVOGLI, fils du tyran de Bologne.

VITELLI, dit Vitellozo, seigneur de Cita di Castello, chef condottiere.

OLIVIER, dit Liverotto, seigneur de Fermo, chef condottiere.

ANTONIO DE VENAFRO, envoyé de Pandolfo Petrucci, tyran de Sienne.

NICOLO MACCHIAVELLI, envoyé de la république florentine.

AGAPIT DE GHERARDI, ALESSANDRO SPANNOCHI, FRANCESCO, } secrétaires du duc.

LE CAPITAINE SCHWARTZ, LE CAPITAINE RODOLPHE, } Suisses au service du duc.

UN MAJORDOME.

UN PAGE.

LE PODESTAT DE CAGLI.

FEMMES DE SINIGAGLIA. — SOLDATS DES ORSINI ET DES VITELLI. — SOLDATS DU DUC DE ROMAGNE.

Les scènes se passent en Romagne, du mois d'octobre 1502 au mois de janvier 1503.

I

LA MAGGIONE

FORTERESSE SITUÉE PRÈS DE PÉROUSE.

Une salle du château fort.

LE CARDINAL ORSINI.

Sommes-nous tous ici?

PAGOLO ORSINI.

Non, il nous manque encore,
Avec le duc d'Urbin, le brave Oliviano.

JEAN-PAUL BAGLIONI.

Nous ne les verrons pas, ils viennent de m'écrire.
Mais agissons toujours comme s'ils étaient là :
Ne sont-ils pas entrés tous les deux dans la ligue?
Ils nous approuveront : vous n'en pouvez douter.

PAGOLO ORSINI.

Qui nous présidera?

ANTONIO DE VENAFRO.

Le seigneur de Pérouse,
Car nous sommes chez lui.

JEAN-PAUL BAGLIONI.

Cet honneur appartient
Au noble cardinal; son âge le mérite.

ANNIBAL BENTIVOGLI.

Je suis de cet avis.

TOUS.

A vous donc, monseigneur,
De prendre, ici séant, le haut bout de la table.

LE CARDINAL.

Puisque vous le voulez, seigneurs, à vos désirs
Je me rends et j'écoute.

On se range autour de lui.

PAGOLO ORSINI.

Amis, barons illustres,
Il est temps, plus que temps d'arrêter le Borgia
Dans sa marche croissante, orgueilleuse et hardie.
Si l'on n'entrave pas ce torrent destructeur,
Il pourra dévorer non-seulement nos terres,
Mais toute l'Italie... Observez avec moi
Quels progrès il a faits depuis deux ans à peine.
Fier de son alliance avec le roi Louis,
Et, puissant des secours qu'aisément il en tire,
Le voilà, si chétif, étonnamment grandi

Et presque possesseur de toute la Romagne,
Et l'on sait à quel prix cette usurpation...

VITELLOZO.

Dites au prix du vol, de la flamme et du meurtre!

LE CARDINAL.

Silence, s'il vous plaît, seigneur de Castello!

PAGOLO ORSINI.

César menace encore et Bologne et Pérouse,
Florence, Sienne, Rome aussi, peut-être, un jour.

BENTIVOGLI.

Quoi! Rome... les États d'Alexandre, son père!

VITELLOZO.

Il en est bien capable!

LE CARDINAL.

Assez, nobles seigneurs.

PAGOLO ORSINI.

Comment donc résister à ce bâtard infâme,
Si ce n'est par un nœud solide contre lui
Et par l'effort commun d'une ligue guerrière,
Ne le laissant jamais en paix et le traquant
Vivement et partout comme une bête fauve?

TOUS.

C'est cela.

PAGOLO ORSINI.

Séparés, chacun de nous se perd;
Mais unis, chers seigneurs, nous sommes invincibles,

Et bientôt devenus maîtres de ce chacal,
Nous pourrons en purger le sol de la patrie.

TOUS.

Oui, c'est la vérité.

PAGOLO ORSINI.

Magnanime Annibal,
Nous n'abandonnons point le seigneur de Bologne.

ANNIBAL BENTIVOGLI.

Sur vous il compte et vous pouvez compter sur lui.

PAGOLO ORSINI.

Seigneur Antonio, nous protégerons Sienne
Et son chef.

ANTONIO DE VENAFRO.

A son tour, la ligue il servira.

PAGOLO ORSINI.

Puis nous nous entendrons avec ceux de Florence.

VITELLOZO.

Quoi ! ces républicains... ces canailles sans cœur,
A qui j'ai fait baiser plus d'une fois mes bottes !

PAGOLO ORSINI.

Certainement il faut que nous les ménagions ;
D'ailleurs ils sont marchands... avec quelques commandes
Nous les ferons entrer vite en nos intérêts.

JEAN-PAUL BAGLIONI.

A titre de voisins je ne les aime guère ;

Cependant mon avis est que pour le moment
Point ne faut les blesser; le chevalier voit juste.

ANTONIO DE VENAFRO.

Seigneur, des Colonna vous ne nous parlez point?

LE DUC DE GRAVINA.

Les Colonna, ce sont des amis du saint-siége,
Et par cette raison nos mortels ennemis.

OLIVIER DE FERMO.

On pourra donc alors s'avancer sur leurs terres.

PAGOLO ORSINI.

Parfaitement.

VITELLOZO.

C'est bon, ami Liverotto,
Ces princes-là pairont pour les vendeurs d'épices.

PAGOLO ORSINI.

Seigneurs confédérés, tels sont nos alliés.

ANTONIO DE VENAFRO.

Et le roi Louis Douze!

TOUS.

Oui, oui, le roi de France!

PAGOLO ORSINI.

Eh bien, il nous faudra le désintéresser.
Pourvu que le duché de Milan lui demeure,
Du reste il n'aura cure... Après tout, donnons-lui
Le nombre de soldats que veut sa politique.

ANNIBAL BENTIVOGLI.

C'est juste... mais combien nous-même en aurons-nous?

PAGOLO ORSINI.

C'est là la question importante, vitale.
Pour nous bien protéger et mordre le Borgia
Avec quelque succès, il nous faut sur pied mettre
Sept cents gendarmes, puis neuf mille fantassins
Au moins. — Qu'en pensez-vous, messieurs les capitaines?

OLIVIER ET VITELLOZO.

Ma foi, ce n'est pas trop.

PAGOLO ORSINI.

Eh bien, chers alliés,
Vous engagez-vous tous, chacun selon ses forces,
A réunir bientôt ce contingent?

LES CONFÉDÉRÉS.

Oui, tous.

PAGOLO ORSINI.

Bon. — Voici maintenant notre plan de campagne.
Le brave Vitelli, le seigneur de Fermo,
Mon père et moi, l'avons concerté non sans peine.

TOUS.

Dites... nous écoutons.

PAGOLO ORSINI.

Une part de nos gens,
Sous le commandement des seigneurs de Bologne,
Attaquera César du côté d'Imola;
Avec Vitellozo soudain l'autre partie

Ira du même coup envahir Rimini
Et vaillamment forcer les portes de Pésare.
Durant cette action prompte, mon père et moi
Nous ne demeurerons pas en place, à la hâte
Nous courrons au secours du noble duc d'Urbin.
Quant à Liverotto, ce sera son affaire
De couvrir le seigneur Jean-Paul Baglioni;
Et tous ces mouvements devront avec ensemble
Et vitesse se faire, afin que le Borgia
N'ait pas le temps d'agir et de se reconnaître.

TOUS.

C'est fort bien entendu, c'est des mieux combiné.

PAGOLO ORSINI.

Je crois que nous tenons le loup par les oreilles.
Et pourvu, chers seigneurs, que nous restions unis,
Bientôt nous en aurons la peau, c'est immanquable.

VITELLOZO.

Grand merci! Point n'en veux même pour mes souliers.

PAGOLO ORSINI.

Puisque vous approuvez notre plan de campagne,
Il ne nous reste plus qu'à signer le traité
Qui nous lie... à chacun d'y mettre son paraphe.

Il fait passer le traité.

JEAN-PAUL BAGLIONI.

Moi, je signe en disant : à bas le trahisseur!

ANNIBAL BENTIVOGLI.

Moi, je dis en signant : voleur, à tous les diables!

ANTONIO DE VENAFRO.

A bas l'incendiaire!

OLIVIER DE FERMO.

A bas l'empoisonneur !

VITELLOZO.

A bas l'incestueux ! A bas le fratricide !

LE DUC DE GRAVINA.

A bas le faux César plus vil que le premier !

LE CARDINAL.

A bas et pour toujours l'étranger et sa race !

PAOLO ORSINI.

C'est bien... et maintenant, amis, à l'action !

VITELLOZO.

Oui, tous à l'action ; mais surtout prenons garde !
Que pas un seul de nous de ce traître serpent
Ne reçoive un coup d'œil, n'écoute une parole !

TOUS.

Pas un mot, un regard ; oui, tous, nous le jurons.

II

IMOLA.

Le cabinet de travail du duc dans un des palais de la ville.

CÉSAR.

Il est assis près d'une table couverte de papiers.

Corps de Bacchus! voici d'assez tristes nouvelles!
La conjuration a mis l'État d'Urbin
Tout en feu. — Contre moi Sienne s'est prononcée,
Bologne aussi, Bologne, objet de mes désirs,
Dont je faisais déjà ma belle capitale;
C'est n'être point chanceux. — Puis les Bentivogli
Viennent de s'emparer du château de Saint-Pierre,
Et mes deux officiers, don Hugues, don Miguel,
Qui se sont fait rosser ainsi que de vrais ânes
Par cet épais manant nommé Vitellozo!
Mais la chose paraît devenir sérieuse...
Ah! mes bons Vitelli, mes braves Orsini!

Vous me le paîrez cher, si je reprends la balle!
Patience, messieurs, tant que le roi Louis
Me reste, point ne dis: la partie est perdue.

Il sonne, un page se présente.

Agapit, Spannochi, sont-ils là?

LE PAGE.

Je le crois.

CÉSAR.

Eh bien, avertis-les qu'il faut que je leur parle.

Le page sort.

Vraiment, cette partie est fort jouable encor,
Et je ne me vois pas en complète déroute.

AGAPIT ET SPANNOCHI.

Que nous veut monseigneur?

CÉSAR.

Tenez, mons Agapit,
Il faut que sûrement et vite cette lettre
Parvienne au roi de France, à Milan. — Spannochi,
Cette autre lettre est pour notre saint-père, à Rome,
Cette autre est destinée à Jean Bentivogli,
Cette autre au cardinal Orsini, puis cette autre
Au jeune chevalier Orsini, son neveu.

AGAPIT.

C'est bien au chevalier ainsi qu'à l'Éminence
Que monseigneur entend...

CÉSAR.

Oui, ces lettres pour eux,
Avec cette autre encor pour Petrucci de Sienne.
Ayez d'adroits porteurs, rapides, payez bien;

De ces envois, tous deux, vous êtes responsables,
Partez... Si vous trouvez Francesco sur vos pas,
En passant dites-lui qu'il vienne avec sa plume.

Ils sortent.

Allons! ce n'est pas mal préparer mes lacets
Que de les recouvrir d'une couche glueuse...
C'est bien de faire un don d'argent au cardinal,
D'endormir les deux chefs de Pérouse et de Sienne,
En renonçant à tout projet sur leurs États,
Et d'engager aussi mon saint homme de père
A flatter les Oursins en jurant d'abdiquer
Au profit de l'un d'eux. — Il est surtout fort sage
De lui faire savoir que j'ai besoin d'argent...
Quant à Sa Majesté le monarque de France,
Je lui demande envoi de cinq cents bons soldats.
De l'argent et du fer, voilà les vrais remèdes;
Bien fou qui désespère avec de tels secours!
Les brutes et les sots, que Miguel et don Hugues!
Se laisser écraser par un Vitellozo!
Seigneur de Castello, nous ne sommes pas quittes,
Et quelque jour, sous peu, je vous le ferai voir.

LE PAGE, reparaissant.

Monseigneur!

CÉSAR.

Que veux-tu?

LE PAGE.

L'envoyé de Florence
Désire vous parler.

CÉSAR.

Tiens, tiens, les Florentins!

Ah çà! j'espère bien que cette seigneurie
Ne m'abandonne pas... Dis-lui qu'il peut entrer.

Le page sort et amène l'ambassadeur.

MACCHIAVELLI.

Monseigneur, devant vous humblement je m'incline.

CÉSAR.

Soyez le bienvenu, messer! Quel heureux vent
Me souffle du côté de votre république ?

MACCHIAVELLI.

Monseigneur, de sa part je viens vous apporter
Force remercîments, force offres de service.

CÉSAR.

Je les reçois avec un sensible plaisir.
Mais veuillez vous asseoir, ser Nicolo, nous sommes
De vieux amis, déjà... Parlez, je vous entends.

MACCHIAVELLI.

Nos illustres seigneurs m'ont chargé de vous dire,
Excellence, qu'ils sont très-touchés des bontés
Que vous venez d'avoir pour notre république,
En faisant rétablir aux mains de nos marchands
Les draps que ceux d'Urbin avaient par injustice
Retenus; en retour, je dois vous prévenir
Que les confédérés leur ont présenté l'offre
D'un belliqueux accord contre votre maison.
Mais au porteur secret du traité d'alliance
Sans hésiter, seigneur, tous, ils ont répondu
Qu'ils voulaient demeurer en relations bonnes
Avec le pape, ainsi qu'avec César Borgia,
Et surtout conserver l'amitié de la France.

CÉSAR.

C'est là se comporter en braves alliés
Et j'éprouve à mon tour reconnaissance extrême
D'un pareil procédé.

MACCHIAVELLI.

Monseigneur est certain
Que, dans les mouvements que d'un moment à l'autre
On peut voir éclater et surgir contre lui,
Notre gouvernement demeurera fidèle
Au grand gonfalonier de l'Église, et tiendra
Comme ses vrais amis les amis de la France.
J'ai mission d'offrir en outre à monseigneur
Un refuge assuré sur notre territoire
En cas...

CÉSAR.

Dites, en cas où je serais battu,
En fuite, n'est-ce point?... Volontiers je l'accepte.
Mais on me juge donc bien malade vraiment...

MACCHIAVELLI.

Malade, nullement... ce n'est point là l'idée
Du monde jusqu'ici, monseigneur; mais à voir
Tout ce que l'on prépare et tout ce qu'on débite,
Vous paraissez, de fait, rudement attaqué.

CÉSAR.

Mais connaît-on aussi mes moyens de défense?

MACCHIAVELLI.

Non, certes... Cependant...

CÉSAR.

Parlez, ser Nicolo,
A l'aise et franchement; je sais de longue date
Votre juste renom de science et d'esprit,
Et j'approuve très-fort la bonne seigneurie
D'avoir pour la servir un homme tel que vous.
Parlez, je ne fais point fi de votre pensée.

MACCHIAVELLI.

Eh bien, à dire vrai, les grands préparatifs
Que font vos ennemis sont des plus redoutables.
Ils sont fournis d'argent, munis de bons soldats,
D'habiles officiers... Gravina, par exemple.

CÉSAR.

Un vieillard fatigué.

MACCHIAVELLI.

Son fils, le chevalier.

CÉSAR.

Un enfant.

MACCHIAVELLI.

Olivier.

CÉSAR.

Une machine brute.

MACCHIAVELLI.

Et le Vitellozo, son hardi compagnon.

CÉSAR.

Un braillard sans cervelle.

MACCHIAVELLI.

Il est sûr, Excellence,
Que tous ces gens n'ont pas un grain de votre esprit.
Vous êtes de ce temps le premier capitaine,
Mais ils ont devers eux ce que vous n'avez pas,
Des soldats, des écus, et si chétif, si mince
Qu'un talent soit, s'il a de nombreux bataillons,
On voit que Dieu souvent de son côté se range.

CÉSAR.

Des nombreux bataillons je connais la valeur,
Mais je fais cas surtout de la main qui les mène.

MACCHIAVELLI.

Je pense comme vous... pourtant j'ai du regret
De vous savoir privé de forces respectables,
De voir vos officiers errants ou prisonniers.

CÉSAR.

Je crois que vous voyez par trop en noir les choses.
Le lion vit toujours, — ses griffes recroîtront.

MACCHIAVELLI.

J'espère, — toutefois en attendant la pousse...

CÉSAR.

Le lion se fera renard, ser Nicolo.

MACCHIAVELLI.

A ce compte, seigneur, je ne suis plus en peine,
Quel que soit l'embarras, je n'ai plus peur de rien,
Vous possédez à fond l'art de la politique;
Vous êtes digne enfin de vaincre...

CÉSAR.

Et de régner.

MACCHIAVELLI.

Oui, car c'est au plus fort ou plus fin qu'est l'empire.

CÉSAR.

C'est donc ce que je vais montrer à tous les yeux.
Le problème est posé, point façile à résoudre,
Par ma foi ; cependant je désire beaucoup
Que vous soyez témoin de la fine manière
Dont je le tenterai. — Restez auprès de nous;
Vous nous suivrez dans nos marches et contre-marches;
D'ailleurs je puis avoir besoin des Florentins,
Et bon il me sera que sous main je vous tienne
Pour leur donner avis de mes nouveaux projets.

MACCHIAVELLI.

Monseigneur sait combien j'admire son génie,
Et combien dans le cœur je suis reconnaissant
De ses bontés envers mes chers compatriotes:
A ses ordres je veux demeurer tout entier.

CÉSAR.

Mais indépendamment des offres de service
Et des remercîments que vous êtes venu
M'apporter de la part de votre république,
N'avez-vous pas, messer, pour un cas spécial
Besoin de ma faveur?

MACCHIAVELLI.

Excellence, sans doute.

CESAR.

Eh bien, parlez, messer.

MACCHIAVELLI.

Je voudrais, monseigneur,
Avoir un sauf-conduit au travers de vos terres,
Pour tout effet marchand, tout objet fabriqué,
Que mes concitoyens dans le Levant exportent
Ou peuvent rapporter de ce pays.

CÉSAR.

J'entends
Et je saisis fort bien le sens de votre affaire.

Il sonne, un page se présente.

Dites à Francesco de venir.

LE PAGE.

Oui, seigneur.

Le page sort.

MACCHIAVELLI.

C'est pour nous une chose extrêmement utile,
Puisque le commerce est l'âme de nos cités.

CÉSAR.

Je comprends.

A Francesco qui paraît.

Francesco, vous allez tout de suite
Dresser en notre nom et ponctuellement
Un large sauf-conduit au travers de nos terres
Pour tout négociant et tout effet marchand
Étant et provenant du peuple de Toscane,
Lequel acte signé de nous sera remis
Sur-le-champ à monsieur l'envoyé de Florence
Comme un gage nouveau de parfaite amitié
Entre la république et le duc de Romagne.

MACCHIAVELLI.

Recevez, monseigneur, d'avance par ma voix
La vive expression de sa reconnaissance.

Il va pour sortir.

CÉSAR.

Mais attendez un peu, monsieur l'ambassadeur,
Je veux que vous sachiez encor ce que renferme
Ce chiffon de papier. Lisez-le, Francesco.

FRANCESCO, lisant.

« Nous César Borgia de France, duc de Romagne et de Valentinois, prince de Vénafre et d'Adria, etc., etc., faisons savoir ceci : Nous offrons dès ce jour même à tout homme qui se présentera à nos officiers, tout équipé, et pour servir dans notre armée, soit comme fantassin, soit comme cavalier, une solde de trois écus par jour. »

MACCHIAVELLI.

Trois écus !

CÉSAR.

Faut-il pas affriander les mouches
Lorsque l'on a désir d'en prendre quelque peu ?
J'imprime cet avis à dix mille exemplaires,
Et je le fais répandre immédiatement
Par toute ville et bourg de mon duché ; cher maître,
Vous voyez, par le fait, qu'on ne néglige rien
Du point essentiel, des choses capitales,
Les nombreux bataillons. — Adieu, messer, adieu
J'espère me montrer encore plus aimable
Pour votre république, alors que je serai

Hors d'embarras, ce qui ne peut se faire attendre;
Car on sait ma devise : *Aut Cæsar, aut nihil !*

MACCHIAVELLI.

Seigneur, c'est trop d'honneur et trop de bienveillance.

Il salue le duc et s'éloigne.

A part.

Le cas est difficile, et je suis curieux
De voir comment il va sortir de cette affaire.
Après tout, quel que soit son sort en ce conflit,
Qu'il fasse le plongeon ou se tienne sur l'onde,
Nous avons l'important, ce sont nos sûretés.

III

CAGLI.

LE CAMP DES ORSINI ET DES VITELLI

DEVANT LE FORT DE CETTE VILLE TENU PAR LES BORGIA.

Des soldats entraînent un vieillard les mains liées derrière le dos.

LES SOLDATS.

Allons, canaille, allons! sans piauler avance.

LE PODESTAT.

En vérité, je suis un homme ruiné.

LES SOLDATS.

Tu t'en expliqueras devant nos capitaines.

LE PODESTAT.

Les Borgia m'ont tout pris, tout pillé, tout mangé!

LES SOLDATS.

Capitaines, voici ce podestat ignoble
Qui nous a refusé les vivres et l'argent.

LE PODESTAT.

Nobles seigneurs, croyez la parole d'un homme
Aussi nu que saint Jean aux monts Galiléens,
Ma commune est de même. — En passant sur nos terres,
Les Borgia sans vergogne ont tout pris et raflé.

LE DUC DE GRAVINA.

Mais nous ne sommes pas des Borgia, mon brave homme,
Nous sommes au contraire amis du duc d'Urbin.

LE PODESTAT.

Ah ! notre excellent duc, ah ! notre auguste prince

VITELLOZO.

Oui, nous sommes amis du duc, et c'est pourquoi
Il faut nous bien traiter. Si donc, en moins d'une heure,
Nos soldats n'ont pas eu les choses qu'il leur faut,
A tous les saints tu peux recommander ton âme.

LE PODESTAT.

Grande mère de Dieu, doux Jésus, se peut-il !

VITELLOZO.

Allez, et sur ses pas fouillez chaque demeure.

Les soldats et le podestat s'éloignent.

Mon cher duc, nous avons tort de nous arrêter,
Mille fois tort, étant en aussi belle route...

LE DUC.

Pourtant vous avez lu les lettres de mon fils,

Celles du cardinal. — Tous les deux nous conseillent
De suspendre le siége et d'écouter César;
Notre fier ennemi porte moins haut la tête;
Il demande la paix, fait des concessions.

VITELLOZO.

Le tigre devient chat et nous donne la patte!

LE DUC.

Très-humblement encor.

VITELLOZO.

Bon, bon, prenez-la-lui,
Et tigre il redevient et soudain nous étrangle;
C'est moi qui vous le dis.

LE DUC.

Seigneur de Castello,
Croyez-vous donc qu'il soit aisé de nous surprendre,
Facile d'abuser des routiers tels que nous?

VITELLOZO.

J'en connais de plus fins dupés par ce chat-tigre.
Pour moi, ce que je sais et je vois de plus clair,
C'est que nous avons mis ses troupes en déroute,
Pris son artillerie et ses deux généraux,
Et que, pour le moment caché par des murailles,
Le grand César en est réduit à paroler.
Souvenons-nous, amis, des faits de la Maggione;
Nous devons, c'est juré, sans trêve l'assaillir.

LE DUC.

C'est vrai, mais après tout si nos amis nous quittent,
Petrucci, Baglioni, puis les Bentivogli,
Mon cher Vitellozo, sans eux que peut-on faire?

VITELLOZO.

Le serpent, le serpent! quelle faute sans nom
A faite votre fils en recevant ses lettres!

LE DUC.

Vous le verrez au reste, il ne peut être loin;

Sonnerie militaire.

Ah! n'entendons-nous pas le bruit de ses trompettes?
Le voilà.

PAGOLO ORSINI.

Salut, duc! bonjour, Vitellozo!

LE DUC.

Eh bien, mon fils?

PAGOLO ORSINI.

Eh bien, il faut plier bagage.

VITELLOZO.

La vérité!

PAGOLO ORSINI.

Je viens pour le traité de paix
Vos signatures prendre, elles seules y manquent.
Et vous ne voudrez pas en retarder l'effet.

VITELLOZO.

Ah! que le mal français des pieds jusqu'à la tête
Me ronge tout le corps plutôt que de signer!

PAGOLO ORSINI.

Voyons, Vitellozo, faut être raisonnable.

LE DUC.

Et que dit le traité?

PAGOLO ORSINI.

Le voilà, revêtu
Du bref approbatif du saint-père lui-même;
Accord entre le duc et les confédérés
Et tous leurs adhérents... Tenez, vous pouvez lire.

LE DUC, prenant le traité.

C'est bien, je signerai.

VITELLOZO.

Pauvre Liverotto,
Si tu nous entendais, tu crèverais de rage.

PAGOLO ORSINI.

Mais, cher Vitellozo, pourquoi vous désoler?
A cet arrangement vous ne devez rien perdre.
On vous donne d'abord plein oubli du passé,
Puis, aux conditions de votre ancien service,
Avec le duc César vous restez engagé.

VITELLOZO.

Je perds d'abord le gain que je manque de faire,
Et puis l'occasion douce de me venger.

PAGOLO ORSINI, à demi-voix.

Ça se retrouvera plus tard, va, patience!

VITELLOZO.

Occasion manquée est perdue à jamais.

LE DUC

Ainsi donc, Pagolo, toutes nos alliances,
Petrucci, Baglioni, conservent leurs États...

PAGOLO ORSINI.

Sans nul doute.

LE DUC.

Et César?

PAGOLO ORSINI.

Du duché de Romagne
Il ne veut rien garder, rien, que le titre seul,
Avec un peu d'argent et le contingent d'hommes
Que pendant certain temps devront lui garantir
Les seigneurs de Bologne et de Sienne et Pérouse.

LE DUC.

Quelle chute, bon Dieu! pour son ambition!

PAGOLO ORSINI.

Pourtant l'État d'Urbin lui reste dans les griffes
Avec Camerino.

VITELLOZO.

Faut toujours que quelqu'un
Paye les pots cassés.

PAGOLO ORSINI.

C'est vrai. Le pauvre diable
De duc peut dans Venise à son aise flâner,
Il ne retournera de longtemps sur ses terres,
Malgré l'ardent amour de ses féaux sujets.

UN DES SOLDATS, ramenant le podestat.

Illustres commandants, vous aviez à cet homme
Donné quelques instants, afin de nous trouver
Ce qu'il nous faut... Eh bien, le gueux, le misérable!
Il nous a promenés de maison en maison,
Et partout on nous a jeté ce mot terrible :
Néant. Ne faut-il pas le pendre?

VITELLOZO.

Assurément.

LE PODESTAT.

Mes bons et chers seigneurs, oh! je vous en supplie,
Vous ne causerez pas la mort d'un malheureux
Dévoré, laissé nu comme Job sur la paille;
Vous les amis du duc, le bon seigneur d'Urbin.

PAGOLO ORSINI.

Nous les amis du duc! que veut dire ce rustre?

LE PODESTAT.

Oui, c'est la vérité, la pure vérité.
Les Borgia m'ont tout pris, tout, jusques à ma femme.

PAGOLO ORSINI.

Ah çà! fils de païen, parle mieux des Borgia,
Car ce sont nos amis et nous venons ensemble
Remettre le pays aux mains du duc César.

LE PODESTAT.

Comment! Mais tout à l'heure... est-ce donc que je rêve.

LE DUC.

Assez, assez, vieillard; — taisez-vous et debout!

Il nous faut sur-le-champ farines et fourrages
En votre qualité de podestat, vous seul
Pouvez nous en trouver. Nous vous donnons encore
Une heure pour ce soin, sinon c'est fait de vous.

LE PODESTAT.

O Seigneur Dieu! pitié, pitié du pauvre peuple!

IV

FANO.

Une salle du palais de ville.

CÉSAR BORGIA.

Il a le front collé aux vitres de la fenêtre, et après quelques minutes d'observation, il s'éloigne et se promène.

Le piége est bien dressé, mais y tomberont-ils?
Ils ont un pied dedans, y poseront-ils l'autre?
Me voilà délivré, grâce à ma fausse paix,
Des seigneurs de Bologne et de Sienne et Pérouse.
Je me sens moins tranquille avec les Orsini,
Surtout les Vitelli... Par bonheur leur triomphe
Les a tant aveuglés, que ces rusés soudards
Ont enfin accepté ce que je leur propose.
Sur mes ordres ils ont forcé Sinigaglia :
La citadelle fait quelque peu résistance ;
Elle ne veut, dit-on, rendre qu'à moi ses clefs,

Aussi leur ai-je écrit qu'en ces lieux ils m'attendent.
Le feront-ils? C'est là toute la question.

Il sonne.

AGAPIT.

Que voudrait monseigneur?

CÉSAR.

N'est-il venu personne
De Sinigaglia?

AGAPIT.

Non, personne, monseigneur.

CÉSAR.

Personne... De ce fait vous avez certitude?

AGAPIT.

Personne, j'en suis sûr.

CÉSAR.

Aussitôt qu'un courrier
Viendra de cet endroit, il faut que ses dépêches
Me soient entre les mains remises sans délai;
Vous entendez cela?

AGAPIT.

Seigneur, j'y prendrai garde.

Agapit sort.

CÉSAR.

Diavolo! le jour baisse. Il serait malheureux
D'arriver près du but sans que mon pied l'atteigne.
J'ai pourtant combiné mes projets de façon
A ne donner sur rien l'éveil ou de l'ombrage.

D'abord j'ai renvoyé très-ostensiblement
Le secours que m'avait fourni le roi de France,
Tout en me réservant de vigoureux moyens,
Dix mille fantassins et deux mille gendarmes
Que dans Sinigaglia je compte faire entrer.
Mais, encore une fois, les y rencontrerai-je
Tous ces fiers batailleurs : Gravina, Vitelli,
Et messer Olivier? — Ils ne sont pas semblables
A ce jeune roquet de Pagolo qu'on prend
Avec quelques ducats, un rendez-vous de femme.
Ils ont le nez plus fin, ils sont plus clairvoyants,
Vitellozo surtout, ce vieux renard du diable,
Si je puis l'attraper, ainsi que Gravina
Et toute sa lignée, ah! quelle heureuse chasse!
Les Oursins abattus, qui nous entraverait!
Mon père et moi régnons, et gouvernons ensemble,
Lui le spirituel et moi le temporel...
Italie! Italie! ô splendide royaume,
Heureux qui te tiendra tout entier dans la main!
Mais mon cerveau se perd en trop hautes pensées,
A de moindres succès rabattons notre espoir;
Sais-je pas seulement si j'obtiendrai réponse!
Bon! au dehors j'entends comme un bruit de cheval
Qui hennit et s'arrête...

Entre Agapit.

Eh bien, qu'est-ce, jeune homme?

AGAPIT.

Une lettre venant droit de Sinigaglia.

CÉSAR.

C'est bien, retire-toi, mais reste à ma portée.

Agapit sort.

Cette lettre en mes mains brûle comme un tison.

Il lit à demi-voix.

« Seigneur duc,

« Jaloux de montrer que nous prenons au sérieux l'alliance conclue entre vous et nous, et désireux de conserver entre nous la bonne harmonie, nous avons satisfait à votre demande ; nos soldats sont distribués dans plusieurs forteresses éloignées d'environ six milles de Sinigaglia ; reste seulement dans les faubourgs Liverotto avec sa troupe pour contenir les gens de la citadelle jusqu'au moment de la remise des clefs aux mains de Votre Excellence. Nous vous attendons demain vers l'heure de midi à Sinigaglia. Nous espérons que la marque de confiance que nous vous donnons en ce moment fera disparaître à jamais entre nous les nuages et soupçons qui avaient pu s'élever.

« Recevez, seigneur duc, l'assurance de nos hommages et de notre dévouement,

« Les confédérés : duc de Gravina, Pagolo Orsini,
« Vitelli de Castello, Olivier de Fermo.

« Sinigaglia, 30 décembre 1502. »

Les dindons, je les tiens! oui, oui, d'une main sûre. Holà, vite quelqu'un!

Il sonne.

AGAPIT.

Me voici, monseigneur.

CÉSAR.

Rends-toi vite aux quartiers, et dis aux capitaines,

A don Miguel, à don Hugues de Cardona,
Aux frères Salviati, qu'ici même ils se rendent.
Tu passeras aussi chez monseigneur d'Euna.
Il me faut avec eux conférer tout de suite.
Tu comprends?

AGAPIT.

Oui, seigneur.

CÉSAR.

Méditons cet écrit.
Leurs soldats se tiendront assez loin de la ville,
Six milles environ de distance... Fort bien.
Mais en ville Olivier avec les siens demeure;
Ce n'est qu'un rustre épais... et son poing vigoureux
Pourrait nous opposer un moment résistance,
Et pendant cette lutte offrir à ses amis
Le temps et le moyen d'échapper à nos ruses:
En tout cas nous serons en force près de lui.
C'est beaucoup, oui, beaucoup, mais non pas tout encore...
Il faut rompre ou tourner cette difficulté.
Eh! eh! le *post-scriptum* que j'oubliais de lire:
Dans ma position rien n'est à négliger...
Il est du chevalier... Voyons ce qu'il ajoute!

« Je renouvelle particulièrement à Son Excellence mes sentiments d'amitié, et lui annonce que, pour le recevoir convenablement, j'ai fait préparer son logement dans le palais Malatesta.

« PAGOLO ORSINI. »

L'aimable Pagolo!... Vrai, ne dirait-on pas
Que là, nous allons tous chanter, danser et boire
Eh bien, lui-même a fait choix de l'endroit plaisant

Où les cœurs verseront moins de ris que de larmes,
J'en atteste l'enfer... Tout marche à mes souhaits...
Il n'est que l'Olivier qui vraiment m'inquiète.
Comment le séparer de son corps de soldats
Et le neutraliser?...

Il rêve quelque temps.

Bon; bon, j'ai mon idée.

UN PAGE.

Voici les commandants et monseigneur d'Euna.

CÉSAR.

Qu'ils entrent, mais avant, page, de la lumière.

Tandis qu'il allume des flambeaux, apparaissent les officiers et l'évêque.

Salut à monseigneur, qu'il soit le bienvenu.
Bonsoir, Miguelotto; bonsoir, mon cher don Hugues;
Bonsoir à vous aussi, très-nobles Salviati!
Asseyez-vous, messieurs. Je veux votre pensée
Sur un cas décisif de ma position.

Ils prennent des siéges et se rangent autour du duc.

TOUS.

Nous sommes tout oreille et tout cœur, Excellence!

CÉSAR.

Sinigaglia m'envoie un très-heureux avis:
Cette ville est à nous, hormis la citadelle
Que Doria tient encore et qu'il ne veut livrer
Qu'à moi, gonfalonier suprême du saint-père,
C'est bien; mais tel n'est pas le motif pour lequel
Je vous mande. Depuis longtemps une entreprise,
Importante surtout pour la commune paix

Et pour la mienne aussi... couve dans ma cervelle;
Il s'agit d'en finir avec nos ennemis.
Bien qu'il y ait accord et, plus même, alliance
Entre nous, les Oursins comme les Vitelli,
Pour le pape et pour moi, dans le fond de leur âme,
Ont et conserveront toujours de la rancœur,
Et, dès qu'il se pourra, rompront la foi jurée.
Vous savez quels ils sont, ce qu'ils peuvent tenter:
Les uns, ambitieux au plus haut de l'échelle,
N'aspirent à rien moins qu'à poser sur le front
De l'un de leurs parents la tiare; les autres
Ont des désirs moins fiers, et sur le bien d'autrui
Se rabattent d'autant. Ils mettraient l'Italie,
Le monde tout en flamme et tout en sang, pourvu
Qu'ils pussent de ducats remplir leurs hauts-de-chausses.
Voilà les créateurs de ce vaste complot
Qui m'a, le mois dernier, donné quelque malaise,
Et de mes embarras vous eûtes votre part,
Mes très-chers lieutenants, don Miguel et don Hugues...
Eh bien, ces ennemis acharnés, éternels,
D'eux-mêmes maintenant se mettent en ma nasse.
Ils m'attendent demain tous à Sinigaglia,
Sans troupes, sans armée... Entendez bien... Devrai-je
Les laisser ressortir de la fosse où j'ai su
Si dextrement les faire accourir et descendre?

TOUS.

Non, non, assurément.

CÉSAR.

Qu'en pense monseigneur?

L'ÉVÊQUE D'EUNA.

Prince, l'occasion est trop rare et trop belle
Pour la laisser s'enfuir... Avant tout il nous faut

La grandeur de l'Église et la paix du saint-siége.
Or, ces deux résultats ne peuvent s'obtenir
Que par le règne seul de la maison illustre
Des Borgia. Donc ce qui s'oppose à ses efforts
Doit être sur-le-champ écarté de la voie.

CÉSAR.

Et vous, Miguelotto, don Hugues, vos avis?

DON MIGUEL.

Faut tuer les serpents lorsque sur eux l'on marche.

DON HUGUES.

Noyer les chiens pendant qu'ils barbotent dans l'eau.

JACQUES SALVIATI.

Et les loups étrangler quand ils sont pris au piége.

André approuve de la tête.

CÉSAR.

Bien dit... Je suis heureux de vous voir tous, oui, tous,
De mon opinion. Maintenant que nous sommes
D'accord sur le projet — il faut l'exécuter,
Et mon plan, le voici. Je viens de vous apprendre
Que les confédérés devaient laisser leurs gens
A six milles du lieu... Mais un des capitaines
Reste dans les faubourgs avec son bataillon :
Or, pour neutraliser cette force, je compte
Dans la ville pousser un grand nombre des miens.

DON MIGUEL.

Prenez garde, seigneur : ainsi vous allez être
Entre la citadelle et les gens d'Olivier.

CÉSAR.

C'est vrai; mais que pourront les troupes de cet homme

Contre mes bataillons de beaucoup plus nombreux?
Et puis, seules, sans chef, comment agiraient-elles?
Car je ne serai pas si sot de leur laisser
Leur commandant...

TOUS.

Parlez, seigneur, on vous écoute.

CÉSAR.

Je veux en arrivant devant Sinigaglia,
Inviter Olivier avec ses camarades
A souper avec moi pour ensemble fêter
Notre rapprochement et nouvelle alliance.
Vous serez du repas, messieurs mes conseillers.
Or, quand viendra l'instant de déserter la table,
Avant de nous lever mon verre s'emplira
Pour boire à la santé de nos valeureux hôtes,
Dès qu'il sera vidé, je le jette à mes pieds,
Ce sera le signal soudain de la manœuvre.
Chacun de vous, placé près d'un confédéré,
S'emparera de lui, le poignard sur la gorge.
S'il résiste, qu'il meure... Alors, pendant ce temps,
D'Olivier nos soldats désarmeront les troupes.

L'ÉVÊQUE D'EUNA.

Si les confédérés à l'invitation
Ne veulent pas répondre et, ma foi, se contentent
D'un accueil amical aux murs de la cité,
Que ferez-vous, seigneur?

CÉSAR.

Cela n'est pas probable
Par l'adroite façon dont je me conduirai.
S'ils refusent pourtant de souper à mon gîte,
Ils suivront bien mes pas jusqu'au seuil du palais

Que je dois habiter, et là, certes, j'espère,
Nous viderons ensemble une coupe de vin.
Alors, comme au souper, hors du fourreau les dagues!
S'ils refusent encor, nous les accompagnons
Nous-mêmes aux logis que mes soins leur destinent,
Et nous les arrêtons particulièrement
L'un après l'autre, au lieu de les saisir en masse.

DON HUGUES.

Ce serait moins aisé.

CÉSAR.

Peut-être; mais, avec
Des braves comme vous, que ne peut-on point faire?
Voilà donc notre plan et votre rôle aussi:
Don Miguel veillera sur l'ardent capitaine,
Le seigneur de Fermo; mes suisses, l'arme au poing,
S'attacheront aux flancs de Vitelli son maître;
Vous, vaillants Salviati, vous maintiendrez le duc
Et son fils Pagolo... Si monseigneur veut être
De la partie?

L'ÉVÊQUE D'EUNA.

Oui-da, du moment qu'il s'agit
De servir l'intérêt glorieux du saint-siége
Et d'accroître l'honneur de la maison Borgia,
Je deviens bon à tout et renforce d'un membre
L'Église militante.

CÉSAR.

Eh bien, soit... don Hugo,
Vous resterez le chef suprême de nos troupes
Pendant l'événement... Allons, c'est entendu
Et dûment accepté de toute part.

TOUS.

Oui, certes.

CÉSAR.

Vous n'aurez pas, messieurs, trop à vous repentir
De votre aide et secours en cas de réussite :
Miguelotto, pour vous six mille bons ducats
Et le fief de Fermo.

DON MIGUEL.

Comptez sur moi, mon prince.

CÉSAR.

Honnêtes Salviati, quatre mille ducats
A vous partager, puis la reprise des terres
Et trésors que vous ont durant nos mouvements
Volés les Orsini.

LES DEUX SALVIATI.

Sur nos bras comptez, prince.

CÉSAR.

Seigneur de Cardona, le fief de Castello
Et six mille ducats seront la récompense
De votre dévoûment.

DON HUGUES.

Prince, comptez sur moi.

CÉSAR.

Vous, monseigneur d'Euna, vous serez Éminence.

L'ÉVÊQUE D'EUNA.

Prince, comptez sur moi.

CÉSAR.

Quant aux deux officiers
Suisses, Rodolphe et Schwartz, don Miguel, je vous charge
De leur offrir pour moi cinq cents ducats chacun.

DON MIGUEL.

Je le ferai, seigneur.

CÉSAR.

Que les troupes soient toutes
Sur pied demain matin, les armes en état,
Et prêtes à marcher à l'ordre de ma bouche.

DON HUGUES.

Oui, prince.

CÉSAR.

Allons, bonsoir! Adieu, chers commandants.

TOUS.

Au revoir, monseigneur!

CÉSAR.

Discrétion, courage!

TOUS.

Vive notre grand duc, le moderne César!

CÉSAR.

Avec vos bras, amis, je le serai, j'espère.

V

SINIGAGLIA.

UNE DES PORTES DE LA VILLE DU COTÉ DE FANO.

Les confédérés sont à cheval devant la porte et attendent.

PAGOLO ORSINI.

Le voilà, le voilà, suivi de ses soldats.
Amis, attention!... Les trompettes résonnent,
Et sa cavalerie apparaît en premier;
Des deux côtés du pont en ligne elle se range.

LE DUC.

A combien portes-tu le nombre des chevaux?

PAGOLO ORSINI.

A deux cents tout au plus.

LE DUC.

Et son infanterie?

PAGOLO ORSINI.

N'étant pas déployée, il serait malaisé
D'en compter les soldats; mais nous allons connaître
Leur chiffre véritable à quelques hommes près.
Hé, hé! Vitellozo, vous ne nous parlez guère.

VITELLOZO.

Ma foi, je n'ai, seigneur, à dire rien de bon.

PAGOLO ORSINI.

Comme vous êtes pâle! auriez-vous froid?

VITELLOZO.

Peut-être;
Quoique doublé de vair, ce manteau n'est pas chaud;
J'aurais mieux fait, je crois, de prendre mon armure.

PAGOLO ORSINI.

Allons donc! Vitelli, point ne vous reconnais,
Vous si brave et si ferme.—Eh! qu'avons-nous à craindre?

VITELLOZO.

C'est à votre désir, votre excitation,
Que j'ai quitté mon fief pour venir vous rejoindre,
Mais, par le corps du Christ, comme je m'en repens!

PAGOLO ORSINI.

Là, de votre cervelle éloignez ces chimères:
N'avons-nous pas nos gens et puis Liverotto
Pour nous mettre à l'abri de toute noire embûche?

VITELLOZO.

Oui, mais ce que je sais, c'est que j'aimerais mieux

Passer devant le front de cinquante bombardes
Que sous l'œil de cet homme.

PAGOLO ORSINI.

Allons ! Vitellozo,
Bonne mine ! il paraît; marchons à sa rencontre.

VITELLOZO.

Vin tiré, faut le boire.—Ah ! ma femme ! ah ! mes fils !

Tous s'avancent vers le prince.

CÉSAR.

Illustre Gravina, bon duc, je vous salue
De parfaite amitié.

LE DUC.

Prince, j'en fais autant.

CÉSAR.

Aimable Pagolo, je vous embrasse en frère;
Donnez-moi votre main.

PAGOLO ORSINI.

La voici, monseigneur,
Avec mon cœur.

CÉSAR.

Et vous, très-noble capitaine,
Je suis vraiment heureux de vous revoir ici,
Et de pouvoir serrer une main si vaillante...
Où donc est votre ami, le seigneur de Fermo?

PAGOLO ORSINI.

Dans le bourg, exerçant de nouvelles recrues.

CÉSAR, se tournant vers don Miguel.

Commandant don Miguel, allez vite trouver
Le seigneur de Fermo... dites-lui que j'ai hâte
De causer avec lui.

Bas.

Par tous moyens qu'il vienne.

Haut.

Et votre second fils, illustre Gravina,
Votre cher Fabiano serait-il aux écoles,
Que je ne le vois point?

LE DUC.

Non, prince, il a quitté
Les classes, mais plus fou de vers encor que d'armes,
Le pauvre garçonnet au logis est resté
A lire l'Arioste... il viendra nous rejoindre.

CÉSAR.

Allons, seigneurs, en marche et dans la ville entrons.
Mais avant de bouger, il faut que je vous dise
Que vous êtes par moi retenus à souper,
Tous, ce soir... C'est le moins ainsi que je vous paye
L'honneur que vous m'avez généreusement fait
En venant par un temps si froid, hors des murailles,
Comme de vrais amis, au-devant de mes pas.

LE DUC.

Seigneur, excusez-moi : mon âge, la fatigue,
Ne me permettent pas d'accepter.

CÉSAR.

Cher seigneur,
C'est un malheur pour moi... mais votre fils me reste.

PAGOLO ORSINI.

Certainement.

CÉSAR.

Fort bien... et vous, Vitellozo?

VITELLOZO.

Monseigneur, j'ai beaucoup de lettres importantes
A dicter aujourd'hui; je ne pourrai donc pas
Répondre à vos désirs, et même je vous prie
De me laisser partir sur-le-champ...

CÉSAR.

Quoi, déjà?
Brave Vitellozo, je n'ai guère de chance,
Pour la première fois que nous nous revoyons.
Puisque vous nous quittez, voulez-vous nous permettre
De vous accompagner jusqu'à votre logis?

PAGOLO ORSINI.

Nous ne souffrirons pas, monseigneur; — au contraire,
Il viendra comme nous jusqu'à votre palais,
Puis après il pourra vous fausser compagnie.

CÉSAR.

C'est trop d'honneur vraiment .. Mais, illustres seigneurs,
Puisque vous refusez pour ce soir mon invite,
Nous boirons bien, j'espère, une coupe de vin
A notre heureux accord et nouvelle alliance.

PAGOLO ORSINI.

Prince, avec grand plaisir... il est d'excellent goût
De fêter ce beau jour; ayez donc certitude
Que mes amis et moi nous vous ferons raison.

CÉSAR.

Mille grâces, seigneurs : c'est parole donnée;
Nous viderons ensemble une coupe de vin,
Et puis libre à chacun de s'en aller... En marche.

Ils franchissent la porte de la ville à la suite du prince.

VITELLOZO, bas au chevalier.

Pagolo, Pagolo! nous sommes tous perdus.

VI

LE PALAIS MALATESTA.

Une vaste salle avec des fenêtres grillées. Les murs sont ornés de tapisseries représentant de larges bouquets de roses et des éléphants, armoiries des Malatesta.

PAGOLO ORSINI, précédant le prince.

Permettez-moi de vous servir de majordome,
Prince, et de vous montrer dans ce vaste palais
Les chambres qui vous sont par mes soins préparées.

CÉSAR.

Vrai Dieu ! cher Pagolo, vous êtes trop charmant!
Seigneurs confédérés, et vous, mes capitaines,
Pages de ma maison, veuillez m'attendre ici,
Je reviens à l'instant.

VITELLOZO, à demi-voix.

La chose est singulière,

Mais je ne parviens pas à réchauffer mon corps,
Et de la tête aux pieds je reste tout de glace.

L'ÉVÊQUE D'EUNA.

Quelle tapisserie étrange d'ornement!
D'énormes éléphants entremêlés de roses,
Ces armes sont, ma foi, bizarres: noble duc,
Pourriez-vous, par hasard, m'en dire l'origine?

LE DUC.

Monseigneur, je ne sais... pour la guerre élevé,
Du blason j'ai très-peu cultivé la science...
Mais voici le seigneur de Fermo...

LIVEROTTO.

Noble duc,
Le prince, m'a-t-on dit, veut me voir et m'entendre?
Où donc est-il?

LE DUC.

Avec mon fils et pour l'instant
Dans le palais; ensemble ils visitent les chambres;
Mais il va revenir... Nos hommes, que font-ils?

LIVEROTTO.

Sur le désir du duc, je leur ai donné l'ordre
De rentrer aux quartiers.

LE DUC.

Pourquoi?

LIVEROTTO.

Le duc craignait
Que nos troupes, soudain regagnant leurs demeures,

N'y trouvassent dedans ses soldats installés,
Ce qui pouvait causer une rixe fatale.

LE DUC.

Cela me paraît juste, et d'honnête penser.

CÉSAR, reparaissant avec Pagolo Orsini.

Mille remercîments à mon gracieux guide;
Ce palais est des mieux approprié pour moi.

PAGOLO ORSINI.

Ah! voilà le seigneur de Fermo.

CÉSAR, allant à lui.

Capitaine,
Soyez le bienvenu : je connais vos hauts faits,
Et vous estime fort. — J'avais très-grande envie
De presser en ami votre robuste main.

LIVEROTTO.

C'est trop d'honneur... On dit que vous avez des ordres,
Seigneur, à me donner.

CÉSAR.

Oui, d'un fait important
Je voudrais vous parler; mais d'abord que je puisse
Honorer vos amis ainsi que je le dois.
Nobles confédérés, capitaines illustres,
Puisque vous ne pouvez en un festin joyeux
Célébrer avec moi notre amitié nouvelle,
Nous allons la sceller, tous ensemble, en buvant
Une goutte de Chypre. — Holà! pages, des verres!

PAGOLO ORSINI.

Par le grand froid qu'il fait, ce n'est pas mal pensé.

Bas, à Vitellozo.

Le vin vous remettra le cœur, mon bon compère.

VITELLOZO.

Buvez-en, s'il vous plaît; moi, je n'y touche pas.

Les pages entrent avec des flasques et des verres qu'ils remplissent et distribuent aux assistants.

CÉSAR.

Buvons, seigneurs, buvons!

LE DUC, en levant son verre.

Prince, à la confiance!

PAGOLO ORSINI.

A son grand résultat, à la paix!

LIVEROTTO.

A bientôt

La citadelle prise!

VITELLOZO.

A la perte des traîtres!

CÉSAR.

C'est parfaitement dit, seigneur de Castello!
A leur perdition en ce monde et dans l'autre!

Tous boivent, excepté Vitellozo, qui feint de mouiller ses lèvres.

Le prince, après avoir vidé son verre, le jette par terre et disparaît derrière le rideau qui recouvre la porte du fond. Aussitôt les conjurés et gentilshommes de César se ruent l'épée au poing sur chacun des confédérés.

LES CONJURÉS.

Rendez-vous, Orsini; rendez-vous, Vitelli.

LES ORSINI ET LES VITELLI.

Trahison, trahison, aux assassins, à l'aide!

Vitellozo lutte avec les deux officiers suisses; il arrache même l'épée de l'un et l'en blesse, mais l'autre le désarme.

VITELLOZO.

O rage!

LE DUC, à l'évêque.

Et vous aussi, mon père... C'est affreux!

PAGOLO ORSINI, sous la dague des Salviati.

Des hommes désarmés. — Oh! le lâche, le lâche!

LIVEROTTO, maintenu par don Miguel.

Il a fui sans oser affronter nos regards.

CÉSAR, reparaissant avec de nombreux soldats qui entourent la salle.

Toute clameur est vaine et toute résistance
Inutile, seigneurs; vous êtes dans mes mains.

PAGOLO ORSINI.

Impossible, César, c'est une comédie.

CÉSAR.

Nullement.

PAGOLO ORSINI.

Comment, moi, ton frère, disais-tu?

CÉSAR.

Je vous rends jeu pour jeu... Pensez à la Maggione.

PAGOLO ORSINI.

O Caïn!... eh bien, soit; — si tu nous fais mourir,
Frappe-moi seulement, épargne mon vieux père.

LE DUC.

Mon fils, point de bassesse, et sachons fermement,
Le cœur et le front hauts, expier nos sottises.

VITELLOZO.

Ah! Pagolo, pourquoi t'avons-nous écouté?

LIVEROTTO.

Quant à moi, seigneur duc, ayez bien en pensée
Qu'en prenant contre vous parti, je me trouvais
L'obligé du seigneur Vitelli...

CÉSAR.

C'est sans doute
Pour plaire à Vitelli que tu faisais périr
Ton oncle, malheureux... Allons, qu'on les emmène.

VITELLOZO.

Un mot encor, César!

CÉSAR.

Eh bien, que me veux-tu?

VITELLOZO.

Ton père, tu le sais, m'a mis hors de l'Église;
Promets-moi d'obtenir mon pardon de sa part.

CÉSAR.

De la commission, mon cher, point ne me charge,
Comme tu peux avec le ciel arrange-toi.
Allons, vite, soldats, qu'on emmène ces hommes.

Bas à Miguelotto.

D'un côté les Oursins, — ailleurs les Vitelli.
Qu'aucun de ces derniers dans deux heures n'existe...
Tu m'as bien entendu... rien que les Vitelli.

DON MIGUEL.

Oui, prince.

On entraîne les quatre prisonniers.

CÉSAR.

Quant à vous, mes braves capitaines,
Mille remercîments pour l'habile façon
Dont vous m'avez aidé dans cette lutte extrême.
Mais, capitaine Schwartz, vous paraissez blessé?

L'OFFICIER SUISSE.

Quelque peu, monseigneur, en tâchant de reprendre
Mon épée arrachée aux doigts de Vitelli.

CÉSAR.

Le bœuf! à museler il n'était pas facile.
Allez vous mettre aux mains de notre médecin...
Mais encore une fois, merci, mes capitaines!
Rappelez-vous que si je hais les trahisons

Je sais récompenser les amitiés fidèles.
Vous, monseigneur d'Euna, vous avez grande part
A ma reconnaissance. — A souper je vous garde.

L'ÉVÊQUE D'EUNA.

Prince, très-volontiers.

CÉSAR.

Eh bien, restez ici,
Tandis que je vais voir dehors ce qui se passe.

VII

UNE RUE DE SINIGAGLIA.

Des soldats les bras chargés d'effets et courant.

UN SOLDAT.

Détalons, emportons vite notre butin.

UNE FEMME.

Ah! monsieur le soldat, mon pain, veuillez le rendre!
Je n'ai que ce morceau pour nourrir mon enfant.

UNE SECONDE FEMME.

Moi, ma pièce de drap, la seule qui me reste
Pour faire un justaucorps à mon pauvre mari.

UNE TROISIÈME FEMME.

Et moi, mes trois ducats, c'est le fond de ma bourse:
Je n'aurai plus après qu'à me jeter à l'eau.

UN AUTRE SOLDAT.

Filles du diable, allez vous plaindre à votre père!
Quant à nous, n'ayant pu rien prendre aux Orsini,
Il faut bien qu'autre part nous trouvions notre affaire.

CÉSAR, à cheval, l'épée à la main et suivi d'un nombreux état-major.

Qu'entends-je, qu'est ceci? Que demandent ces gens?

LES FEMMES.

Pitié, pitié de nous, justice, capitaine!
On nous pille, on nous vole, on nous bat sans merci.

CÉSAR.

Quoi, drôles, voilà comme on traite le bon peuple
D'une honnête cité!... Rendez vite, coquins,
Ce que vous avez pris; sinon, dans les entrailles
Je vous plante aussitôt quatre pouces de fer.

LES SOLDATS.

Sauvons-nous, sauvons-nous, c'est le prince lui-même.

CÉSAR.

Oui, bandits, rentrez vite en vos cantonnements,
Et si je trouve encore ici quelqu'un des vôtres,
Je le fais sur-le-champ pendre par mon prévôt.

LES FEMMES.

Seigneur, soyez béni d'une telle assistance!
Ah! Dieu vous le rendra sûrement quelque jour.

CÉSAR.

Bonnes femmes, merci, rentrez chez vous tranquilles,

Et souvenez-vous-y que César de Borgia
Est homme de justice, et qu'en tout lieu qu'il aille,
Sa main fait respecter le bien des pauvres gens.

LES FEMMES.

Seigneur Dieu, protégez le bon duc de Romagne!

VIII

UNE CHAMBRE DU PALAIS.

CÉSAR, se jetant dans un fauteuil.

Allons, page, ôte-moi mon armure, il est temps
Un peu de reposer... et par le corps du diable,
Je le puis, car tout va comme sur des rouleaux.
Ces soldats d'Olivier sont vraiment admirables!
Ils se sont reformés en bataillon carré,
Et fermes, en bon ordre ils ont quitté la ville.
Que ne puis-je à ma solde avoir ces braves gens!
Ils seraient un renfort utile à mon armée;
J'y penserai plus tard, oui certes... pour l'instant
Ce que je voudrais voir avant que je ne soupe,
C'est le muffle pointu de maître Nicolo...
Mon garçon, laisse là mes pantoufles, ma veste,
Et cours chez Agapit lui dire de ma part
Que s'il peut rencontrer l'envoyé de Florence,
Près de moi, sur-le-champ, il l'envoie en ces lieux.

LE PAGE.

Oui, seigneur.

Il sort.

CÉSAR, mettant son pourpoint.

A cette heure, on a dû faire à Rome
Rafle du cardinal et de ses adhérents,
De façon qu'au moment présent nous sommes maîtres
De toute cette race, — excepté cependant
Du petit Fabiano qui, dit-on, est en fuite.
Mais qu'est-ce qu'un goujon, quand restent les brochets?
Peu de chose... Demain, Rome apprendra ma pêche...
Vraiment miraculeuse, et puis à nous demain
La citadelle; alors...

LE PAGE, reparaissant.

L'envoyé de Florence
Se trouvait au palais, chez Agapit, seigneur.
Il est derrière moi, dans votre vestibule.

CÉSAR.

C'est fort bien, laisse-nous, et dis à l'intendant
De servir le souper le plus vite possible.

Le page sort. Entre Macchiavelli.

NICOLO MACCHIAVELLI.

Prince, je vous salue, et souhaite du cœur
Continuation de votre heureuse chance.

CÉSAR.

Eh bien, ser Nicolo, dites, qu'en pensez-vous?
Le rôle n'était pas à remplir très-facile,
L'ai-je assez bien joué?

MACCHIAVELLI.

Parfaitement, seigneur.

CÉSAR.

Point ne vous attendiez à me voir aussi vite
Sortir de ce tracas.

MACCHIAVELLI.

Prince, il faut l'avouer,
Pour vous dans Imola ma frayeur était grande.

CÉSAR.

Possible, le lion vous était seul connu;
Mais de l'homme il fallait connaître l'autre face,
Et je vous ai montré la valeur du renard.

MACCHIAVELLI.

Ma foi, plus étonnant que le lion encore.

CÉSAR.

Il est bon quelquefois de tromper les trompeurs.

MACCHIAVELLI.

Vous l'avez fait, seigneur, d'une façon puissante.

CÉSAR.

Tous en bloc, — dans un jour, les quatre au même sac.

MACCHIAVELLI.

Quel coup!

CÉSAR.

Il le fallait, c'est pour moi, pour mon père

Un bien grand poids de moins, pour vous aussi, messieurs
De Florence.

MACCHIAVELLI.

Il est vrai que notre république
Avait comme ennemis mortels les Vitelli...

CÉSAR.

Qui ne sont plus à craindre et de façon aucune
Au moment actuel.

MACCHIAVELLI, surpris.

Ils n'existeraient plus!

CÉSAR.

Probablement... C'étaient des pillards sans vergogne,
Des hommes tout couverts d'infamie et de sang;
Tôt ou tard ils devaient expier tant de crimes.

MACCHIAVELLI.

Les Orsini...

CÉSAR.

Ceux-là jusques à Rome iront.
Là, je les fais juger à la face du monde,
Pour leurs complots constants contre Sa Sainteté
Et le gonfalonier de l'Église.

MACCHIAVELLI.

A merveille!
Mais ne craignez-vous pas que ces événements
N'enfantent contre vous de nouvelles révoltes?

CÉSAR.

J'ai tout prévu... Mon père a dû de son côté

Saisir le cardinal, ainsi que son complice,
Le seigneur Julio; dans le même procès,
Avec les Orsini je veux qu'on les implique.
Restent le duc d'Urbin, le seigneur Baglioni,
Petrucci... gens moins durs et contre qui j'espère
Avoir votre concours.

MACCHIAVELLI.

Vous pouvez y compter.

CÉSAR.

Service pour service, ami, c'est là ma règle,
Et vous la connaissez. J'enlève en ce moment
Grosse épine du pied de votre république,
Des pillards lui voulant rendre les Médicis;
Les Médicis, messer; vous comprenez, je pense,
La valeur du service. — A ce titre vraiment
Elle me donnerait cent mille écus encore
Qu'elle serait en reste avec moi.

MACCHIAVELLI.

Je le crois.

CÉSAR.

D'elle je ne veux donc obtenir que trois choses :
La première d'abord, c'est de se réjouir
Avec mon père et moi de ce qui nous arrive;
La seconde, de faire avancer sur Borgo
Son corps de fantassins et sa cavalerie,
Pour forcer de concert Pérouse et Castello;
Et la troisième chose enfin, oui, la troisième,
Serait de me livrer le seigneur duc d'Urbin,
S'il pose un jour le pied sur votre territoire.
Vous entendez, messer?

MACCHIAVELLI.

Parfaitement, seigneur,
Et je puis assurer qu'aux premières demandes
Il sera satisfait avec empressement.
Mais reste la troisième...

CÉSAR.

Eh bien?

MACCHIAVELLI.

Pour la troisième,
Permettez-moi, seigneur, de vous faire observer
Qu'il serait peu décent à notre république
De vous livrer le duc.

CÉSAR.

Vraiment!

MACCHIAVELLI.

Sa dignité...

CÉSAR.

Ne pourrait-elle pas le retenir chez elle?

MACCHIAVELLI.

Ceci souffrirait moins difficulté, je crois.
A mon gouvernement j'en parlerai, du reste.

CÉSAR.

Faites, car il est bon de ne rien négliger.
Après tout, le plus fort est accompli... La queue
S'agiterait encor qu'elle n'irait pas loin.
Elle se glacera, la tête étant coupée,
Et finira bientôt par ne plus remuer.

La paix, la paix, voilà le bien qu'à l'Italie
Je vais donner enfin.

MACCHIAVELLI.

Et d'un si beau présent
Notre terre, seigneur, sera reconnaissante.

CÉSAR.

Oui, veuillez démontrer à vos concitoyens
Que c'est dans l'intérêt seul de notre Italie,
Pour son juste repos et sa prospérité
Que je me suis lancé dans cette rude affaire.
J'ai voulu de la main de tyrans factieux
Retirer tous les fiefs dépendants de l'Église,
Et les rendre à son chef, afin qu'il ne fût plus
L'esclave et le jouet de redoutables princes,
Tels que les Orsini, tels que les Colonna...
Quant à moi, je ne veux garder que la Romagne.

MACCHIAVELLI.

Seulement la Romagne!...

CÉSAR.

Oui, rien que ce pays
Et le duché d'Urbin.

MACCHIAVELLI.

Monseigneur est modeste...

LE MAJORDOME, apparaissant.

Monseigneur est servi.

CÉSAR.

Tous mes hôtes sont là?

LE MAJORDOME.

Oui, tous, les officiers et monseigneur l'évêque...

CÉSAR.

Messer, voulez-vous bien être de mon souper?

MACCHIAVELLI.

Seigneur, vous me comblez; cependant, Excellence...

CÉSAR.

Vous refusez?...

MACCHIAVELLI.

Hélas! je suis très-fatigué,
Puis il faut informer la bonne seigneurie
De vos nouveaux désirs, et je compte passer
Cette nuit presque entière à faire des dépêches.
Permettez...

CÉSAR.

Volontiers... les affaires d'abord.
Je ne vous retiens pas, et me dis tout de même
Votre ami dévoué.

MACCHIAVELLI.

C'est vraiment trop d'honneur.

CÉSAR.

N'oubliez pas d'apprendre à votre république
Que, de tous ses amis présents, elle n'a pas
De meilleur allié que moi... de plus sincère.

MACCHIAVELLI.

Je n'y manquerai point.

CÉSAR.

Adieu, ser Nicolo.
Vous nous suivrez demain du côté de Pérouse.

MACCHIAVELLI.

Oui, monseigneur.

CÉSAR.

Bonsoir, et nous, allons souper,
Car je me sens au ventre un appétit de diable.

Il sort par la porte du fond.

MACCHIAVELLI, le regardant partir.

Voilà décidément un homme vigoureux
Et qui peut monter haut... Mais, comme dit le sage,
En toute chose il faut considérer la fin.

MORALITÉ.

Oui, le sage a raison, — la fin prouve l'ouvrage;
Et tel fut le destin de notre personnage :
Voulant empoisonner, il fut empoisonné;
Il vécut, mais longtemps maladif et traîné
De prison en prison; il perdit une à une
Ses conquêtes; enfin, pour dernière infortune,
En Espagne il alla mourir d'un coup de feu,
La nuit, obscurément, comme un homme de peu.
On le voit, des pervers Dieu tôt ou tard se joue,
Et leur habileté contre sa force échoue.

Écrit en 1854.

SATIRES COMIQUES

—

1865

PROLOGUE.

Autrefois, indigné de voir régner le mal,
Avec l'Iambe ardent j'essayai Juvénal,
Et, le poignet armé d'une plume sévère,
Aux noirs excès du temps je déclarai la guerre.
Aujourd'hui, moins rigide et peut-être moins bon,
Je satirise encor, mais sur un autre ton.
Quittant de Némésis la sublime folie,
Je prends modestement le masque de Thalie;
Et soudain me voilà réglant mes faibles pas
Sur ceux du tendre ami du noble Mœcenas,
Et cherchant de mon mieux à retrouver la trace
Que dans les champs latins laissa jadis Horace.
Imiter de nos jours même Horace, à quoi bon?
De votre propre vin versez-nous, dira-t-on.
Imiter, pourquoi pas? Que l'on est difficile
A cette heure! autrefois l'on était plus habile
Avec moins de fierté; nos aïeux sans remords
Savaient mettre à profit les richesses des morts,
Et ces naïfs amants de l'antique science
S'estimaient très-heureux si leur intelligence
Réussissait à faire entrer dans leurs écrits,
Vivantes, les beautés de quelques vieux esprits.

Autre temps, autre soin. De nos auteurs la veine
En ce siècle fécond est si fertile et vaine,
Que tirer des anciens le moindre petit mot
C'est tomber dans le cuistre et s'appeler un sot.
A trop haut prix, je crois, se cotent les modernes;
Ils jugent par trop vif le feu de leurs lanternes.
Sans savoir si pourtant cette neuve clarté
Ira comme l'antique à la postérité.
A mon sens, les anciens faisaient moins de tapage,
Mais, doués par le ciel d'un esprit juste et sage,
Ils aimaient la nature, et, l'observant sans fin,
En rendaient les contours d'un pinceau net et fin.
De là ces vers heureux que la grâce décore,
Nés depuis trois mille ans et qui vivent encore,
Ces écrits pleins de sens, de vigueur et de sel,
Où la vérité mit son cachet immortel.
Aussi qui tient en main l'un de ces beaux génies,
A-t-il d'en profiter de terribles envies,
Et se sent-il tenté, par un adroit larcin,
D'enlever une pierre à son brillant écrin,
De découper un pan de sa pourpre divine
Pour faire que la sienne un peu plus s'illumine,
Pensant qu'à cette robe arracher un morceau
N'est point se revêtir d'un stérile lambeau
D'étoffe, mais qu'avec cette pièce de laine
C'est ravir une part de la nature humaine,
De ce fonds immortel qui ne change jamais,
Quel qu'en soit le pays et quels qu'en soient les traits.
Voilà ce que j'essaye.... Ah! quand la veine s'use,
Quand pour nous de baisers moins prodigue est la Muse,
Il faut se départir des grands airs d'inventeur
Et faire volontiers métier d'imitateur.
A cette œuvre d'ailleurs, si j'ai bonne mémoire,
On peut encor parfois grapiller quelque gloire.

1865.

UN

VIEUX MOYEN DE S'ENRICHIR

UN VIEUX MOYEN DE S'ENRICHIR.

IMITATION D'HORACE.

Robert Macaire et Bertrand causent ensemble sur le boulevard du Temple.

BERTRAND.

Allons, encore un mot, Robert, et je te laisse...
Apprends-moi le moyen d'attraper la richesse?
Tu ris...

MACAIRE.

Oui-da, Bertrand! n'est-ce donc pas assez,
Après tant de périls, tant de piéges dressés,
D'avoir heureusement dérouté la police
Et revu de Paris l'enceinte protectrice?

BERTRAND.

O sublime Robert! ton esprit merveilleux

A prédit sans mentir mon retour en ces lieux,
C'est vrai, — mais pour combler cette chance opportune
Donne-moi le secret d'y trouver la fortune...
Je la veux cependant d'une honnête façon,
Résolu que je suis à n'être plus fripon,
A n'avoir plus jamais, quel que soit l'artifice,
De rapports trop directs avec dame Justice;
Oh! fais-la-moi trouver, car pour moi la vertu
A Paris sans un sou ne vaut pas un fétu.

MACAIRE.

Eh bien, puisque tu crains la débine livide,
Que tes basques d'habit ont en horreur le vide,
Mais puisqu'aussi tu veux vivre en homme de bien,
Voici pour t'enrichir un honnête moyen.
De même qu'un furet mis dans une garenne,
Flairant l'air et cédant à l'instinct qui l'entraîne,
A bientôt dans son fort dépisté Jean lapin
Et du leste animal terminé le destin,
De même, au sein confus de cette énorme ville,
Tu sauras découvrir quelque vieil imbécile,
Quelque épais fournisseur, quelque gras épicier,
Riche d'ans et d'écus, mais pauvre d'héritier;
Alors, ami Bertrand, ta fortune est certaine,
Si tu t'y prends, morbleu! comme il faut qu'on s'y prenne.

BERTRAND.

Je saisis ton idée et comprends clairement :
Tu veux me faire ici courir le testament.

MACAIRE.

Pylade, tu l'as dit! la course à l'héritage
Vaut la course au clocher et produit davanta
Tout le monde aujourd'hui s'y livre plus ou moins,
Tant le luxe à Paris a créé de besoins.

Le chemin du travail est sûr, mais rude, immense,
Et, dans ce temps maudit de folle concurrence,
Soit comme médecin, commerçant, avocat,
C'est bien lourde charrette à tirer qu'un état !
Au contraire, il est doux, sans avoir rien à faire,
De s'entendre un matin nommer millionnaire,
Et de se réveiller avec le sentiment
Qu'on est à tout jamais sauvé du dénûment;
Et cela, cher Bertrand, parce qu'un benêt d'homme,
Avant de fermer l'œil pour faire le grand somme,
Aura mis votre nom sur un bout de papier.
Pas davantage, ami; vous êtes héritier,
Et soudain vous voilà riche propriétaire;
A vous laquais, chevaux, maisons, châteaux et terre,
Vous êtes homme grave et de capacité
En passe d'être tout... A moins serait tenté
Le diable; aussi ce titre est l'appât des familles,
Et, roses du printemps, les plus charmantes filles
N'ont de sourires frais et de clignements d'yeux
Que pour les cheveux gris et les visages vieux.

BERTRAND.

Peste ! c'est séduisant : mais que me faut-il faire?

MACAIRE.

Presque rien, mon ami, toucher le cœur et plaire.

BERTRAND.

C'est difficile.

MACAIRE.

Non, de l'esprit, quelques pas
Et nombre de discours que l'on ne pense pas,
Donner de l'encensoir aux gens; — la flatterie
Est un fusil chargé de grosse menterie
Qu'au visage d'un sot l'on tire à bout portant

Et qui, loin de tuer, le fait vivre d'autant.
De son feu bien nourri jamais on ne se lasse,
Et le tiré toujours au tireur en rend grâce.
Use donc de cette arme avec brutalité,
Sans crainte d'être extrême en ta duplicité.
Tu connais Filoutin, ce vieux célibataire
Qui demeure au Marais en hibou solitaire?

BERTRAND.

Oui, c'est un fier coquin, des écus amoureux,
Qui trente ans monnaya le cœur des malheureux,
Et qui, fourré souvent dans mainte sale affaire,
Au dire du Palais empoisonna son frère,
Un gueux qui plus que nous mérite sûrement
Les charmantes douceurs de l'emprisonnement.

MACAIRE.

Eh bien, si le destin jamais te fait la grâce,
Cher Bertrand, d'amener pareil homme en ta nasse,
Il faut effrontément être son louangeur
Et jusque sur les toits soutenir son honneur.

BERTRAND.

Robert, quoique je sois large de conscience,
Ce rôle-là pourtant passe ma complaisance.

MACAIRE.

Alors va mendier! comme un chien, jours et nuits
T'abreuver aux ruisseaux...

BERTRAND.

Vivre ainsi! je ne puis...

MACAIRE.

Soumets-toi donc, mon cher, sans scrupule et sans glose,

Aux utiles conseils que mon cœur te propose.
De plus riches que toi, des gens plus relevés
N'ont pas été si fiers et s'en sont bien trouvés.
Que t'importe après tout une insolente phrase
Et les lourds quolibets des grands faiseurs d'emphase!
Si quelqu'un te rencontre et vient dire tout bas :
« Quoi! vous voyez cet homme et lui donnez le bras!
Vous ne savez donc point ce qui court sur son compte? »
Tu répondras tout haut : « Oui, je sais... plus d'un conte;
Mais rien n'étant prouvé, je n'en crois pas un mot.
D'ailleurs, ce monstre d'homme est pour moi sans défaut:
Dans mainte occasion où j'étais sans ressource,
Fort libéralement il me prêta sa bourse. »
Qu'ajouter à cela? rien: c'est un argument
Sans réplique en nos jours de grand resserrement.
Et le gloseur penaud, muet, baissant la tête,
S'éloignera honteux de sa phrase indiscrète,
Tandis que ton propos au vieillard rapporté
Excitera pour toi sa générosité.
« Ce cher ami Bertrand, que son zèle me touche!
Dira-t-il, en pressant ton museau sur sa bouche.
Voilà de mon honneur l'inébranlable appui:
Aussi, plus qu'il ne croit j'ai su penser à lui... »
Et soudain il ira tirer du secrétaire
Son testament, duquel lecture il voudra faire;
Mais d'y prêter l'oreille, oh! ne sois pas si sot,
Halte-là, n'en permets point le plus petit mot,
Des mains et de la bouche empêche la lecture,
Disant: « Ce que j'ai fait, c'était amitié pure;
Je le ferais encor, car c'est la vérité.
D'ailleurs, pourquoi de moi s'être tant tourmenté?
Me léguer quelque chose est un soin inutile,
Dans mon sein maigre couve une flamme subtile
Qui, déployant sous peu son pouvoir destructeur,
M'enverra chez les morts avant mon bienfaiteur. »

Cependant, cher ami, conduis-toi de manière
A maintenir toujours le riche octogénaire
Dans l'aimable penser de te laisser du bien.
Pour cela, mets en jeu plus d'un adroit moyen
Il n'est point bon d'user toujours de flatterie;
Il faut aussi parfois darder la calomnie,
Noircir de son venin tout parasite ardent
Que tu verras rôder au logis trop souvent.
Pour sa race surtout, inquiète et lointaine,
Excite constamment le levain de sa haine;
Car chez les vieilles gens, cœurs secs et sans pitié,
La haine est plus donnante encor que l'amitié.
Un vieillard est souvent aux mains d'un domestique
Qui le tient et surveille en geôlier despotique.
Garde-toi de heurter cet insolent pendard;
Fais chorus avec lui sur le barbon, plus tard
Tu pourras lestement à la porte le mettre,
Quand de l'âme du vieux ton esprit sera maître.
Car c'est là l'important... Dans cette honnête fin
Pénètre tout d'abord, avec un coup d'œil fin,
Les goûts prédominants, les passions vivaces
Que les ans n'ont point su refroidir de leurs glaces
Et qui brûlent encore en ses sens vigoureux.
Est-il gourmand, bravo! c'est un défaut heureux
Dont facile il sera de tirer avantage.
De termes de cuisine épice ton langage;
Nuit et jour, lis Carême et sois bien au courant
De tout ce que Chevet de fameux entreprend.
S'il t'arrive jamais du fond de la province
Quelque faisan doré, gibier digne d'un prince,
Ou quelque gros pâté de fine venaison,
Il faut, mon cher ami, montrer de la raison,
N'y pas toucher et vite en faire sacrifice
Au ventre que tu veux rendre à tes vœux propice.
Aux soins de l'avenir il faut beaucoup donner

Et pour bien vivre un jour parfois savoir jeûner.
Mais si notre homme, exempt du feu de gourmandise,
Sous sa peau sent courir celui de paillardise,
Si Vénus, chatouillant ses reins luxurieux,
Vers son astre lui fait encor tourner les yeux ;
Alors, ami Bertrand, victoire! sans partage,
En tes heureuses mains passera l'héritage.
Un vieillard libertin, c'est l'ogre sans pitié
Qui demande à tout prix d'être rassasié ;
Il faut de la chair fraîche à cet affreux vampire.
Donc, par un coup de maître assure ton empire ;
Avant qu'il ait sondé ton regard complaisant,
Amène-lui ta fille et livre-lui ton sang.

BERTRAND.

Que dis-tu là, Robert? Quoi! tu veux qu'Élodie...

MACAIRE.

Sans intrigue il n'est point de bonne comédie,
Et je ne sache pas de meilleur dénoûment
Que celui qu'une femme amène dextrement.
Or, si j'en crois les bruits qui courent sur ta fille,
La rose est sur sa joue et son œil noir petille;
Elle est jeune surtout, point capital et bon
Pour faire en son honneur chanter un vieux pigeon.

BERTRAND.

Mais ma fille, Robert, est une fille honnête!

MACAIRE.

Tu feras la leçon à cette jeune tête.
D'abord tu lui peindras son avenir en noir,
Puis sous couleur d'hymen la chose feras voir,
Et, si bête elle n'est, elle comprendra vite
Que fille de seize ans qui n'est pas sans mérite

Ne peut user ses jours à ravauder les bas
D'un père infortuné qui souvent n'en a pas.
Quant au vieux, j'en réponds, plus prompts qu'un feu de pailles,
Les salaces désirs lui mordront les entrailles...

BERTRAND.

Mais, Macaire, je crains qu'un homme laid et vieux
Ne soit pour sa jeunesse un objet odieux,
Qu'il n'inspire à son cœur dégoût et répugnance...

MACAIRE.

Que ta cervelle est lourde et pleine d'ignorance!
Vois-tu pas tous les jours des enfants de vingt ans
Aux glaces de l'hiver marier leurs printemps;
Et sont-ce là vraiment les plus mauvais ménages?
Non, l'or embellit tout, même les laids visages;
Que ta fille du vieux tâte un jour seulement,
On l'en séparera plus difficilement
Qu'un chien de l'os qu'il ronge; — alors, fût-ce le diable,
Il n'est point de rival qui vous soit redoutable,
Ni de parent adroit qui vous puisse ravir
L'héritage brillant que vous voulez tenir.
Quand je dis, cependant, que vous n'avez nul être
A craindre, ce serait vous abuser peut-être,
Car de vous peut venir le danger sérieux.
J'admets que vous soyez installés tous les deux
Au logis du vieillard : ta fille est son délice;
Le testament est fait à votre bénéfice,
De la main du barbon écrit entièrement,
Remis en lieu certain et le seul testament.
Tout va bien : mais alors, sûrs de votre conquête,
N'allez pas de bonheur tous deux perdre la tête!
Ta fille imprudemment, en public, au grand jour,
De quelque beau lion encourager l'amour,
Et toi, souvent lassé d'un radoteur qui bave,

De mauvais traitements affliger ton esclave!
Le bonhomme, en fureur de tant de dureté,
Peut relever le front, et d'un doigt irrité,
Sur un bout de vélin, par trois mots d'écriture,
Punir votre abandon et venger son injure.
Jusqu'à ce que la mort sur son lit l'ait cloué,
Songes-y bien, par lui tu peux être joué!
Donc, il faut redoubler de soin, de prévenance,
Ne prendre devant lui qu'une humble contenance
Et jamais d'un mot dur lui faire apercevoir
Que vous êtes certains de palper son avoir.
J'ai connu bien des gens qui pour fautes pareilles
Ont perdu l'heureux fruit de vingt-cinq ans de veilles
Et qui, pour avoir trop tourmenté l'hameçon,
Ont vu se décrocher et s'enfuir le poisson.
Que leur exemple serve à ton expérience!
Enfin arrivera le jour de délivrance,
Le jour où le trépas te fera l'agrément
De coucher l'ennuyeux vieillard au monument.
Alors, ami Bertrand, vive, vive la joie!
Comme un requin goulu qui voit venir sa proie,
Dans ton sein haletant tu sentiras ton cœur
De volupté bondir; en effet, quel bonheur!
Quel transport que le tien! quand le grave notaire
Lisant le testament d'une voix nette et claire,
Au nez des héritiers lancera ce brandon :
« Je lègue tous mes biens, immobiliers ou non,
A mon ami Bertrand... » Une ivresse divine
D'une chaude sueur baignera ta poitrine,
Et peut-être iras-tu t'évanouir aux bras
Du notaire étonné : pourtant ne le fais pas.
En acteur consommé jusqu'au bout suis ton rôle,
Maîtrise tes transports, courbe-toi comme un saule,
Et, tirant de ta poche un mouchoir, sur tes yeux
Tiens-le ferme en poussant des soupirs douloureux,

TAYLOR INST. OXFORD

Et dis : « Pauvre cher homme, ah ! quel malheur insigne!
C'était trop d'amitié, je n'en étais pas digne.
Pour le voir vivre encor je donnerais vraiment
Le bénéfice entier d'un pareil testament ! »
Ces pleurs et ces regrets sont des ruses habiles;
Marques d'un cœur sensible, ils te seront utiles
Pour adoucir un peu les esprits ulcérés
Des malheureux parents par tes piéges frustrés.

BERTRAND.

Mais crois-tu que ces gens s'éloignent sans rancune
Et me laissent en paix jouir de leur fortune ?
Au contraire, je crains qu'aux assises bientôt
Je ne sois par leurs cris envoyé comme un sot...

MACAIRE.

Rassure-toi, Bertrand, dors là-dessus tranquille ;
Ce serait tout au plus une affaire civile.
D'ailleurs, si l'héritage est gros, tu trouveras
Assez de défenseurs pour sortir d'embarras.
Vis donc en paix, mon brave, et, voyant ce qu'on gagne
A ce joli métier, commence ta campagne.
Aux trousses des vieillards lance-toi sans délai.
Bonne chasse ! pour moi je porte mon filet
Ailleurs; je me suis trop arrêté dans ma course.
Adieu donc, cher Bertrand ! on m'attend à la Bourse...
Dieu des Juifs, guide-moi dans ce divin enfer !
Je vais agioter sur les chemins de fer.

1846.

LA STATUOMANIE

LA STATUOMANIE.

Comme aux jours déclinants de l'empire de Rome,
La mode est aujourd'hui de jouer au grand homme,
De se donner, vivant, les airs d'un immortel
Et d'avoir comme un saint sa niche et son autel.
C'était peu d'accabler les journaux de réclames
Et, par maints tours adroits, maintes secrètes trames,
D'obtenir, de la main d'un pauvre rédacteur,
De génie avéré le brevet imposteur;
C'était peu de remplir et les quais et les rues
D'ambitieux portraits aux mines incongrues,
Et de laisser au fond du crâne d'un badaud
L'image d'un tribun et quelquefois d'un sot;
Il fallait mieux encore... un moyen plus solide
Qu'un dessin fugitif ou qu'une phrase vide :
Aussi le dur granit et le marbre et l'airain
Sont-ils venus en aide à l'amour-propre humain.
Comme des champignons, ces pâles cryptogames
Que septembre orageux de ses humides flammes

Par centaine enfante au rebord des chemins,
Il est né des milliers d'artistes dont les mains
Tripotant et gâchant plus ou moins bien l'argile,
Ont fait d'un art sublime une chose futile,
Et mis de Phidias les outils respectés
Au service banal des moindres vanités.
De là tous ces messieurs aux poses drolatiques
Dont le bronze encombra si longtemps nos boutiques,
Cet amas de chanteurs, de danseurs et d'acteurs
Étalant fièrement leurs toupets séducteurs,
Tous ces fils de Dantan, vrais monstres de pagode
Dont le regard me fut tant de fois incommode
Et dont j'eusse voulu délivrer la cité
Si parmi ses suppôts Delessert m'eût compté.
Pardieu! n'était-ce pas bien assez de Versailles,
Ce grand Capharnaüm de sanglantes batailles,
Où l'on trouve avec peine, entre tant de tableaux
Les portraits réussis de quelques vrais héros!
Encor si ce faux goût, cette rage de plâtre,
Cet amour effréné du bronze et de l'albâtre,
N'affligeait que Paris, ce serait demi-mal;
Mais le pays entier est sous le vent fatal.
Paris élève un trône à son enfant, Molière,
Ailleurs il ne faut pas demeurer en arrière
Et voilà subito tout arrondissement,
O province! qui veut avoir son monument.
Qui jamais eût pensé que la reconnaissance
D'une contrée irait jusqu'à l'extravagance
D'ériger, en retour d'un aimable caquet,
Une statue en pied au bel esprit Gresset!
Certes, Parmentier fut homme utile en sa sphère,
Il apprit à manger de la pomme de terre.
Le service est très-grand, mais pour ce fait humain
Fallait-il comme un dieu le couler en airain?
Hélas! il est si dur de voir son forum vide

Et toujours recouvert d'une poussière aride,
Lorsqu'au milieu du sien la ville d'à côté
Vous dresse un de ses fils en général sculpté,
Un brave qui servit quinze ans sous le grand homme
Et n'eut peut-être bien d'autre mérite en somme
Que celui de sabrer, front vulgaire et cœur chaud
Plus encore au butin qu'aux périls de l'assaut!
N'importe, on a son homme, et sans désavantage
On figure au livret du flâneur qui voyage;
Et puis, dans les grands jours, c'est un thème tout fait
Pour les bredouillements d'un maire ou d'un préfet.
Vraiment, on ne sait pas dans combien de bévues
Peut tomber le pays par amour des statues.
Aux marmitons bientôt l'on en accordera;
Comme la croix d'honneur, tout le monde en aura;
Mais, dit-on, le pouvoir est là pour mettre en bride
Les excentricités d'une mode stupide;
Le pouvoir? allons donc! il a dans ce moment
Autre chose à penser qu'à faire un règlement
Pour garder le pays d'une pente fatale,
Tenir en juste accord l'art avec la morale.
D'ailleurs, ne vit-on pas en pleine liberté?
Et, pourvu qu'à l'État il ne soit rien quêté,
Chacun peut honorer qui lui plaît... O Voltaire!
Si ton esprit encore habitait cette terre,
Comme il rirait de voir le bon peuple gaulois,
Jaloux de se pourtraire à l'exemple des rois!
« O Welches! dirais-tu, puisqu'aux races futures
Vous voulez sûrement transmettre vos figures,
Donnez-vous ce plaisir, allez même à Paros
Puiser l'élément pur d'où tant de fiers ciseaux
Tirèrent l'idéal de notre forme humaine
Et d'où sortit un jour la blanche Anadyomène.
Pour vous rien de trop beau, rien de trop précieux :
Posez-vous en guerriers, en prophètes, en dieux;

Prenez six pieds de taille et des crânes énormes;
Couvrez-vous de manteaux ou laissez voir vos formes,
Soyez tels qu'il vous plaît d'être vus... mais jamais
Ne soyez ressemblants, car vous êtes trop laids.

Publié en 1850.

LE

SECRET DE BIEN DES GENS

LE SECRET DE BIEN DES GENS.

L'atelier du Titien à Venise. Le peintre est à son chevalet, et l'Arétin dans un fauteuil pose pour son portrait.

ARÉTIN.

Oui, compère, le fait qu'on vous a rapporté
Est vrai sur tous les points. Strozzi, dans le côté,
Hier soir fut salué d'un joli coup de dague,
Près Saint-Jean et Saint-Paul... et, pour être moins vague,
C'est de moi qu'il le tient par procuration.
J'ai dû répondre fer à qui parlait bâton :
Ce coup rabaissera quelque peu sa jactance.

TITIEN.

Mais, seigneur Pietro, quelle affreuse existence
Que la vôtre ! toujours être en butte au gourdin,
Ou se voir obligé d'armer un spadassin
Pour se garder des gens... c'est un rude dilemme.

Ne pourriez-vous résoudre autrement le problème
Et dépenser l'esprit dont Dieu vous a doté
Autrement qu'en injure et qu'en obscénité?
Ne vous trompez-vous pas, en prenant cette allure,
Sur le but de la vie et sur votre nature?

ARÉTIN.

Non, compère, mon pied ne porte pas à faux;
Je sais ce que je fais, je sens ce que je vaux
Et vois sous leur vrai jour les objets de ce monde.
Jeté par le hasard sur la machine ronde,
Avec le vide en poche et le mépris des miens,
J'en fais payer la chance à mes concitoyens.
Peut-être pensez-vous que les terrestres choses
Sont de vaste durée et, comme fraîches roses,
Faites pour refleurir un jour en quelque Éden;
Alors vous vous réglez là-dessus, et c'est bien.
Mais moi je n'y crois pas : je suis sûr, au contraire,
Que notre pauvre corps, ce bahut de misère,
Est un étui trop sale et trop matériel
Pour en soi renfermer un esprit immortel,
Que tout meurt avec nous et que, ce que l'histoire,
Les lettrés, les niais nomment du nom de gloire,
N'est que fumée errant un siècle ou deux à l'œil
Et dans l'éternité submergeant son orgueil.
Si nature m'avait créé comme le Tasse,
Sans estomac, sans reins, triste et blême de face,
J'aurais pu comme lui vivre de rêves creux,
De fruits confits, d'eau pure et d'amours langoureux;
Mais bâti comme Hercule et d'un sang plein de flammes,
Aimant ce que la vie a de meilleur, les femmes,
Les écus et le vin, comme un moine cloîtré,
L'âme toujours au ciel et le corps macéré,
Je ne pouvais user mes jours en abstinences;
Je suis d'un autre bois. — Voyez Nos Excellences,

Les ducs et les prélats et tous nos batailleurs :
Ils pratiquent la vie en habiles jongleurs;
Grâce à leur rang, leur glaive et leurs fausses paroles,
Elle est pleine d'aisance et de voluptés molles :
Et pourquoi n'en ferais-je autant de mon côté
Avec l'outil qu'aux mains le destin m'a planté ?
Je ne suis ni guerrier, ni prêtre, ni de race
Princière, mais je suis homme d'esprit, d'audace,
Et cela me suffit : ma plume et mon cornet
Sont de force à m'emplir la panse et le gousset.
Gutenberg ne sut pas en créant sa machine,
Tout ce qui s'y trouvait de puissance divine.
Moi seul l'ai bien compris : un chiffon de papier
Me fait, quand je le veux, maître du monde entier.
Avec ce talisman, vrai talisman de fée,
J'ai l'existence large, éclatante, étoffée,
Un palais magnifique au bord du grand canal,
Une table égalant celle d'un cardinal,
Des meubles, des habits d'une élégance exquise
Et pour amour les corps les plus beaux de Venise,
Non pas deux, non pas trois, mais trente; puis je vois
Se courber à mes pieds les envoyés des rois,
Et, pour que rien ne manque à mon désir avide,
Le dieu de la couleur, Titien le splendide,
Fait de ses nobles doigts, en ce jour enchanté,
Passer ma face auguste à la postérité.

TITIEN.

C'est faiblesse qu'un jour à mon talent peut-être
On pourra reprocher.

ARÉTIN.

Faiblesse, non, cher maître,
Dites du savoir-vivre et de l'habileté.
Au fait, voyons la chose avec sa nudité.

Pour moi vous n'avez pas abondance d'estime,
Un grand fonds d'intérêt, mais vous craignez ma rime
Et tout doucettement vous me faites la cour,
Pour que sur vos tableaux mon esprit, en retour,
Fixe l'attention des puissances du monde.
Sans doute la science est chez vous très-profonde,
Votre génie est beau; mais on le saurait moins
Si de ma verte muse il n'occupait les soins,
Et si ma plume, ainsi qu'une trompe sonore,
A tous les connaisseurs, du couchant à l'aurore,
Ne le proclamait tel; c'est là du jugement.
Mais moi, je montre aussi quelque discernement
En sachant vous frapper l'âme d'un peu de crainte;
Car, si j'étais pour vous une cervelle empreinte
Des fadeurs du Parnasse, un rimeur doucereux,
Point n'aurais-je espéré que le pinceau fameux,
Qui vêt de pourpre et d'or les princes de la terre,
Voulût bien retracer les traits d'un pauvre hère.

TITIEN.

Ce que vous dites là n'est point sans vérité,
Et vous touchez mon faible, ami, la vanité.
Oui, dans cette carrière aux chances incertaines
Où je cours, j'aime mieux votre amour que vos haines.
Ce n'est pas qu'à part moi je ne sois convaincu
De ma force et certain qu'au vrai beau revenu,
Le monde en l'avenir ne me rendê justice;
Mais je ne me sens pas né pour le sacrifice,
Ni fait, sauf à m'en voir récompenser plus tard,
Pour contenter mon cœur du seul travail de l'art.
Je veux être applaudi d'une façon notoire
Moi vivant, et tirer gros profit de ma gloire.
Point ne faut, à ce compte, être en hostilité
Avec un Apollon aussi plein d'âpreté
Que le vôtre... On sait trop que dans les faits suprêmes

De l'art bien peu de gens vont jugeant par eux-mêmes,
Et comme il est facile en l'océan des sots
De couler un artiste avec quelques bons mots.
Cependant, quoiqu'un bout d'égoïsme apparaisse
Dans les bons sentiments que pour vous je professe,
Croyez bien qu'il s'y trouve aussi désir ardent
De vous voir désormais plus sage, plus prudent,
Plus glorieux enfin que vous n'avez pu l'être.

ARÉTIN.

Ce désir-là, seigneur, me touche et me pénètre.

TITIEN.

Vous voyez qu'avec vous je ne me cache pas
Et dis vrai : j'admets donc que, parti de très-bas,
Sous le mépris des gens, sans guide et sans ressource,
Pour prendre votre élan et porter votre course
Au sommet fabuleux où vous êtes monté,
Vous ayez dû combattre avec brutalité,
Frapper plus fort que juste et, comme maints bélîtres,
Attaquer toutes gens et casser toutes vitres;
Mais vainqueur aujourd'hui, triomphant et fêté
Des riches et des grands et de la royauté,
Souverain du public, maître de la fortune,
Pourquoi ne pas saisir cette chance opportune,
Laisser là le pamphlet et faire à nos neveux
Le don de quelque écrit noble et consciencieux?

ARÉTIN.

Pour de justes raisons, cher maître, et la meilleure
C'est que tout mon esprit disparaîtrait sur l'heure,
Et que ce bon public, si friand de mes vers,
Se boucherait l'oreille au bruit de mes concerts.
Ce qu'on attend de moi, c'est de la calomnie,

De l'injure aux puissants, du sarcasme au génie,
C'est le plaisir de rire aux dépens du voisin,
De le voir écumer sous un peu de venin;
Voilà, voilà pourquoi la foule m'idolâtre.
Mais qu'un jour je lui serve un ragoût moins saumâtre
Et moins assaisonné d'ingrédients mordants,
Vous verrez si la bête y met le bout des dents...
Puis, faut-il l'avouer et vous le dire en face?
Quand sérieusement au sommet du Parnasse
Je voudrais m'élever et maintenir mes pas
Au pur sentier de l'art, je n'y parviendrais pas:
Je me connais, je suis peu dupe de moi-même.
Si dans ce que j'écris, soit conte, soit poëme,
Je me livre sans gêne aux écarts du cerveau,
C'est qu'en moi je n'ai pas la faculté du beau,
Le sens d'un esprit juste, et que ma fantaisie
N'est rien qu'extravagance et folle poésie.
Quand, pour rendre les tons de mon style plus vifs
Et plus piquants, je fais des colliers d'adjectifs,
Que j'enfle et je nourris jusques à la pléthore
Les maigreurs de ma phrase avec la métaphore,
Ou que de leur vrai sens je détourne les mots
Et leur fais contracter les hymens les plus faux,
Enfin, lorsque, plongeant aux bas-fonds populaires,
J'en tire effrontément les tours les plus vulgaires,
Croyez-vous que j'ignore, en écrivant ainsi,
Que j'offense et la règle et le goût?... Pardieu si,
Je le sais, et très-bien; mais il faut aller vite,
Étonner le commun par un trait insolite,
Lui donner pour du neuf et pour du feu divin
Des lazzis de taverne et des mots d'arlequin...
Je n'ai point de génie, et si dans mon audace
Je prétends égaler l'Arioste et le Tasse,
Je mens et du public j'outrage la candeur.

TITIEN.

C'est aussi là le fait de plus d'un barbouilleur
Que les faveurs des sots encouragent à peindre;
Au juste, au naturel ne pouvant pas atteindre,
Ils recherchent l'effet, et leur crayon outré
Tombe dans le bizarre ou dans l'exagéré.

ARÉTIN.

Impuissance est le mot de leur folle peinture
Plus encor qu'elle n'est un travers de nature.

TITIEN.

Je le crois. — Mais, seigneur, ne redoutez-vous pas
Que ce style par vous jugé fantasque et bas
Ne rebute, et que, las de vos façons d'écrire,
Le public à la fin ne veuille plus vous lire ?
Alors, abandonné de son rire flatteur
Et les échos manquant à votre vers railleur,
Que deviendra pour vous cette puissance vaine
Dont vous vous targuez tant?

ARÉTIN.

Je n'en suis pas en peine;
Elle a pour fondement quelque chose de mieux
Qu'une phrase bien faite, un vers mélodieux :
C'est la malignité, nourriture éternelle
Et sûr appui de toute impuissante cervelle.
Caressez l'intérêt, les sens, la vanité,
L'envie au rire faux et plein de cruauté,
Vous serez les héros et les dieux de la foule!
C'est dans le vil crottin que s'engraisse la poule;
C'est avec du fumier qu'on obtient le froment.
Tant que l'homme en son cœur aura quelque agrément
A voir calomnier et mordre ses semblables,

Tant qu'il aura les sens aisément excitables
Au tableau croustilleux des voluptés, enfin
Tant que l'homme sera méchant et libertin,
Je serai craint, flatté comme un roi de la terre
Et mieux qu'un front mitré j'y ferai bonne chère.

TITIEN.

C'est fort possible, vu l'humaine lâcheté;
Mais grâce aussi, seigneur, à cette indignité,
Dès l'instant qu'Atropos vous aura mis en poudre
Et fait tomber des doigts votre terrible foudre,
Les choses reprendront leur place, et nos neveux
Pourraient bien ne garder de vous qu'un nom fâcheux,
Celui d'un...

ARÉTIN.

Achevez, dites le mot, compère!
Celui d'un impudent, d'un bandit littéraire,
Vous détroussant le monde une plume à la main
Comme un reître embusqué sur le bord du chemin!
Je sais ce que de moi le prochain pourra dire,
Mais j'en ris et m'en moque... assez peu je soupire
Après les vains honneurs de l'immortalité,
Ignorant si Dieu même est en réalité.
Le présent seul, au pied léger comme la femme
Et comme elle amusant, est le but qui m'enflamme.
Ainsi, quand le rideau sur moi sera tiré,
Que le ver sépulcral m'aura tout dévoré,
Qu'importe à mon égard la sotte comédie
Que sur le méchant bois des tréteaux de la vie
Joueront de vertueux baladins! l'on fera
De mon corps, de mon nom, tout ce que l'on voudra,
On pourra tout salir, le sac et l'étiquette.
L'un aura toujours eu la panse rondelette
Le temps qu'il fut debout, et l'autre aura jeté

Par ce monde un rayon d'assez vive clarté.
Qui sait? Peut-être un jour même ferai-je école,
Peut-être qu'un sophiste à l'ardente parole,
Travaillant le public à mon intention,
Aura l'insigne honneur de relever mon nom.

TITIEN.

Je le vois, vous avez la volonté très-ferme
De rester dans le cercle où votre goût s'enferme,
Vouloir triste et, je crois, d'un exemple fatal,
Et qui peut vous causer à vous-même grand mal.
Soit, suivez ce chemin, je renonce à combattre
Votre penchant; d'ailleurs, à force de débattre,
Je craindrais de jouer le rôle bête et faux
D'un froid pédant, stérile éplucheur de défauts.

ARÉTIN.

Et c'est bien raisonner, car, à l'âge où nous sommes,
Cher maître, on change peu les sentiments des hommes;
Ils reprennent toujours leur courant naturel.
Qu'on tente l'idéal ou le matériel,
Chacun, tout compte fait, a ce qu'il cherche au monde.
A vous donc la fortune en bien-être féconde,
Les constantes faveurs d'un public enchanté,
L'amitié des Césars et l'immortalité;
A moi le bruit d'un jour, les fureurs de l'orage,
A moi les vils surnoms, les haines et l'outrage,
Mais de l'or, du plaisir, et mon portrait enfin,
Du pinceau le plus vrai qu'ait produit l'art divin.

Publié en 1855.

LA BONNE TACTIQUE

LA BONNE TACTIQUE.

Un matin, dégoûté de la rime indocile,
Dans un coin populeux de notre grande ville
J'errais, quand tout à coup s'élève une rumeur.
Un homme s'enfuyait en criant : au voleur!
Et désignait du doigt la route présumable
Que dans son vif élan avait pris le coupable.
Et chacun de bondir vers l'endroit qu'il montrait:
Mais lui par un détour à l'opposé courait,
Laissant s'évertuer le menu populaire
Après l'ombre du gueux qui n'était que chimère.
Le vrai voleur, c'était lui-même... et par son mot,
Le drôle! il avait mis tout le monde en défaut...
Or, comme j'admirais ce tour de passe-passe
Et comme on en impose à l'ignorante masse,
A part moi je me dis : Au monde des salons
Que de pareilles gens aujourd'hui nous voyons!
C'est le jeu, par trop sot serait le personnage
Qui se présenterait sans un masque au visage

Dans ce champ de lumière et de publicité
Où vit si follement notre société.
Que veut-on? usurper l'honneur et les hommages
Naturellement dus à la vertu des sages;
Non, ce but, de nos jours, n'agite point le cœur
Et l'on a peu souci de paraître meilleur.
Ce qu'on cherche plutôt, c'est un bon artifice
Qui permette à chacun de suivre en paix son vice,
Sans craindre le scandale et les cris indiscrets
Des gratteurs de papiers, des faiseurs de caquets.
Pour cela de la règle on revêt l'apparence
Et, sous ce domino de parfaite décence,
Dans le raout mondain, jusqu'aux derniers moments,
On donne libre cours à ses débordements.
Ainsi, sans rappeler la commune rouerie
De tous ces fins escrocs de bonne compagnie
Qui savent attirer votre or de leur côté
En se donnant des airs d'austère probité,
Que d'autres vont mettant la recette en usage!
Don Juan est marguillier et pousse au mariage.
Valère le joueur, héros du lansquenet,
Qui sur le tapis vert de son tripot secret
Du Pactole vingt fois épuiserait la source,
Déclare à tout venant qu'il faut fermer la Bourse.
Phryné, riche du bien de plus de vingt amants
Et le cou ruisselant d'or et de diamants,
S'irrite à tout propos du luxe des lorettes
Et demande un décret qui borne leurs toilettes.
Puis l'on entend l'avide et gras Trimalcion
Tonner contre la table et sa profusion.
Soulouque larmoyant flétrit la tyrannie,
Et Basile indigné crie à la calomnie.

1856.

UN DINER D'ANGES

UN DINER D'ANGES.

NOUVELLE INTERPRÉTATION D'HORACE.

Paris présente aux yeux des contrastes étranges ;
On y voit les démons parler comme des anges
Et les anges souvent vivre de la façon
La plus habituelle aux enfants du démon,
Dans toutes les douceurs que donne la richesse,
Le monde, le comfort et la charmante ivresse
Des fins repas... Un jour de cet hiver dernier,
Je reçois d'un des miens une invite à dîner.
C'est un homme savant et de ferme droiture,
Riche, des mieux placés dans la magistrature,
Mais un peu simple et, bien que fort pieux, trop chaud
Pour les piliers d'église et le monde bigot.
N'importe, au jour marqué par son billet aimable,
Chez notre amphitryon, en habit convenable,
Je me rends, et voilà qu'un superbe salon
M'ouvre sa porte au cri d'un laquais à galon.
Là, dans un bon fauteuil, près de la flamme active

D'un foyer monstrueux dont la chaleur ravive,
Tout en causant avec mon hôte un peu distrait.
J'attends que des dîneurs le cercle soit complet.
L'attente n'est pas longue... à fort peu d'intervalle
Des invités paraît la bande triomphale.
Le premier qu'on annonce est un gros réjoui
A l'œil vif, au teint frais, au rire épanoui,
Masque de bon vivant chauffé de rouge antique,
Qui jubile et s'incline au nom de : cher critique!
Le second, salué par mon parent trois fois,
Est traité de plus haut : une broche de croix
Étincelle au-dessous de sa blanche cravate :
C'est quelque grand seigneur et même un diplomate.
Derrière lui surgit, du fond d'un paletot
Doublé de molleton bien douillet et bien chaud,
Un long profil blafard, sec, à la lèvre mince,
Qui s'avance de l'air d'un pontife ou d'un prince,
Et dont le salut raide et le regard hautain
Décèlent un grand clerc, un saint Thomas d'Aquin.
Pour faire le contraste, un monsieur en moustache
Entre sur ses talons; ses cheveux en panache
Se dressent, un habit d'un goût neuf et coquet
Emprisonne ses reins comme dans un corset.
Un pantalon collant lui dessine la cuisse;
On dirait à le voir un lion de coulisse.
Le cercle à son abord est tout empoisonné
D'une senteur de musc qui vous brûle le né.
Enfin, le front suant, couvert d'un rouge tendre,
Honteux et tout confus de s'être fait attendre,
Se glisse un petit homme à l'imberbe menton,
Un abbé d'autrefois, un reste du vieux ton,
Qu'à ses saluts nombreux et sa mine discrète,
Comme l'a dit Boileau, je reconnus poëte.

Les convives présents, dans le lieu du festin

Nous passons; en marchant, tout heureux, mon cousin
Me dit : « Tu vois la fleur des esprits catholiques,
Mon cher, écoute bien ces bouches angéliques :
Leur pensée est solide et leur parler divin. »
Le service était beau, plats d'argent, damas fin.
On s'assied, et d'abord circule le madère ;
Mon convive de gauche, en dégustant son verre,
Adresse la parole au blond poétereau :
« Eh bien, cher Sannazar, à quand le saint Bruno ?
Le chef-d'œuvre attendu ne se dévoile guères.
— Et vous, cher Théophraste, à quand vos caractères?
Ce que l'on en connaît est d'un si haut ragoût
Que nous avons au cœur grand appétit du tout. »
Et voilà de nouveau ces héros de Molière
Se jetant par le nez tout le vocabulaire
Des fades compliments en mots pharamineux :
« On n'est pas plus piquant ! — On ne chante pas mieux ! »
Mais un vaste turbot fait à point son entrée
Pour finir l'ambrassade et la phrase sucrée
Des deux lettrés; alors, les yeux sur le morceau,
Chacun de s'écrier en chœur : « Ah ! que c'est beau!
— Je ne crois pas, dit l'un, que la superbe bête
Pour laquelle un César fit si grave requête
Aux sénateurs de Rome, ait valu ce poisson.
— Eh! eh! Domitien... ce prince avait du bon,
Repart le diplomate à la langue affilée ;
Il savait se moquer des bavards d'assemblée,
Seulement, il usait trop souvent du bourreau.
— Messieurs, dit à l'instant l'homme au corset, le beau,
En donnant un grand coup de couteau sur la table,
Ne faisons pas trop fi de l'homme respectable
Qui se nomme Bourreau ; nous ne pourrions sans lui
Manger en sûreté le dîner d'aujourd'hui.
— C'est vrai, répond la troupe. — Hier, j'étais en visite
Chez la marquise D., cœur tendre, esprit d'élite,

Pour la désennuyer, je lui lus tout d'un trait
Le portrait merveilleux qu'un grand homme en a fait.
Elle fut renversée, étourdie et ravie,
Elle n'avait rien lu de si beau de sa vie.
— Pardieu, je le crois bien, dit le fils d'Apollon,
C'était du pur de Maistre. » Au bruit de ce grand nom,
Ainsi qu'au fond des bois le bruit d'un chien qui jappe
Est soudain répété par les échos qu'il frappe
Quatre ou cinq fois, ainsi de nos gosiers béats
De Maistre fait jaillir un torrent de hourras.
« Quel homme, quel lutteur! quelle ironie amère!
— Comme il vous flanque à bas ce drôle de Voltaire!
— Jean-Jacques, Montesquieu, ces donneurs de leçons,
Auprès du Savoyard sont de vrais polissons! »
Et mille autres propos; mon cousin pâmait d'aise,
A chaque trait ses yeux scintillaient comme braise;
Il ne dégorgeait mot, mais je voyais son œil
De temps en temps vers moi tourner avec orgueil,
Semblant me dire : Eh bien! était-ce raillerie
Quand je te promettais si fine compagnie!

Je ne décrirai pas les différents morceaux
Qui nous furent servis tant refroidis que chauds;
Hure de sanglier cuite à la bohémienne,
Côtelettes d'agneau, dinde à la parisienne,
Truffes du Périgord; je ne parlerai pas
Non plus des entremets couronnant le repas,
Pois verts au naturel et gelée à la fraise,
Croque-en-bouche, babas, crème à la polonaise;
Pour dignement louer ce service excellent,
Il faudrait un Berchoux... je n'ai pas son talent;
Je viens donc au dessert; il apparaît splendide,
Du champagne escorté; l'homme à face livide,
Notre penseur profond qui n'avait pas encor
Pris langue, dit d'un ton de saint Jean Bouche d'or :

« Permettez-moi, messieurs, en dévoué confrère,
De vous faire présent à tous d'un exemplaire
Du livre que je vais donner sur la douleur.
— La douleur! ah! vraiment, répond la table en chœur,
Quel superbe sujet! — Oui, messieurs, c'est le thème
Que je viens de traiter avec un soin extrême.
J'en ai sondé le fond d'un regard plein d'amour,
Saisi tous les côtés, et le contre et le pour,
Et du tout j'ai conclu que rien sur cette terre
A notre avancement n'était plus nécessaire.
Vous jugerez, messieurs, mais je crois avoir fait
De mon mieux et toujours être demeuré vrai.
— Admirable, bravo! dit chacun à la ronde.
La douleur, la douleur! c'est la bêche féconde
Qui, délivrant nos cœurs des penchants vicieux,
Les prépare à mûrir la semence des cieux;
C'est le divin creuset où sur l'ardente flamme
Le fer devient acier... c'est la trempe de l'âme...
Sans elle nous serions moins que des animaux,
Des mollusques grossiers, de fades végétaux... »
C'était à qui mieux mieux : d'un moment de silence
Je profite à mon tour pour doter l'assistance
De mon mot, et je dis : « Messieurs, pour moi, de Dieu
En créant la douleur j'ignore encor le vœu,
Mais je le bénis fort de sa pitié des hommes
Et d'avoir fait couler sur le globe où nous sommes
Tant de flots de bon vin afin de l'y noyer... »
Mon mot lâché, j'attends l'effet du plaidoyer.
Hélas! on aurait dit qu'une flamme effroyable
Du feu d'enfer venait de tomber sur la table.
Tous les yeux aussitôt se dirigent vers moi;
Étonnés, inquiets, comme saisis d'effroi;
Il semblait que je fusse une affreuse vipère,
Un scorpion mortel... J'étais plus, un faux frère
Faufilé dans la bande on ne sait trop comment,

Pour y porter le trouble et l'empoisonnement.
Je voyais dans les yeux s'amasser la tempête,
Des cris, peut-être bien quelque verre à la tête:
Redoutant pour lui-même une part des éclats,
Mon cousin tout penaud regardait dans les plats.
Pourtant, grâce à l'entrain de notre gros critique,
La chose prit un air moins lugubre et tragique.
« Monsieur en est encore au Dieu des bonnes gens,
C'est un peu vieux, dit-il, mais soyons indulgents :
Un jour, comme plus d'un il brisera l'idole
De son printemps; pour nous, reprenant notre rôle,
A notre ami portons une santé d'honneur.
Au noble historien de la sainte douleur,
Au poëte inspiré de la grâce suprême
Qui, tous, nous doit sauver par un second baptême,
Succès, hommage, gloire! » — Et levant dans les cieux
Son verre étincelant du jus délicieux,
Il le vide d'un trait; ce magnifique exemple
Est soudain imité par les anges du temple,
Et la table bientôt n'est plus qu'un cliquetis
De verres hallottés, de vivats et de cris,
Parmi lesquels pourtant j'entends à mes oreilles
Tinter d'étranges mots et des phrases pareilles
A celles-ci : « — La ligue avait bien sa raison...
Vivent les fils d'Ignace et l'inquisition! »

Connaissant trop l'effet de ma courte harangue,
Je n'étais plus d'humeur à jouer de la langue
Dans ce tohu-bohu, puis je ne voulais pas
Affliger le cousin d'un nouvel embarras:
Je pris donc le parti de demeurer en place
Bouche close, écoutant d'un sang-froid tout de glace
Tomber le flot vineux des grotesques rumeurs
Qu'épanchait le gosier de ces gais festineurs.
Cependant je cherchais sourdement en moi-même

Un honnête moyen, un décent stratagème
Pour fausser compagnie à notre Amphitryon.
Il se montra bientôt. Dès l'instant qu'au salon
Tout le monde passa pour achever la fête,
Entre le moka noir et la blanche anisette,
Je saisis mon chapeau ; puis, d'un pied clandestin
M'esquivant, de mon toit je repris le chemin,
Non sans rire parfois au feu des réverbères
De ce grave troupeau de Sénèques austères
Que j'avais vus, suivant le poëte Victor,
Boire si joliment le falerne dans l'or.

1856.

UNE SOIRÉE D'ESPRITS

UNE SOIRÉE D'ESPRITS.

Ami lecteur, voici ce que l'on m'a conté.
Fort étrange est le fait, plaisante l'aventure :
Mais quel qu'en soit le fond, par Apollon, je jure
Que mon cerveau malin n'en a rien inventé.

« Mesdames et messieurs, attention, silence !
Notre colloque avec l'autre monde commence. »
Et, dans l'obscurité d'un demi-jour discret,
Tout autour d'une table, en un cercle muet
Groupés, les invités, fixes, bouche béante,
D'actes surnaturels demeurent en attente.
Le pontife au milieu, l'œil ardent, le front haut,
S'agite et tend les mains... bientôt un soubresaut
Et des craquements sourds de la table inspirée
Annoncent les esprits. — La phalange sacrée
Qui veut bien visiter, ce soir, ce beau salon,
C'est Jeanne d'Arc, saint Paul, Moïse et Fénelon;
Rien que cela, les cœurs vraiment les plus sublimes

Et les plus forts penseurs que sur les hautes cimes
Ait jamais éclairés la lumière des cieux.
Que n'espère-t-on pas d'esprits si glorieux!
Ils parlent... et pourtant de ces augustes bouches
Il ne sort que discours incohérents et louches,
Centons plats, lieux communs, sans style et sans couleur,
Indignes de ces gens de génie et de cœur.
N'importe, on s'extasie à leurs pauvres oracles,
Et l'on applaudit fort le faiseur de miracles.
Celui-ci, tout en feu, s'évertue et promet
Prodige sur prodige ainsi que Nicolet,
Une apparition et la touche vivante
Même des mains d'un mort... Une bonne croyante
Qui siége devant lui prend flamme et dit soudain :
« Monsieur, si je pouvais sentir encor la main
De feu mon pauvre frère, ah! je serais heureuse
D'en devoir à vos soins la faveur merveilleuse!
— Madame, il sera fait selon votre désir.
Sous la table veuillez allonger et tenir
Votre main, et bientôt la main tant souhaitée
S'y joindra. » La croyante, ébaubie, enchantée,
Obéit, et le cœur plein de trouble et d'espoir
Attend... la lampe baisse et bientôt, dans le noir,
Elle sent sur ses doigts une peau véritable
Glisser... En son bonheur, et c'est fort concevable,
Elle veut à son tour presser la tendre main,
Et la voilà, d'un coup intrépide et certain,
Qui retient le poignet fraternel au passage.
Hélas! hélas! la main saisie avec courage
N'était pas une main, mais un pied nu, sans bas,
Pied d'homme, très-vivant et qui ne bougeait pas.
Aussitôt un grand cri retentit dans la salle,
Tellement déchirant que tout ému, tout pâle,
Chaque assistant en a sur son siége bondi.
La dame, en entendant cet effroyable cri,

Lâche son pied, chacun se lève, on fait lumière ;
Et tous de rechercher la cause singulière
D'un tel bruit. Que voit-on ? sur sa chaise, pâmé,
Le pontife étendu, muet, inanimé.
On lui tape les mains, on lui mouille la tempe,
Et notre homme bientôt aux clartés de la lampe,
Se réveille, s'étire et d'un air plein d'effroi :
« Qu'est-ce? où suis-je ? mon Dieu ! suis-je encore bien moi ?
— Qu'avez-vous? lui dit-on. — Hélas! dans l'assistance
Il a dû se commettre une grosse indécence
A l'endroit des esprits, si bien qu'en sa douleur
L'un d'entre eux m'a frappé d'un coup si fort au cœur
Que j'en ai cru mourir... mais, je le sens, la vie
M'est encore laissée, et je l'en remercie.
Une autre fois soyons moins imprudents ; ce soir,
Nul esprit ne voudrait se laisser entrevoir.
La séance est levée. » Et, la mine refaite,
Notre compère prend la poudre d'escampette.

L'assemblée à son tour s'écoule peu à peu,
Pérorant, discutant, expliquant avec feu
Le cas du médium... Quant à la pauvre dame,
Auteur fort innocent d'une si noire trame,
Elle n'y comprend rien, et dit : « C'est singulier !
La main que je tenais, pourtant, c'était un pied... »

LE RÊVE DE M. PRUDHOMME

LE RÊVE DE M. PRUDHOMME.

Ma femme, apportez-moi vite mon encrier
Et mes plumes, je veux coucher sur le papier
Le rêve éblouissant de grandeur et d'aisance
Que je viens tout d'un coup de faire pour la France
Ainsi que pour le monde!... Assis au Champ de Mars
Ce matin, je voyais sous nos fiers étendards
Manœuvrer bravement les fils de la patrie.
Cavaliers, fantassins, sur la terre pétrie
Avançaient, reculaient, piétinaient, galopaient,
Se tournaient, se croisaient, ou se développaient
En colonnes, en cercle, en parallélogramme,
Épuisant, comme on dit, tous les tons de la gamme
Dans l'évolution de leurs différents corps;
Merveilleux mannequins à faciles ressorts
Dont un seul cavalier au milieu de la plaine
Faisait mouvoir les fils d'une main souveraine.
C'était fort étonnant, mais voici plus encor :

Lorsque de cent façons ils eurent pris l'essor,
Fait des milliers de pas en avant, en arrière,
Haletants, écumants et blanchis de poussière,
Un mouvement d'arrêt de la main, quelques mots
Mirent soudainement cette foule en repos ;
Et tous, chefs et soldats, oubliant l'exercice
Et les rudes labeurs de la poudreuse lice,
Vinrent à la cantine, alertes et gaîment,
Fêter la vivandière et son doux fourniment.
Quel sublime spectacle, et comme ma pensée
A bon droit avait lieu par là d'être exercée!
Je me disais : Vraiment nous sommes bien niais
D'aller si loin chercher et l'ordre et le progrès.
Républicains fougueux, farouches communistes,
Doux Saint-Simoniens, élégants Fouriéristes,
Utopistes hardis qui depuis cinquante ans
Cassez plus d'une tête et ruinez les gens
Pour leur fournir plus d'aise et les mieux faire vivre,
Sans avoir la hauteur d'esprit qui vous enivre,
Et sans m'être donné surtout autant de mal,
J'ai trouvé le grand mot de l'ordre social,
C'est l'armée... Oui, vraiment, tant que son beau système
N'aura pas transformé la famille elle-même,
La terre ne sera qu'un horrible chaos,
Un sol sans consistance et jamais en repos.
Vous riez de mon dire, ô madame Prudhomme !
Mais ce profond discours n'est point d'un mauvais somme
Le cauchemar fantasque et le songe malsain,
C'est un rêve sensé... le bien du genre humain.
Si notre belle France est la gloire du monde,
Elle doit son pouvoir sur la terre et sur l'onde
Sûrement à l'idée heureuse dont le nom
Est ce magique mot: Cen-tra-li-sa-ti-on.
Or, cette idée heureuse a l'armée elle-même
Pour incarnation et pour forme suprême.

O France! ô mon pays, grand parmi les plus grands!
Qui ne serait point fier d'être un de tes enfants
Quand l'on voit, comme moi, l'exemple que tu donnes
Au reste des humains! — Arbitre des couronnes,
Reine des nations, continue à marcher
Dans la route où première et sans jamais broncher
Tu mis pied vaillamment! chaque jour l'industrie
T'apporte les secours de son puissant génie,
Ses fils électrisés qui s'allongent dans l'air,
Sa bouillante vapeur et ses chemins de fer;
Avec tous ces engins porteurs de la pensée,
Vites comme la foudre à travers cieux lancée,
Tu dois toucher le but où depuis si longtemps
Et par de si grands rois tu vises et tu tends:
L'*enrégimentement* de ton beau territoire.
Redouble donc d'efforts, et, jaloux de ta gloire,
Tous les peuples du monde imiteront tes pas,
Et bientôt brillera le jour aux purs éclats
Où l'Éternel, du haut de son céleste dôme,
Verra le globe entier marcher comme un seul homme.
Quel moment! J'y crois être en esprit transporté!
C'est alors qu'on pourra dire avec vérité
Que notre genre humain n'est qu'un peuple de frères;
Car, n'étant plus sujet à passions contraires,
On ne trouvera plus en toute nation
Qu'une seule pensée, une seule action.
Des plus grosses cités au plus petit village
La règle en ses réseaux tiendra le sexe et l'âge;
Et, comme au régiment, dans l'intérêt commun,
Et pour le juste emploi des forces de chacun,
Les lois ordonneront le temps de toute affaire;
Temps pour être au travail et temps pour ne rien faire,
Temps pour garder la chambre et temps pour en sortir,
Temps pour dîner, souper, déjeuner et dormir,
Temps même... je m'entends.

MADAME PRUDHOMME.

Quoi donc, monsieur Prudhomme!

MONSIEUR PRUDHOMME.

Suffit... n'est pas besoin, ma chère, qu'on vous nomme
La chose!

MADAME PRUDHOMME.

Pourquoi pas?

MONSIEUR PRUDHOMME.

Puisqu'il vous faut les mots:
Temps même pour remplir les devoirs conjugaux.

MADAME PRUDHOMME.

Mais, Joseph, c'est affreux, c'est de la tyrannie,
Car enfin... mais si...

MONSIEUR PRUDHOMME.

Quoi!

MADAME PRUDHOMME.

C'est une vilenie
Que d'imposer aux gens...

MONSIEUR PRUDHOMME.

Je reconnais bien là
Le bon sens de Moïse alors qu'il s'écria:
« Le mal en ce bas monde est entré par la femme! »
Ce que vous appelez despotisme, madame,
C'est tout simplement l'ordre au suprême degré.

Voyez les animaux! pour leur besoin sacré
Ils n'ont qu'une saison, celle des fleurs naissantes;
Mais c'est assez parler de choses transcendantes
Que femme ne saurait entendre sans railler;
Brisons là!... donnez-moi vite plume et papier
Pour que l'humanité, que j'honore et j'estime,
Ne perde pas un mot de mon rêve sublime.

1860.

AU BAL DE L'OPÉRA

AU BAL DE L'OPÉRA.

Arlequin et Pierrot se rencontrent au foyer; Pierrot est seul sur un banc, abîmé dans ses réflexions.

ARLEQUIN.

Toujours triste, toujours soucieux, cher Pierrot,
Et toujours mécontent du monde comme un sot!
C'est un tort, un grand tort: il faut fuir la tristesse
Et faire de chaque heure une nouvelle ivresse.

PIERROT.

Mon cher, je ne peux pas chasser le naturel,
Dans mes pensers je suis la constance elle-même;
Vois mon gilet, mes bas et ma figure blême!
Je suis blanc, toujours blanc comme un lis du Carmel.

ARLEQUIN.

Quant à moi, mon habit est l'éclatant symbole
De mes goûts fugitifs comme de ma parole.

Jaune, vert, rouge, bleu, blanc et noir, j'ai vraiment
D'un perroquet bavard le riche accoutrement,
Et sur les papillons ma vertu se modèle.
En ce moment ici, demain là, j'ouvre l'aile
A chaque vent qui passe, et vole sans détour
Courtiser toute fleur de puissance et d'amour.
Changer est, selon moi, véritable sagesse,
Et, comme dit Hégel, ce maître sans second,
Dont on n'a pas encor saisi le sens profond,
Mon cher, *je ne suis pas, mais je me fais sans cesse.*

PIERROT.

Tu dois te fatiguer beaucoup à ce métier,
Et je ne voudrais pas même un jour l'essayer;
Changer, changer toujours, mon ami, que de peine!
Suer d'âme et de corps, se mettre hors d'haleine,
Et pour attraper quoi? pour, la plupart du temps,
Pincer des rogatons quand on n'a plus de dents!

ARLEQUIN.

Oui, grand observateur des choses de la vie,
J'en ai bien calculé les chances, et j'ai vu
Qu'à changer notre temps n'est point toujours perdu,
Et qu'on gagne parfois à la palinodie
Des places, de l'argent, des décorations,
Un fauteuil au Sénat, voire à l'Académie,
Et c'est bien quelque chose, ami, que ces lardons.

PIERROT.

Cela dépend du prix qu'on y met, de l'estime
Qu'on en fait. — Quant à moi, j'aime peu le sublime,
Tu le sais, j'ai des goûts modestes: un bon plat
Cuit à point, un flacon de beaune ou de muscat
Et les embrassements de ma chère Pierrette,
Voilà ce qu'il me faut, tout ce que je souhaite

En ce monde. — Pour moi le reste ne vaut pas
L'effort d'un seul regard, la dépense d'un pas.

ARLEQUIN.

Lorsque le vin est bon, la Pierrette charmante,
Ton système, mon cher, n'est pas à réformer;
Mais le vin peut s'aigrir et ta gentille infante
Suivre un autre caprice et cesser de t'aimer:
Alors que feras-tu dans ta détresse amère?

PIERROT.

Hélas! ce qu'à cette heure encore on me voit faire,
Regarder tristement la pointe de mes bas
En attendant l'objet aimé qui ne vient pas.

ARLEQUIN.

Et si ta belle amie au bras d'un autre file,
Et te laisse en un coin, seul, croquer le marmot,
Est-ce que tu serais, par Vénus! assez sot
Pour demeurer fidèle à cette âme mobile?

PIERROT.

Mon cher, je ne peux pas changer de naturel.
La constance est mon lot sur ce globe mortel,
Et si Pierrette rit de ma tendresse extrême,
Je suis homme à l'aimer et l'adorer quand même.

ARLEQUIN.

Bon courage, Pierrot, et surtout du bonheur!
Je te laisse en pâture à la mélancolie,
Broie à ton gré du noir, — j'estime trop la vie
Pour la couvrir jamais d'un voile de langueur.
Tu vois là-bas ce gros et grave personnage
Qui s'avance escorté de deux femmes aux bras,
Deux démons babillant et riant aux éclats?

C'est un homme d'État et du plus haut parage.
Il rentre tout à fait dans mes façons de voir.
En ses opinions politiques, ce sage
A, ma foi, plus souvent passé du blanc au noir
Que la lune en un mois n'a changé de visage.
Je pense qu'en amour il a le même usage
Et m'en vais donc avec ses deux lutins et lui
Achever galamment le reste de la nuit.

PIERROT.

Libre à chacun d'aller où son instinct l'entraîne ;
Des êtres d'ici-bas c'est la loi souveraine,
Et la tienne partant... Vole de fleurs en fleurs,
O léger papillon aux brillantes couleurs;
Bonne chance surtout, car en courant les belles
A plus d'un feu follet on peut griller ses ailes!

1862.

NOS RAFFINÉS

NOS RAFFINÉS.

Voulez-vous en voir un? tenez, voilà qu'il passe
Le nez haut et d'un air disant: faites-moi place! —
Ce n'est plus, comme au temps du sombre roi Louis,
Un jeune homme à panache, aux talons enfouis
Dans de larges houzeaux doublés de brocatelle,
En pourpoint de velours, en collet de dentelle,
A rapière dressée en-dessous du manteau;
Non, c'est moins tapageur, moins élégant, moins beau,
Mais non moins agaçant; ce grand chercheur de noise
Se présente aujourd'hui d'une façon bourgeoise.
Selon le goût du jour, et souvent très-peu neuf,
Son torse est revêtu d'un simple drap d'Elbeuf.
Sur sa lèvre un cigare énormément s'avance,
Entre ses doigts un jonc de Verdier se balance,
Des gants jaunes aux mains, du vernis noir au pied,
A peu de frais voilà notre homme tout entier.
Quel est-il? d'où vient-il? ah! c'est là le mystère!
Ne cherchons pas trop haut, car ce n'est d'ordinaire

Que le fils d'un marchand ou d'un courtier marron
Qui n'a jamais rien fait et ne s'est trouvé bon
Qu'à battre le pavé, qu'à mener grasse vie,
Manger chaud, boire frais, en folle compagnie,
Et suivre jusqu'au jour sur un divan fumeux
Les étranges hasards d'un baccarat fiévreux.
Pourtant devant son nom la noble particule
Brille et sur le vélin carrément s'articule.
A-t-il droit d'y prétendre ou bien ne l'a-t-il pas?
Il n'est point très-aisé de résoudre le cas;
Le fait est qu'il la prend : elle est si nécessaire!
Par elle il se faufile en la bande légère
Des prodigues titrés, puis c'est un passe-port
Auprès des usuriers, princes du coffre-fort,
Des fournisseurs craintifs, des femmes de théâtre
Autour de qui son cœur gratuitement folâtre.
D'ailleurs, qui là-dessus voudrait le chicaner?
Aucun : — faudrait-il pas soudain se voir mener
Sur le pré, comme il dit en style de régence?
Pour lui vertu n'est point *ce qu'un vain peuple pense,*
Obéissance pure aux préceptes de Dieu.
Payer ce que l'on doit, vivre chaste et de peu
N'est pas son idéal;... mais en toute querelle
Ne jamais reculer même d'une semelle,
Ne se point démentir, eût-on tort mille fois,
Et toujours, le ton haut, rendre fève pour pois,
Tel est le fin des fins, ce qui le touche aux larmes.
Le type de l'honneur, c'est l'habile en faits d'armes;
L'école de l'honneur, c'est la salle du tir,
Où tout brave s'en vient d'adresse se munir.
Qu'il est fier, qu'il est beau lorsqu'une triste histoire
De duel malheureux le conduit au prétoire!
Comme il pose en docteur devant le magistrat!
Il professe l'escrime, il se montre en état
D'en donner des leçons à la cour elle-même;

Du geste il en décrit plus d'un bon stratagème;
Et s'il parle d'un maître en ce noble métier,
C'est pour dire qu'il est l'ami du grand Grisier,
De l'illustre Grisier; il sait page par page
Le Code du duel, rare et profond ouvrage
Du vieux Chateauvillard, ce Portalis charmant
Du bel art d'embrocher son homme galamment.
Il en cite le texte et vivement s'étonne
Qu'on connaisse si peu le livre et la personne.
A ce propos, d'un ton légèrement badin,
Il blague, c'est le mot, le procureur Dupin,
Cet ardent ennemi des manieurs d'épée
Et par qui si souvent leur audace est frappée.
Enfin dans son lyrisme il s'écrie avec feu:
« Le duel! c'est, messieurs, le jugement de Dieu!
C'est l'austère gardien de la fierté des âmes,
C'est le porte-respect des vieillards et des femmes!
Il est, comme l'a dit un penseur magistral
En ses livres, il est le fait le plus moral
De nos âges nouveaux. Ah! si, par trop sévère,
Thémis le veut bannir aujourd'hui de la terre,
Il trouvera toujours ouvert à son accès
Un asile assuré: — le noble sol français... »
Tout cela ne serait que grotesque et risible,
Si messieurs du plastron et messieurs de la cible
S'éloignaient rarement des cafés et tripots
Où leur aplomb se fait admirer par les sots.
Mais cette race, hélas! se répand dans le monde;
En maint riche salon elle pénètre, abonde,
Et tient là sous l'ampleur de sa fatuité
La place du savoir et de l'honnêteté.
Mieux encore, elle unit la plume à la rapière
Et depuis quelque temps s'est faite littéraire.
Héroïques champions des Muses, ces *bravi*
Au sous-sol des journaux s'escriment à l'envi.

Là passe le torrent de leur littérature
En incroyable histoire, en lubrique aventure;
Et quand l'invention manque et les laisse à plat,
Aux personnalités leur esprit se rabat.
Que d'éreintés alors! tout le monde factice
Qu'ils fréquentent, rivaux de plume et de coulisse,
Est d'abord le sujet de leurs lazzis mordants;
Puis ils frappent ailleurs, et le fiel de leurs dents
Souvent monte imprimer d'affreuses marques noires
Aux respectables fronts de nos plus chères gloires.
Sans réponse pourtant ces venimeux discours
Et ces méchants brocards ne restent pas toujours:
Il arrive parfois qu'un homme de courage
Se lève et, l'arme en main, réprime leur verbiage
En leur flanquant sans art quelque coup bien planté
Qui remet les rieurs soudain du bon côté.

Mais c'est assez parler de cette aimable engeance,
Finissons... J'ai voulu montrer que la semence
De ces fiers capitans que Callot burina
Et que le bon Régnier dans sa verve oublia
N'est pas toute perdue, et qu'il nous reste encore
Quelques échantillons du genre matamore.

1862.

LES EMBAUMEURS

LES EMBAUMEURS.

Les vieux Égyptiens vénéraient fort les morts ;
Ils avaient même l'art de soustraire les corps
Au travail dévorant de la faux de Saturne.
Ils ne les mettaient point, en cendres, dans une urne,
Comme le pratiquaient les austères Romains ;
Mais, les débarrassant des organes humains
Corruptibles, de baume et de fins aromates
Ils les bourraient, et, par ces choses délicates,
Dans le rose granit d'un monument sculpté
Leur gardaient longtemps l'air de la vitalité.
Ce secret ne s'est point tout à fait en nos âges
Perdu. Non ; de nos jours d'habiles personnages
Ont acquis du renom dans cet art sépulcral,
Et l'on peut, entre tous, citer monsieur Gannal.

Mais on fait mieux encor : sur l'âme l'on opère,
Sur l'âme rayonnante en son étroite sphère ;
En un mot, on agit sur l'être en plein ressort ;
Le vif est embaumé tout autant que le mort.
Vous vous moquez ! — Moi? non. — Vraiment? — Je vous le jure!
J'observe, et dans le cœur de l'humaine nature
Je signale un esprit de ruse et de détour
Fort commun et déjà très-ancien ; car du jour
Où la société s'aiguise et se raffine
Dans ses nombreux rapports, l'humanité décline
Les actes violents et voile de son mieux
Ses défaillances ou ses plans astucieux.

Voyez un peu l'ami dont l'affection baisse
Et qui veut déguiser son défaut de tendresse :
Il se montre, à l'endroit du cœur qu'il va quitter,
D'une sollicitude à l'impatienter.
Shakspeare l'avait dit, ce grand devin des âmes :
Lorsque de l'amitié les admirables flammes
Commencent à pâlir, le refroidi, plein d'art,
Vous accable de soins, d'honnêteté, d'égard.
La simple bonne foi n'a jamais tant de zèle ;
On n'est point si poli tant que l'âme est fidèle ;
Trop de pas, trop de mots sont le signe certain
D'une amitié qui meurt et d'un cœur qui s'éteint.
De même pour l'amant à légère cervelle
Qu'un nouveau goût entraîne après quelque autre belle :
S'il n'est pas un brutal, un horrible goujat,
Il ne brisera point ses nœuds avec éclat ;
Mais, glissant plus de miel en sa fausse parole,
Jusqu'au dernier instant il soutiendra son rôle
De parfait amoureux ; ce ne seront alors
Que chauds empressements, que sensibles transports,
Promesses de plaisirs, baisers, cajolerie,
Et même de cadeaux une abondante pluie ;

Bref, le jour du départ sera le plus aimant:
Embaumement complet du divin sentiment.

Maintenant arrivons aux hommes de l'idée,
A ces graves penseurs dont l'âme est possédée
Du seul amour du vrai, soi-disant; nous verrons
Qu'ils usent du même art suivant leurs passions.
Un critique veut-il couper court à la gloire
D'un rimeur trop ardent à remplir la mémoire
Et l'oreille des gens du doux bruit de ses vers,
Il cueille pour son front les lauriers les plus verts,
Chante le beau printemps de sa verve à tue-tête,
L'exalte outre mesure, et puis après le traite
D'homme usé, de poëte en faillite et glacé ;
Il l'embaume, en un mot, dans son brillant passé.
Et ce délicieux écrivain philosophe
Qui n'aime point l'éclat trop tranché d'une étoffe,
Et, de purs demi-tons, de nuances épris,
Soutient que le vrai n'est ni blanc, ni noir, mais gris;
Quand tout doucettement il attaque et ruine
Un grand culte basé sur l'essence divine
De cet être adorable, étonnant, merveilleux,
Qui les faibles aima seul et mourut pour eux,
Tout en privant Jésus de son nimbe céleste,
Il lui garde respect, et, saintement funeste,
Il embaume le Dieu dans l'éloge exalté
Des sublimes vertus de son humanité.
Enfin ces orateurs qui, montés au pinacle
Et fiers de gouverner l'empire sans obstacle,
Jettent force louange à leurs rivaux à bas,
Les croyant à jamais dévolus au trépas,
Encor des embaumeurs, des gens dont la tactique
Fait pendant, sur le haut du tremplin politique,
Aux manieurs de plume... O fils des Pharaons!
Le temps vous a traités de terribles façons:

Il a fauché vos dieux, vos cités et vos temples,
Mais il nous est resté de vous de bons exemples ;
Et longtemps, bien longtemps, l'art de vos embaumeurs
Trouvera parmi nous de fervents sectateurs.

1864.

UNE RÉFUTATION D'HORACE

UNE RÉFUTATION D'HORACE.

Il me souvient qu'un jour, aux plaines de l'Ombrie
Voyageant, suivant l'us de la vieille Italie,
Dans le carrosse lourd d'un lent vetturino,
Nous primes à mi-route un compagnon nouveau ;
On avait dépassé d'un mille ou deux Spolète,
Ville antique et sans peur, la seule qui tint tête
Au fameux Annibal. Notre homme dans son coin,
Après force saluts, s'assit, puis avec soin
Rangeant ses vêtements et fermant la paupière,
S'endormit au roulis du coche dans l'ornière.
Tandis qu'il sommeillait en ronflant doucement,
J'examinais son air et son accoutrement.
C'était un beau vieillard basané de visage,
Et sur le front duquel le doigt pesant de l'âge
Avait en sens divers tracé maint sillon creux
Et semé par le poil plus d'un flocon neigeux.
Il portait un habit en drap de couleur brune,
Culotte également de drap, puis à chacune

Des jambes guêtre en cuir montant jusqu'au genou;
Le tout enveloppé, depuis les pieds au cou,
D'un large manteau brun. Selon toute apparence,
Le hasard du chemin m'avait mis en présence
D'un fermier du pays qui, sans autre attirail,
Allait à quelque foire acheter du bétail.
Or, tout en regardant sommeiller le bonhomme,
A part moi je disais : « Il rêve dans son somme
De vaches, de moutons et du gain qu'il pourra
Réaliser; puis, quand il se réveillera,
Le même rêve encore emplira sa cervelle,
Ne pensant qu'à grossir d'écus son escarcelle
Pour le repos final, et ses jours, un par un,
S'useront jusqu'au terme en ce cercle commun.
Après tout, n'est-ce pas une façon de vivre
Comme une autre et qui vaut l'agrément de poursuivre
Une rime sonore en son vol vagabond,
Souvent métier de dupe? » — Arrivés près du mont
Où naquit saint François, un moment l'on arrête
Pour laisser respirer après si longue traite
Les chevaux fatigués; chacun s'élance à bas
Du coche et me voilà debout, croisant les bras,
De long en large allant, flânant; enfin j'avise
Sur le bord de la route une superbe église,
Un pieux monument qu'on me dit faire abri
Au toit où l'œil du saint à la clarté s'ouvrit.
La curiosité me poussant, j'y pénètre,
Et je ne tarde pas à voir et reconnaître,
Parmi les visiteurs de la sainte maison,
Mon compagnon de route en fervente oraison.
Il était à genoux et disait sa prière
D'un air si recueilli, de si grave manière,
Que j'eus vraiment plaisir à contempler un peu
Ce vieillard élevant son humble cœur à Dieu.
Bientôt le voiturin au coche nous rappelle.

Nous remontons, et l'on galope de plus belle.
Retrouvant près de moi l'honnête campagnard
Et ne lui voyant plus dans l'œil aucun brouillard,
Pour mieux passer le temps avec lui je m'abouche
Et m'enquiers de sa vie et de ce qui le touche.
Il me dit qu'il est fils des monts de Norcia,
Paysan ombrien, et qu'à Livourne il va
Pour langueyer des porcs, telle est son industrie.
Chaque an, à pareil jour, il quitte sa patrie
Et descend en Toscane exercer son métier.
Là, plus d'un laboureur, plus d'un riche fermier,
Lui donnent de l'ouvrage, et l'argent qu'il en tire,
Cent écus à peu près qu'il met en tire-lire
Et rapporte au pays, tout le reste du temps,
A vivre lui suffit. Bref, depuis quarante ans,
Il n'a jamais manqué de faire son voyage.
Les révolutions au désastreux orage,
Les guerres, ont eu beau passer sur son chemin,
Elles n'ont entravé ni ses pieds ni sa main.
Pourtant, quand viendra l'heure où, n'y voyant plus goutte,
Et n'étant plus de force à se remettre en route,
Il faudra s'arrêter, il laissera sa part
Du travail à son fils, qui, fort habile en l'art
Qu'il exerce, prendra pour lui sa clientèle
Et fera subsister sa vieillesse mortelle
Jusqu'au jour où du monde il se retirera,
Non troppo s'contento della sua vita.
Cette dernière phrase à mes oreilles sonne
D'une façon étrange, imprévue, et m'étonne.
J'invite le bonhomme à me la répéter.
Lui, sans malice aucune et sans même hésiter,
Me la répète ainsi qu'il vient de me la dire.
Alors de m'écrier : « O mon maître en satire,
Horace, cher Flaccus, je vous prends en défaut!
Si dans quelque recoin de ce monde falot,

Vous, le fin ricaneur, vous pouviez encor vivre,
Comme je vous ferais rayer de votre livre
Cette affirmation au verbe trop certain,
Que nul n'est ici-bas content de son destin!
N'ai-je pas rencontré même en votre patrie
Un homme s'avouant satisfait de la vie?
Et cet homme n'est pas un des rares esprits
De la littérature, un des grands favoris
Du splendide Plutus, mais une âme chrétienne
Peinant au plus bas rang de la famille humaine!
Oh! la bonne leçon pour tous ces altérés
De richesse et d'honneurs profanes ou sacrés,
Tantales inquiets, sans repos et sans joie,
Dans l'océan de biens où leur âme se noie,
Et qui chargés de croix, de places et d'honneurs,
Meurent rêvant encor de nouvelles faveurs! »
Il en est un surtout de cette folle race
Que j'eusse avec mon vieux voulu voir face à face,
Et le tympan frappé de l'aveu franc et net
Que si naïvement ses deux lèvres m'ont fait:
C'est celui dont le pas, du midi jusqu'à l'Ourse,
Fatigua notre France à le suivre en sa course,
Et qui disait un jour au brave compagnon
De sa gloire blâmant sa vaste ambition,
Et prétendant qu'à Dieu, si Dieu l'eût laissé faire,
Il eût ravi le trône en la céleste sphère:
« Cette place, Duroc, point n'en voudrais, ma foi!
Car elle ne serait qu'un cul-de-sac pour moi. »
Qui sait?... peut-être bien que le terrible sire
Aurait mis quelque frein à sa fureur d'empire
En voyant tant de calme heureux sous les dehors
D'un pauvre paysan, d'un langueyeur de porcs.

1864.

UN BEAU MARIAGE

UN BEAU MARIAGE.

Cher lecteur, suis mes pas, entrons dans un ménage
Où, sous la cheminée, on bâcle un mariage;
Prenons place au foyer et voyons un instant
Ce qu'on pense tout haut sur ce point important.
La maison est bourgeoise ou noble, peu importe :
Aujourd'hui qu'on n'a plus d'écusson à sa porte,
Que la fortune a mis de niveau tous les rangs,
Le langage et les mœurs ne sont point différents.
« Mon ami, dit la femme au père de famille,
Il est temps de songer à pourvoir notre fille.

LE PÈRE.

Eh bien, soit. Tu connais Duval, il a du bien,
Trois frères sans enfants, un nom qui vaut le mien;
Il demande fort peu... c'est vraiment notre affaire.

LA MÈRE.

Mais il est, cher ami, presque sexagénaire.

LE PÈRE.

Tant mieux, c'est un motif pour qu'il ne soit pas fou
Et ne croque son bien jusques au dernier sou.

LA MÈRE.

Monsieur Georges, ami, me plairait davantage;
Il a trente ans au plus, barbe noire au visage;
C'est un joli valseur et des plus complaisants
A promener au bal les ennuis des mamans.
Il pourrait devenir receveur ou notaire.

LE PÈRE.

Sans doute avec l'argent de son futur beau-père,
Car il exigerait que le chiffre fût haut.
Ma femme, ce n'est pas le mari qu'il nous faut.
D'ailleurs, réfléchissons : est-il juste à notre âge
D'entamer notre avoir par un trop fort partage,
De nous mettre à la gêne, et pour nos chers enfants
De borner nos plaisirs? Songeons à nos vieux ans.
C'est le premier parti, sûrement, qu'il faut prendre,
C'est donc l'ami Duval qui sera notre gendre.
Sa fortune est solide, et le monde le tient,
Dans tous les sens du mot, pour un homme de bien.
Par lui nous assurons le sort de notre fille... »

Sur ce, l'on a mandé l'innocente Camille.
Comme un mouton craintif, front bas, sein agité,
Elle vient. « Mon enfant, ton sort est arrêté;
Tu vas te marier. — Mon père!... — Oui, ma belle,
Dans le monde aujourd'hui tu prends place réelle,
Tu comptes désormais; ta bonne mère et moi

D'un excellent époux *avons fait choix pour toi.*
Il n'est pas jeune, non, il passe les cinquante;
Mais il possède au moins vingt mille écus de rente.
Il n'est pas beau non plus, mais honnête est son nom;
C'est un homme sensé, de convenance et bon.
Heureuse il te rendra bien mieux que cette folle
Jeunesse qui n'a rien que fadeurs en parole;
Puis il te donnera voiture, mon enfant.
Et, pesant à dessein sur ce mot triomphant
Le bonhomme poursuit: Tu sens, ma chère fille,
Que, lorsqu'un tel honneur est fait à ta famille,
Il serait de ta part peu digne et malséant
De le refuser... Non, ton cœur obéissant
Recevra de nos mains ce mari tutélaire
Comme le plus beau don que nous puissions te faire. »

L'innocente Camille à ce discours nouveau
Baisse encor plus le front, rougit comme un pavot,
Reste tout immobile et comme sans entendre,
Puis, à mots étouffés qu'on a peine à comprendre,
Bégayante, elle dit: « Chère maman, papa,
Je ferai, soyez sûrs, tout ce qui vous plaira... »
On la rebaise alors, on l'appelle chérie,
On rejoue avec elle une scène attendrie,
On pousse des soupirs, des plaintes, des hélas!
Comme si Lachésis vous l'enlevait des bras.
Puis, Dieu béni d'avoir une enfant si charmante,
Si douce à ses parents et tant obéissante,
On la renvoie enfin en son appartement
Réfléchir tout à l'aise à ce grand changement.
Maintenant avec elle en cette solitude
Pénétrons et voyons quelle est son attitude...
D'abord tout étourdie et toute hors de soi,
Les deux seins palpitants de surprise et d'émoi,
Elle se laisse aller au long d'une couchette,

Et là, dans l'oreiller plongeant sa blonde tête,
Elle verse à longs flots un déluge de pleurs.
Mais bientôt de ses yeux tarissent les humeurs,
Et soudain à l'esprit sa nouvelle existence
Apparaît, se dessine et prend corps; elle pense
A ce monsieur âgé qu'elle ne connaît pas,
Et qui sous peu de jours l'étreindra dans ses bras.
Elle en frissonne et voit à travers la pénombre
Passer et repasser comme un fantôme sombre,
Le visage attristé de son jeune cousin,
De sa vie et ses jeux compagnon enfantin,
Et d'un voile de pleurs se couvre la prunelle.
Mais à quoi bon?... le vœu de l'âme paternelle
N'est point là... ce n'est point ce timide garçon
Qui sera son mari, mais le grave barbon.
Il faut donc aux désirs de sa chère famille
Se soumettre, ou sinon à jamais rester fille,
Et clouée au logis... Ah! ce serait bien dur,
Quand de la liberté l'on entrevoit l'azur,
Le bonheur d'être à soi, de n'avoir plus de père
Ni de mère grondant, et d'un regard sévère
Veillant en vrais geôliers sur chacun de vos pas.
Et puis cet inconnu vers elle ne vient pas
Les mains vides; il a bijoux et cachemire,
Toilettes à jeter vingt têtes en délire,
De beaux appartements et de fringants chevaux
A briser en courant le tympan des badauds.
Déjà sous sa fenêtre elle entend la voiture
Qui s'arrête, et le bruit des laquais en dorure.
Quel plaisir d'aller voir ses rivales de bal
Et de les écraser sous l'éclat triomphal
De son luxe, surtout à leur jeune insolence
D'arracher ces cinq mots : « Camille a de la chance! »
Quel bonheur! vienne donc le *conjungo* sacré,
Le notaire, le maire et monsieur le curé,

Et d'un front sans pâleur, d'un air imperturbable,
Elle prononcera le oui tant redoutable.

C'est bien; les chers parents sont radieux, contents;
Ils ont atteint leur but, laissons filer le temps,
Du bruit et des cadeaux s'évaporer l'ivresse.
Croit-on que sur un cœur tendre et plein de jeunesse
La nature à jamais ait abdiqué son droit?
Non; — le cœur, qui fut mis au contrat hors la loi,
Saura bien quelque jour reprendre sa revanche.
On ne tombe jamais que du point où l'on penche;
Et c'est du cœur surtout que viendra le danger...
En vain on l'abusa par un art mensonger,
En vain on l'étouffa sous l'or et la dentelle;
On ne l'a pas éteint, et, battant de plus belle,
Il reprendra son vol comme le jeune oiseau
Dès qu'il aura trouvé maille ouverte au panneau;
Et tôt ce sera fait, car jamais homme d'âge
Ne peut jouer longtemps son jeune personnage,
Vite le masque tombe, et l'on voit ce qu'il est,
Un être fort maussade et répugnant et laid.
Alors que devenir? un ennui vague, horrible,
Des tourmentes du cœur le précurseur terrible,
Sur la belle agitant ses deux ailes de plomb,
Entr'ouvrira sa bouche et courbera son front.
Puis des plaisirs mondains les infinis caprices,
Épuisant sur ses pas leurs futiles délices
Vainement chasseront le fantôme hébété.
Hélas, trois fois hélas! — Si la maternité
Ne vient pas à propos par sa joie et ses peines
Faire diversion à des langueurs malsaines,
Ou si du Rédempteur le saint commandement
N'arrête pas le cours d'un fol entraînement,
C'en est fait de l'honneur de ce toit domestique;
Et quelque beau matin, en ce coin pacifique,

Sous les traits affadis du premier éventé,
Monseigneur Cocuage entre avec majesté.
Et ce prince jamais n'arrive sans qu'il mène
Avec lui les fléaux de la famille humaine,
Le scandale, les cris, les fuites, les combats
Et le venin mortel des verbeux avocats;
Et les tristes parents, à qui beaucoup incombe
En ce malheur, souvent descendent à la tombe,
Leur fille sur les bras et le cœur au regret
Du déplorable sort qu'à leur sang ils ont fait...

Ah! que jadis, au sein des forêts de la Gaule
Nos barbares aïeux comprenaient mieux leur rôle
Dans l'établissement de leurs belles enfants!
Jamais ils n'exerçaient, despotes étouffants,
Sur leur cœur virginal de dure tyrannie;
Ils les laissaient plutôt, arbitres de leur vie,
D'elles-mêmes régler leur amoureux destin.
Quand brillait le grand jour, en un vaste festin,
Du clan ils assemblaient la virile jeunesse,
Puis, au milieu des cris et des chants d'allégresse,
Ils faisaient apparaître, une amphore à la main,
L'enfant qu'ils destinaient aux douceurs de l'hymen.
Celle-ci lentement tournait autour des tables,
Et le premier garçon à qui ses doigts aimables
Versaient à flot doré l'hydromel écumant
Devenait de ses jours le compagnon charmant...
Chez nos braves aïeux la coutume était telle,
Coutume, comme on voit, humaine et naturelle :
Pourquoi de notre temps n'y reviendrait-on pas?
Elle ne sauvait point toujours des mauvais pas,
Du désordre, c'est vrai, car le cœur est volage,
Facile à se tromper; mais, quel que fût l'orage,
Hélas! brisant plus tard le lien fortuné
De deux tendres amants, *ils se l'étaient donné;*

Et dans leurs plus beaux jours, leur saison printanière,
Grâce au choix spontané, la liberté plénière,
De l'amour ils avaient savouré le bonheur
En sa plus pure ivresse et sa plus sainte ardeur.

1864.

ÉPILOGUE.

Mère d'Aristophane et du puissant Molière,
Muse, pardonne si, ma main
S'élevant un moment jusqu'à ton front divin,
J'ai pris ton masque pourpre et m'en suis fait visière

Pour gloser, badiner et railler par derrière
De façon à charmer notre pays malin,
Il faut beaucoup de verve, un esprit juste et fin
Et surtout une voix légère.

Ai-je ce don, suis-je bien inspiré,
Et mon vers, comme Horace, aura-t-il démontré
Qu'un ris franc perce mieux que des clameurs moroses

Je ne sais, mais, craignant de plaisanter à tort,
Je m'arrête et je laisse à la main d'un plus fort
Et le masque et les choses.

1865.

DEUXIÈME PARTIE

HYMNES ET SONNETS

CHANTS CIVILS ET RELIGIEUX

RIMES HÉROIQUES

CHANTS

CIVILS ET RELIGIEUX

1841

A LA MÉMOIRE DE MA MÈRE.

Aut prodesse volunt aut delectare poetæ.

HORACE.

Il nous a paru bon, dans une suite de pièces de vers, de peindre le tableau de la cité humaine, et, en la reliant à Dieu, de rappeler le magnifique symbole du père des poëtes, cette chaîne d'or merveilleuse qui attachait la terre au ciel. Ce n'est point à l'homme isolé que nous avons parlé, mais à l'homme en rapport avec ses semblables, au citoyen. Nous avons espéré que cette vue d'ensemble, le pénétrant d'un sentiment religieux pour lui-même, pour les choses qui l'entourent et pour les lois qui le gouvernent, élèverait sa pensée, diminuerait ses passions mauvaises, et lui ferait mieux comprendre son rôle et son but en ce monde. Voilà les motifs pour lesquels nous avons donné à nos vers le titre de *Chants civils et religieux*.

Déjà, le célèbre Ronsard avait composé un recueil d'hymnes à l'instar des anciens. Il les avait consacrés à l'éloge des rois et des saints, de la nature, de la morale et de la philosophie. Ils sont écrits, tantôt en vers

alexandrins, tantôt en vers de courte mesure, comme ceux de ses odes. André Chénier pareillement a laissé plusieurs hymnes d'un beau sentiment patriotique. Nous avons suivi l'exemple de ces deux grands poëtes dans leur pensée d'imitation et dans leur forme. Seulement nous avons donné à nos vers un sens plus général et plus conforme à notre conception de l'ordre naturel et social. Il était de notre devoir d'indiquer nos modèles, mais il était nécessaire aussi de marquer la différence entre leur œuvre et la nôtre.

INVOCATION.

Il ne faut pas s'emplir la bouche et la poitrine
Uniquement d'air pur,
Mais il faut aspirer aussi l'âme divine
Qui régit tous les corps illuminant l'azur.

C'est par un nœud divin que se tiennent les choses,
C'est par un joint sacré que les effets aux causes
Se rattachent dans l'univers,
Et forment un grand tout des éléments divers.

Le monde en mouvement vit au sein d'un seul être
Qui de tous les côtés l'anime et le pénètre :
Dans la nature et dans l'humanité,
A travers l'infini des clartés et des ombres,
Dieu filtre et se déroule, ainsi que l'unité
Se développe avec les nombres.

Ah ! qu'il respire dans mes chants
Comme il tressaille au fond de l'aveugle matière ;

Que son souffle éternel échauffe mes accents
Comme il enflamme aux cieux les globes de lumière!

Qu'il donne à mes élans pieux
La beauté qui réside en son plus mince ouvrage,
Et que son nom sacré, traversant chaque page,
Porte dans tous les cœurs l'émoi religieux!

I

HYMNE A LA TERRE.

Lorsque l'homme, animé d'une haleine immortelle,
S'élança tout vivant du vaste sein de Dieu,
L'objet qui le premier frappa son œil en feu
Ce fut le corps charmant de la jeune Cybèle.
Le soleil sur son front aimait à resplendir,
Les vents harmonieux baisaient sa chevelure,
Et sa gorge embaumée était si blanche et pure,
Qu'entraîné par l'attrait de la belle figure,
L'homme ouvrit les deux bras et voulut la saisir.

Mais elle recula devant l'étreinte avide,
Et, comme en un désert, à l'aspect du chasseur,
L'antilope à l'œil bleu s'enfuit d'un pied rapide,
Elle perça des airs l'humide profondeur.
Et la voilà courant, bondissant dans l'espace,
Laissant ses longs cheveux ondoyer follement,
Présentant au soleil ses deux seins pleins de grâce,

Et découvrant à l'homme emporté sur sa trace
De sublimes beautés à chaque mouvement.

« Arrête, arrête-toi, divine créature !
Et tourne sur mes yeux tes yeux calmes et doux ;
Comme toi, je suis fils de la sainte nature,
Je porte le nom d'homme et je suis ton époux.
Dieu nous fit l'un pour l'autre, ô Vierge vagabonde !
L'un par l'autre il voulut que nous fussions heureux ;
Livre-moi donc sans peur ta poitrine féconde,
Nous n'aurons pour témoins de notre amour au monde
Que la voûte du ciel et les astres nombreux. »

Elle n'écoutait rien, et la parole humaine
Tombait dans l'univers comme un bruit sans échos,
Et bondissant toujours et sans reprendre haleine,
Elle frappait les airs de ses pieds inégaux.
Cependant l'homme ardent, toujours à sa poursuite,
Redoublait ses efforts comme un coursier sans frein :
Déjà sur son épaule il élevait la main,
Quand, toute haletante et lasse de sa fuite,
Elle se transforma d'un mouvement soudain.

L'homme alors à ses pieds vit s'ouvrir et s'étendre
Les cercles ténébreux d'un abîme sans fond,
Un gouffre tout rempli de fumée et de cendre
Au sein duquel roulait un bruit sourd et profond :
Là, l'éclair agita son aile flamboyante,
Le tonnerre gonfla sa voix rauque et bruyante,
Et des blocs de granit montèrent dans les airs ;
Le soleil se voila : les cieux furent couverts
Des reflets empourprés d'une lave bouillante.

A ce grand changement l'intrépide coureur
Se sentit pénétré d'une extrême terreur.

Une sueur glacée inonda son visage,
Il frémit, et de l'air le précieux passage
Dans sa gorge un moment par l'effroi fut coupé.
Trois fois il s'approcha du volcan escarpé,
Trois fois il recula ; puis reprenant courage,
Il s'élança d'un bond au travers de l'orage,
Pour ressaisir encor le fantôme échappé.

Vain effort ! le volcan n'était plus ; à sa place,
Les flots impétueux d'un océan sans fin
Lançaient leur blonde écume au firmament divin,
Et reflétaient les cieux dans leur claire surface.
Les vents s'y promenaient en troupeaux mugissants;
Et leurs pieds vagabonds, creusant mainte crevasse,
Laissaient voir au soleil, joyeux et bondissants,
Sous les plis onduleux de la liquide masse,
Les reins d'or et d'azur de cent monstres puissants.

« O trompeuse déesse! ô femme, tu m'abuses!
Cria-t-il à l'aspect du nouvel élément;
Mais, malgré tes détours et tes nombreuses ruses,
Tu ne peux échapper à ton mortel amant.
Tu te caches en vain sous une mer profonde :
Ah! sous le voile épais de ton vêtement bleu,
Je suivrai jusqu'au bout les volontés de Dieu;
Et pour te posséder, je traverserai l'onde
Comme j'ai traversé les abîmes du feu. »

Il dit, et par les airs laissant rouler sa plainte,
Dans la mer mugissante il se plonge sans crainte,
Et bat de ses deux mains les flots tumultueux;
Mais sous ses membres nus les vagues se durcissent,
Leurs sommets blanchissants en longs poils se hérissent
L'océan prend un corps, un corps fauve et hideux:
Ce n'est plus une mer qui fume et qui bouillonne,

C'est un fier animal, une ardente lionne
Qui, le poitrail au vent, pousse des cris affreux.

O merveilleux effet de la force divine
Que l'homme, enfant du ciel, portait en sa poitrine!
O sentiment du droit, ô pouvoir du cerveau!
L'homme semblait une ombre, une vaine apparence,
Le monstre était énorme, et sous sa large peau
Hurlait et bondissait en signe de défense;
Et, malgré son néant, l'homme ne craignit pas
D'affronter l'animal et, sublime imprudence,
De le combattre, seul, armé de ses deux bras.

La lutte fut terrible et de longue durée;
Chacun y déploya la vigueur de son corps,
Tout ce qu'en le formant la puissance sacrée
Mit dans ces reins charnus d'élastiques ressorts.
Mais, hélas! sous les nœuds de l'étreinte serrée,
L'homme plus d'une fois sentit l'ongle perçant
Labourer le tissu de sa chair déchirée;
Plus d'une fois, hélas! les gouttes de son sang
Jaillirent à longs flots de la griffe acérée.

Enfin le monstre cède; et, combattant heureux,
L'homme, nouant sur lui ses bras comme une chaîne,
Lui fait, gueule béante et poumon sans haleine,
Étendre comme un mort ses membres vigoureux.
Alors, près d'exhaler son âme redoutable,
L'animal frappe l'air d'un soupir lamentable
Et tellement plaintif, que le victorieux
Entr'ouvre ses deux bras; et Cybèle expirante
Se déroule à ses pieds vaincue et palpitante.

O Terre aux larges flancs! ô Terre au vaste sein,
D'où le ciel étoilé voit d'un regard serein,

Ainsi que le lait pur d'une mamelle immense,
Couler en mille jets le flot de l'existence!
O Terre magnifique! ô Terre au vaste sein!
L'homme a fait ta conquête, il est ton souverain,
Ton légitime époux, ton vainqueur et ton maître!
Et toutes les beautés que renferme ton être,
Tout ce que ton grand corps, dans ses flancs spacieux,
Enserre obscurément de muscles radieux,
De longues fibres d'or, de veines de porphyre;
Et tout ce que ta face, en son charmant sourire
Épanouit au ciel de grâce et de fraîcheurs,
Les légers animaux, les ondes et les fleurs,
Tout appartient à l'homme et forme son empire.
Il est vrai que celui par lequel on respire,
Et qui dans chaque vie infusa la douleur,
Voulut que l'amoureux de ta jeune splendeur,
L'homme attendît longtemps le jour de la défaite,
Et bien cher achetât sa victoire complète.
Hélas! ce n'est qu'au prix de son sang répandu,
Des brûlantes sueurs de son travail ardu,
D'un combat acharné, d'une lutte infernale,
Qu'il a vu s'incliner ta fierté virginale;
Mais, amante superbe, il te possède enfin:
Ses bras en te domptant touchent au but divin.
O Terre! maintenant ne sois pas inhumaine,
Pour faire à ton héros oublier toute peine,
De germes plus féconds emplis tes larges flancs;
Et donne-lui sans peur d'innombrables enfants.
Que ton corps de granit, dans toute sa courbure,
Se couvre d'un manteau d'éternelle verdure;
Que les vents printaniers, les humides zéphyrs,
Y soufflent nuit et jour les amoureux désirs;
Et que le prince ardent des voûtes éthérées,
Pénétrant de ses feux tes entrailles sacrées,
Nourrisse abondamment en ton sein producteur

Les germes déposés par ton heureux vainqueur.
O Cybèle féconde, enfante sans relâche,
Et, joyeuse, toujours recommence ta tâche.
Pour ton royal époux ne te repose pas;
Sous tous les points du ciel, et dans tous les climats,
Comble le des trésors de ta riche nature:
Puisse-t-il à son tour ne point te faire injure,
Et, comme un cœur lassé des plus nobles attraits,
Puisse-t-il ne jamais payer tant de bienfaits
Par l'orgueilleux dédain de tes grâces sublimes,
Par le lâche abandon de tes flancs magnanimes,
Et surtout par l'oubli du monarque puissant
Qui vous tira tous deux des ombres du néant!

II

HYMNE AU SOLEIL.

Toi qui nous tiens liés par d'invisibles chaînes
Au foyer incessant de ta pure clarté,
Toi qui, mû par l'amour, à ta suite nous traînes
Au travers de l'immensité,

Toi, peut-être, l'auteur de la terrestre vie,
Noble flambeau du ciel, puissant globe de feu,
Image la plus belle et la plus infinie
De la gloire de Dieu,

O grand astre, salut! quelle fête pompeuse
Se pourrait comparer au spectacle enivrant
Que, sans jamais vieillir, ta flamme radieuse
Chaque matin va nous offrant!

Aussitôt que l'aube vermeille
Du souverain des airs annonce le retour,

Par les plaines, les monts et les mers, tout s'éveille,
Et la terre frissonne aux approches du jour.

Et le prince apparaît; d'abord son diadème
Et ses rayons empreints d'une molle pâleur,
Puis le sommet du front, puis la face elle-même
Dans toute sa splendeur;

Et le voilà qui monte et qui toujours s'avance,
Plus ardent qu'une meule au sortir du brasier,
Versant chaleur et jour avec munificence
Aux moindres éléments de notre noir clapier;

Le voilà des hauteurs de la voûte profonde,
Comme un jeune chasseur qui prend son large essor,
Perçant l'air et les bois, les montagnes et l'onde
De mille flèches d'or;

Puis voilà qu'à l'instant mille bruits retentissent
Par les ondes, les monts, les plaines et les bois;
Tous les êtres vivants dans un concert unissent
Leurs sifflements, leurs cris, leurs plaintes et leurs voix;

Et les sons variés de toutes ces poitrines
Forment en s'échappant une vaste clameur,
Un torrent de soupirs et de notes divines
Qui rejaillit au ciel en hymne de bonheur;

Et le ciel lumineux est un temple sonore,
Où, devant le soleil comme un autel en feu,
La terre palpitante au souffle de l'aurore
Bénit les bienfaits de son Dieu.

O spectacle sublime! ô scène magnifique
Inconnue aux enfants de la triste cité,

Et que l'herbe des monts et le chaume rustique
Contemplent tous les jours dans leur humilité!

O concert merveilleux! ô grande symphonie,
Où le moindre habitant de la terre et du ciel,
La mouche ou le ciron, a sa part d'harmonie
Et son rôle marqué dans l'hymne universel!

Heureux l'homme qui peut aussi bien que la plante,
Que la vague des mers et l'oiseau des vallons,
Saluer le retour de l'aube rougissante,
Et chanter le soleil et ses premiers rayons!

Heureux l'homme qui peut à cette source immense
Retremper son courage et puiser de l'espoir,
Pour porter plus gaîment le faix de l'existence,
Et marcher sans fléchir jusqu'au tomber du soir!

Heureux surtout celui que nul remords n'altère,
Et qu'on entend crier dans un pieux émoi:
« O globe éblouissant, ô soleil de la terre,
Mon cœur est aussi pur que toi! »

III

HYMNE A LA NUIT.

O nuit! que de choses sublimes
Éclatent sur ton large sein,
Et comme Dieu pare tes cimes
Dans un admirable dessein!
Souvent, le jour, l'orbe solaire
De clartés remplit trop nos yeux:
Il nous fait trop briller la terre,
Toi, tu ne montres que les cieux.
La nuit, l'infinité des mondes
Dévoile toutes ses splendeurs;
La nuit, les étoiles profondes
Germent aux cieux comme des fleurs;
La nuit, le ciel est un parterre
Où mille lis éblouissants
Au souffle des vents caressants
Meuvent leurs tiges de lumière.
Là, dans un calme souverain,
Tandis que, comme des abeilles,

On voit maintes lueurs vermeilles
Errer au céleste jardin,
Au travers de la sombre plaine,
D'autres lueurs au doux reflet
Épanchent leur onde sereine
Comme un brillant fleuve de lait.
Mais bientôt l'horizon immense
Laisse poindre une autre clarté:
Voici la lune qui s'avance,
La lune au beau front argenté.
D'abord elle rase la terre,
Elle flotte au sein des vapeurs;
Puis, tournant son vol solitaire
Vers les scintillantes hauteurs,
Ainsi qu'une vierge rêveuse
Qui cherche de paisibles lieux,
Elle monte au plus haut des cieux
Fouler l'arène lumineuse.
Devant ces divines beautés
Fuyez, fuyez, chastes étoiles;
Au fond du ciel, sous d'épais voiles,
Cachez vos modestes clartés!
Qui pourrait disputer l'empire
A cette reine de l'azur?
Quel diamant est assez pur
Pour oser près d'elle reluire?
Un jour tendre et mystérieux,
Qui n'est ni trop vif ni trop pâle,
De son front plus blanc que l'opale
Tombe et remplit les vastes cieux;
Et la terre au loin sommeillante
Sous ce rayon limpide et blanc
Repose en paix comme un enfant
Sous les yeux d'une sœur aimante.
Quel doux éclat, quel feu charmant!

Bien que l'âme de notre monde,
Le soleil à la sphère blonde,
Ait déserté le firmament;
Que loin de lui la terre nage
Dans les flots de l'obscurité,
La douce lune au blanc visage
Nous rappelle encor sa beauté.
Oui, son beau disque nous retrace
Les lueurs de l'astre enflammé,
Comme une amoureuse avec grâce
Porte en son cœur l'objet aimé.
Et moi, dont le regard contemple
La touchante et sainte pâleur,
Moi, qui voudrais à son exemple
Tenir un peu du grand moteur,
Je dis: « Mon âme, fais comme elle,
Sois le reflet harmonieux
De cette splendeur éternelle
Qui reluit par delà les cieux. »

IV.

HYMNE A LA MER.

Chantons les vastes flots ! tous les bardes du monde
Ont chanté les flots gracieux ;
Car c'est du sein mouvant de la vague profonde
Que sort chaque matin leur prince radieux,
Lorsque, jetant aux vents sa chevelure blonde,
Ses coursiers aux pieds d'or l'emportent dans les cieux.

Chantons les vastes flots ! leur cristal magnifique,
Leur cristal pur est le miroir
Où, depuis le repos de la nature antique,
L'éclatant Uranus aime le mieux se voir,
Et dans lequel le Dieu terrible ou pacifique
Peint son regard d'azur ou son grand sourcil noir.

Chantons les vastes flots ! c'est l'éternelle image
De la céleste liberté.
Ils s'en vont aussi loin que l'aigle ou le nuage,
Ils viennent d'aussi loin que le vent indompté ;

Et rien ne les enchaîne en leur course sauvage,
Sur le vert océan, immense, illimité.

Chantons les vastes flots! au lieu d'amollir l'âme,
Ils la retrempent dans leur sel.
Le cœur lavé par eux ne garde rien d'infâme,
Il a la pureté du cristal immortel;
Le danger met dans l'homme une divine flamme,
Le rend brave et meilleur, et le ramène au ciel.

Chantons les vastes flots! leur abîme sonore
Retient captifs tous ses échos.
Nul secret de leur sein jamais ne s'évapore;
On peut leur confier ses chagrins et ses maux,
Dire le nom qu'on hait et celui qu'on adore,
Sans que nul vous trahisse: — aimons, chantons les flots.

Oui, tous, chantons les flots! des plaines ondoyantes
L'amour est sorti glorieux.
L'Éternel, en créant les vagues verdoyantes,
En fit une ceinture au globe montueux,
Non point pour séparer les nations distantes,
Mais pour unir la terre et les hommes entre eux.

V

HYMNE AUX MONTAGNES.

Le ciel a ses splendeurs et ses gloires sans nombre,
Son jour éblouissant et sa grande nuit sombre;
L'océan son écume et ses fortes rumeurs,
Et la terre, ses monts aux sublimes fraîcheurs.
Les monts, les nobles monts! ah! ces masses tranquilles
Valent bien que parfois l'homme sorte des villes,
Pour reposer son œil sur leurs flancs spacieux,
Et pour qu'en les voyant escalader les cieux,
D'un semblable désir il se prenne et s'enflamme,
Et, son corps s'élevant, s'élève aussi son âme.

C'est au faîte des monts que les géants des bois,
Les mélèzes, les pins ténébreux et sans voix,
Comme font les vautours avec leur rude serre,
Enfoncent bien avant leurs racines en terre,
Tandis que leurs fronts noirs, d'un élan mutuel
S'élancent hardiment à la voûte du ciel,
Sans crainte que la serpe ou que la hache humaine
Ose déshonorer leur ramure hautaine.

C'est au faîte des monts que les enfants de l'air,
Les nuages semés dans les champs de l'éther
Viennent mettre au repos leurs légions flottantes;
C'est là que, renversant leurs urnes bouillonnantes,
Au bruit tumultueux de la foudre et des vents,
A travers les rochers et les sapins mouvants,
En torrents écumeux ils font pleuvoir les ondes,
Et forment les grands lits des rivières profondes
Qui vont d'un cours paisible et d'un flot argenté
Porter aux champs la vie et la fécondité.
C'est au faîte des monts que l'aigle vit à l'aise,
Et que, sans peur qu'un trait sur ses plumes ne pèse,
Dans l'azur infini nageant de tout côté,
Il élève son vol en pleine liberté.
Là, dans le cercle bleu d'un horizon immense,
La fraîche solitude et le morne silence
Lui donnent des transports aux humains inconnus;
Les appétits grossiers ne le tourmentent plus:
Il est calme, et son œil, planant sur toutes choses,
Semble aller radieux à la cause des causes.
Enfin c'est sur les monts que l'on reconnaît Dieu,
C'est là qu'on trouve encor sa trace en traits de feu,
Et que, remontant vite aux premiers jours du monde,
L'esprit voit reflamber la terre vagabonde.
Quel spectacle étonnant, quel aspect merveilleux,
Que tout ce vaste amas de sommets sourcilleux,
De dômes caverneux et d'aiguilles de pierre,
Les marbres, les granits, le schiste, le calcaire,
Les ossements du globe en pleine fusion,
Et l'antique matière à large et gros bouillon,
Mugissant, comme au fond d'une cuve brûlante,
S'enfle et baisse à grand bruit la poix noire et fumante,
Quel gigantesque drame, et quels enseignements!
D'abord ce n'est qu'un choc d'étranges éléments,
Un sombre pêle-mêle, une bataille impure,

Et l'élan convulsif d'une aveugle nature
Qui, grosse de ferments et de germes divers,
A besoin d'enfanter, et, de ses flancs ouverts,
Sans souci de leur but et de leurs alliances,
Pousse dans tous les sens des milliers de puissances.
D'abord de lourds essais et d'informes produits,
Des êtres ébauchés et gauchement construits,
De noirs accouplements de choses monstrueuses
Essayant d'arriver à des formes heureuses,
Et ne pouvant jamais; et les destructions
Sans cesse retombant sur les créations.
Tel dans l'antique fable était ce vieux Saturne,
Du ténébreux chaos souverain taciturne,
Saturne, destructeur de l'œuvre de ses flancs,
Émettant de son sein d'innombrables enfants,
Et toujours dévorant d'une faim infernale
Les produits imparfaits de sa flamme brutale.
Et pourtant ces élans, ces monstrueux efforts
Ne sont pas l'acte fou d'un Titan aux bras forts,
Mais l'effet d'une main intelligente et sage
Qui pour un noble but façonne un grand ouvrage.
Le feu s'est concentré : l'un sur l'autre entassés,
Les monts durcis au ciel lèvent leurs fronts glacés;
L'onde qui recouvrit quelque temps leur surface
S'évapore dans l'air, ou dans leurs creux s'amasse,
Et fait de vastes mers où mille germes chauds
Enfantent des milliers de flottants animaux.
Sur les rocs les lichens et les mousses légères
S'étendent; par-dessus s'enlacent les fougères,
Puis croissent les palmiers, les cèdres chevelus,
Et les chênes pesants aux grands rameaux tordus.
Autour des larges troncs et sous les hautes herbes,
Sonnent les anneaux d'or des reptiles superbes;
Sur ces corps imparfaits, onduleux et glissants,
S'élèvent d'autres corps plus complets, plus puissants.

L'éléphant monstrueux, l'hippopotame énorme,
L'épais rhinocéros et le bison informe,
Et tout l'ardent troupeau des agiles brouteurs,
Les chevreuils bondissants et les daims voyageurs.
Comme un soupir d'amour, un hymne de tendresse,
La verdure naissante envoie avec ivresse,
De son sein frémissant à la voûte des cieux,
Les volages oiseaux en chœur mélodieux.
Enfin, dernier produit de la féconde terre,
L'être humain apparaît, sublime mammifère!
L'homme droit comme un cèdre, et tournant vers le ciel
Les rayons enflammés d'un regard immortel;
L'homme au front noble et haut, porteur de la pensée,
L'homme dominateur de la fange insensée :
Et l'œuvre est achevée, et ce dernier chaînon
Unit le Créateur à la création;
Et le plan merveilleux de l'architecte immense
Est compris par le cœur et par l'intelligence.

Oh! que celui quî doute encor de ton pouvoir,
O mon Dieu! que celui qui ne sait pas te voir
Dans l'ordre ingénieux de sa propre structure
Et les mille tableaux de la douce verdure;
O mon Dieu! que celui qui méconnaît ton bras
Au pays des sapins aille porter ses pas.
Qu'il arrive au sommet des pics les plus sauvages,
Qu'il suspende son corps au-dessus des nuages,
Et là, comme l'oiseau qui plane sur les monts,
S'il est doué d'une âme, alors, à pleins poumons,
Il chantera le Dieu de la terre et de l'onde,
L'admirable ouvrier, l'ordonnateur du monde,
Celui qui, d'une haleine et d'un clignement d'yeux,
Fait monter l'océan jusqu'au parvis des cieux,
Et sait, quand il le veut, de ses mains frémissantes
Secouer comme un van les montagnes pesantes.

VI

HYMNE A LA LIBERTÉ.

Liberté, Liberté! fontaine de la vie,
Source du mouvement qui n'es jamais tarie,
Et qui coules sans fin des profondeurs du ciel,
Éther pur et sacré! la terre tout entière,
Depuis l'être penseur jusqu'au grain de poussière,
Aspire après tes effluves de miel!

Écoutez la rumeur bruyante,
L'éternelle rumeur de ses flancs sans repos:
Les germes enfermés sous l'argile pesante
Percent les murs épais de leurs étroits cachots;
Les vermisseaux captifs déchirent leurs cellules,
L'air comprimé par l'eau s'échappe en mille bulles,
La fleur de ses bourgeons coupe les verts réseaux,
Et l'animal caché sous une peau grossière
Enfonce avec le front le ventre de sa mère;
Enfin, tout ce qui vit sur ce globe agité,
Tout tend à rejeter le tissu qui le gêne,

A déchirer son langе, à secouer sa chaîne,
Pour atteindre d'un bond et boire d'une haleine
L'air de la Liberté.

O sublime élément, ô parfum préférable
Aux plus douces odeurs, au plus suave encens,
Parfum que de Saron la rose délectable
N'égale pas au jour des zéphyrs renaissants;
Viens pénétrer la terre, et, comme une onde pure,
Descends jusques au cœur de sa forte nature;
Jamais pour recevoir l'épanchement sacré
Son vaste sein ne fut mieux préparé.

La grande humanité, sa fille,
Tout entière est debout sur ses flancs découverts,
Et comme, au temps passé, dans le sein des déserts,
Des Hébreux affamés gémissait la famille,
De même, les bras hauts vers la voûte qui brille,
La lèvre palpitante et le regard en feu,
Elle attend la manne de Dieu.

Ah! du nord au midi, du couchant à l'aurore,
C'est toi qu'elle désire et c'est toi qu'elle implore,
C'est toi qu'elle demande à tous les vents du ciel,
C'est pour toi nuit et jour qu'elle veille et soupire,
C'est pour toi qu'elle pleure et pour toi qu'elle expire,
Toi, son rêve éternel!

Liberté, Liberté! que ton souffle de flamme
Soit le souffle d'amour qui passe dans les airs,
Quand le printemps renaît, et lorsque sa grande âme
Fait couler par torrents la neige des hivers!

Liberté, Liberté! que ta brûlante haleine
Ressemble aux jets dorés du splendide soleil,

Lorsque l'astre, montant à l'orient vermeil,
Couvre de mille fleurs la montagne et la plaine!

Que tout ce que la terre en ses flancs convulsifs
Roule de vœux ardents, d'espérances hautaines,
Que tout ce qu'elle y tient d'amours pures et vaines,
D'élancements restreints et de désirs captifs,
A ton souffle fécond, à tes chaleurs nouvelles,
Sente renaître en soi des courages plus vifs,
Et parte avec des ailes.

Que toute créature, excepté le méchant,
Ne trouve point d'obstacle à son vital penchant,
Et, selon sa nature et selon son caprice,
De cent mille façons croisse et s'épanouisse;
Et, pareil à l'étoile ou la comète en feu
Que nulle main n'arrête à travers le ciel bleu,
Aux champs de l'infini que tout monte et jouisse
Des ivresses de Dieu!

VII

HYMNE AU TRAVAIL.

O toi qui, dès l'instant où notre divin père
Eut jeté par milliers les êtres sur la terre,
Pourchassas rudement le troupeau des humains,
Et vers le sol herbu leur inclinas les mains;
Toi qu'a souvent maudit la commune souffrance,
Toi qui feras longtemps soupirer notre engeance,
Travail, pesante loi, dure nécessité,
Sous ta verge de fer, sous ton bras indompté,
Tu peux courber le front des enfants de ce monde;
Que tu viennes du ciel ou de l'enfer immonde,
Que tu sois du péché l'éternel châtiment,
Ou la condition même du mouvement;
Je ne chercherai pas à sonder le mystère,
Et je te reconnais puissance salutaire!

Sans toi l'homme, ce roi de la création,
Sur les fiers éléments n'aurait point d'action.
Sans toi le globe noir, tournoyant dans l'espace,

Ne roulerait encor qu'une effroyable masse,
Une boule d'argile en proie aux végétaux,
Sur laquelle, luttant avec l'air et les eaux,
L'homme succomberait, trop faible et petit être,
Aux forces dont il est devenu le seul maître.
Mais par toi la pensée est reine, et l'univers
Est vaillamment sondé dans ses replis divers;
La nature aime l'homme et chaque jour lui donne
Les fleurs et les fruits d'or de sa verte couronne;
Elle fait pour sa lèvre, avec un doigt divin,
Saigner la grappe mûre et couler le bon vin;
Elle nourrit son corps d'une substance saine,
Rend ses membres nerveux, facile son haleine,
Et fait bondir ses pas sur le sol agité,
Comme les pieds du daim par les vents emporté.
Puis c'est avec toi seul qu'au sein des grandes villes,
Le malheureux échappe aux tentations viles,
Et vers l'éternel bien suit à pas continus
Le sentier odorant des modestes vertus;
Enfin, c'est avec toi que l'homme, sans bassesse,
Monte au faîte doré de l'heureuse richesse,
Et qu'il peut aspirer en toute sûreté
L'air puissant de la gloire et de la liberté.
Sois donc béni, Travail! à ta volonté sainte,
O Dieu! je me soumets sans regret et sans plainte;
Et jusques au moment où la face des cieux
Sous un long crêpe noir fuira devant mes yeux;
Jusqu'au jour où la mort me glacera la veine,
Je resterai debout, et toujours en haleine;
Comme le bœuf rustique au robuste poitrail,
J'inclinerai mon front sous le joug du travail.

Ainsi, lorsque le jour renaît avec la brise,
Lorsqu'ouvrant sur les monts son aile humide et grise,
Le matin chante à l'homme et sonne aux animaux

Le moment du réveil et l'heure des travaux,
Le bœuf sort de l'étable et vient tendre la tête
Au joug accoutumé que le bouvier apprête ;
Puis le muffle en avant et les jarrets tendus,
Il entre à pas égaux dans les sillons fendus.
A mesure qu'il marche et que, suivant l'ornière,
Le soc péniblement met la glèbe en poussière,
On entend l'air siffler dans le creux de ses flancs,
La bave mousse et flotte à ses naseaux brûlants,
Il sue, et l'aiguillon augmente sa souffrance :
Mais sa peine n'est point vaine et sans récompense,
Le labeur de ses pieds n'est point labeur perdu,
Car sitôt que le soir au repos l'a rendu,
Sous son muffle écumant l'onde coule plus fraîche,
Son lit d'herbe est plus mou, le sainfoin de la crèche
A son palais avide offre plus de saveur,
Et la terre par lui fendue avec ardeur,
Aspirant dans les airs une force nouvelle,
Gonfle son sein fertile, et sa brune mamelle
Sur les doux animaux et sur l'humanité
Répandra des trésors de vie et de beauté.

VIII

HYMNE AU MARIAGE.

Tout s'engendre ici-bas par un ordre fatal
De l'élément le plus contraire :
La vie est de la mort la fille nécessaire,
Et le bien sort vivant des entrailles du mal.
Les cadavres humains enfouis dans la terre
Font germer l'herbe de son sein ;
Le retentissement sauvage du tonnerre
Rend le fond de l'azur plus pur et plus serein ;
L'extrême peur souvent est mère du courage ;
Du despotisme naît la jeune liberté,
Et des élans impurs de la brutalité,
La sainteté du mariage.

Ainsi, lorsque du sol les premiers habitants,
Géants à poitrines velues,
Virent d'un œil surpris passer les femmes nues

Sous les chênes ombreux dont ils mangeaient les glands,
Il se fit dans leur être un mouvement étrange,
Un grand frisson s'empara d'eux,
Leur cœur battit plus fort, et, sur leur lit de fange
Ils poussèrent au ciel des cris tumultueux;
Puis, les reins échauffés de flammes inconnues,
Et quittant leur repas sous les arbres profonds,
Ils se ruèrent tous comme de forts lions
Après les femmes éperdues.

Mais bientôt leur ardeur amena les débats
Et la dispute meurtrière;
Vingt pour une était trop: soudain vole la pierre,
Et des bâtons noueux résonne le fracas.
Le sang humain jaillit; la terre, les broussailles
Rougissent sous ses flots épais;
Enfin le faible cède, et, fuyant les batailles,
Il va cacher sa honte au plus noir des forêts,
Tandis que le vainqueur, dans une ivresse impure
Serrant sa belle proie entre ses bras poudreux,
Frappe du pied le sol et vers un antre creux
Se dirige avec sa capture.

Alors, commence alors l'œuvre de sainteté.
Comme, au printemps, la molle haleine
Des zéphyrs, caressant les rameaux secs du chêne,
Finit par triompher de leur rigidité;
Comme le chaud baiser d'une légère flamme
Fond et résout les durs métaux;
De même la voix tendre et l'œil doux de la femme
Domptent le cœur de l'homme et ses esprits brutaux.
Devant son front charmant il s'incline, il se traîne;
La force s'humilie aux pieds de la beauté:
Et le lien puissant de la paternité
Auprès d'elle à jamais l'enchaîne.

Hyménée! hyménée! union des humains,
O première amitié du monde!
Que de biens ici-bas ta volupté féconde
A versés sans mesure et comme à pleines mains!
Par toi l'homme sorti du vil troupeau des bêtes
A reconquis son noble rang;
Par toi la barbarie a fui de ses retraites,
Emportant avec soi l'infâme amour du sang;
Par toi les nations ont pris place sur terre,
Et sous le doigt de Dieu la sainte humanité,
Comme un fleuve paisible et plein de majesté,
A recouvert toute la sphère.

Et maintenant tu fais le charme des États
Et leur appui le plus solide:
Partout où ton feu brille et ta grâce réside,
Le labeur est facile aux graves magistrats.
L'ordre règne partout: sous les toits domestiques,
Comme une belle trame d'or,
D'âge en âge, à travers les familles antiques,
Des sublimes vertus circule le trésor.
Du ravissant amour tu prolonges la flamme,
Et tes chastes transports savent seuls enfanter
Tout le bonheur que l'homme ici-bas peut goûter,
Sans encourir reproche et blâme.

Heureux qui, sur le seuil de la virilité,
Aux plus beaux jours de la nature,
Dans les fleurs de la ville a choisi la plus pure
Afin d'en respirer la grâce et la beauté!
Heureuse aussi la vierge et du corps et de l'âme
Qui porte à son premier amour
Un cœur qui n'a brûlé que d'une seule flamme,
Des yeux qui n'ont encor réfléchi que le jour!
L'un et l'autre ils verront sur leur belle existence
Descendre les faveurs et les grâces du ciel,

Et la sérénité de sa coupe de miel
Verser sur eux toute l'essence!

Ils ne seront jamais obligés de s'aimer
Dans la solitude et dans l'ombre,
Et comme le coupable, avec un voile sombre,
De recouvrir la flamme âpre à les consumer.
Ils n'auront point recours à des ruses honteuses
Afin de se voir un moment,
Et ne compteront pas leurs caresses peureuses
Comme celui que l'or visite rarement.
Et quand la volupté, dans son ivresse sainte,
A tous deux leur mettra le cœur contre le cœur,
Ils ne mangeront pas les doux fruits du bonheur
Avec la cendre de la crainte.

Non, non, ils s'aimeront à la face des cieux
Et pourront partout se le dire;
Et les hommes témoins de leur chaste délire
Applaudiront partout à leurs transports pieux :
Car ils seront pareils à deux flûtes aimables,
Deux flûtes au son pur et clair,
Et qui, pleines du vent de deux bouches semblables
Toujours divinement redisent le même air:
Et qui les entendra sera rempli d'ivresse,
Et les tristes vieillards qui les rencontreront
Oublîront leurs chagrins et se verront au front
Reluire les jours de jeunesse.

O favoris du ciel, ô jeunes gens heureux!
De bonne heure aimez l'hyménée;
Ne jetez point la fleur de votre matinée
Au vent de la débauche et des plaisirs honteux.
De bonne heure allumez le pur flambeau des noces,
De bonne heure allez à l'autel,

Non poussés par l'auteur des actions féroces,
Le vil désir du gain et son appât mortel,
Mais guidés par l'amour et la céleste envie
De ne point fouler seul les pierres du chemin,
D'avoir une compagne et de donner enfin
De beaux enfants à la patrie.

Allez, car de la vie il est doux, il est beau
De faire en s'aimant le voyage,
Et dans ce dur trajet, ce long pèlerinage,
De supporter à deux le pénible fardeau.
Il est doux, il est beau de monter la colline
Ensemble et le bras sur le bras;
Il est doux, il est beau, lorsque le jour décline,
De la descendre ensemble et de dormir au bas;
Comme ces vieux époux aux tranquilles figures,
Que l'on voit, côte à côte et se donnant la main,
Dormir d'un si bon cœur et d'un front si serein
Sur les antiques sépultures.

IX

CHANT PATERNEL.

I.

LA MÈRE.

Enfant, repose-toi sur le sein de ta mère,
Laisse son mouvement clore au jour ta paupière ;
Enfant, jamais ton front n'aura pour sommeiller
De plus doux oreiller.

Jamais, pour rafraîchir ta bouche, nulle haleine
Ne passera dans l'air plus fraîche que la sienne,
Ni pour veiller sur toi nulle étoile des cieux
N'égalera ses yeux.

Enfant, mon bel enfant, dors sans trouble à ton aise,
Comme un flot azuré sous le vent qui s'apaise ;
Et ta sérénité dans le cœur maternel
Fera couler le miel.

O bonheur d'être mère, ô volupté suprême
Que l'on ne conçoit bien qu'en l'éprouvant soi-même!
Que par toi tous les maux du grave enfantement
Sont payés largement!

Lorsque près de son cœur la jeune et tendre mère
Berce le noble fruit de sa souffrance amère,
Ou lorsqu'à son enfant elle livre à flot plein
Les richesses du sein;

Quelle ivresse ici-bas vaut celle de son âme?
Elle est fière, et ses yeux qu'un saint amour enflamme
Ont une majesté qui souvent ne luit pas
Au front des potentats.

II.

LE PÈRE.

Enfant, viens, cher enfant, dans les bras de ton père;
Pour lui détache-toi du beau sein de ta mère,
Comme au souffle léger d'un vent plein de fraîcheur
Le bouton de sa fleur.

De même que le ciel en son éclat suprême
Est doux à contempler aux bienheureux, de même
Dans tes traits, ô mon fils! il m'est doux de me voir
Comme dans un miroir.

Que les peines du corps et les tourments de l'âme
Sur mes jours florissants s'abattent, troupe infâme;
Enfant, si je te vois, ton sourire vainqueur
Suspendra la douleur.

Ah! quand ton frais visage auprès du mien se joue,
Et que pour m'embrasser tu me tournes la joue,
Un céleste plaisir, en frissons ravissants,
Pénètre tous mes sens.

Ni le lin le plus pur, ni la plus fine soie,
Ni le moelleux velours où la lumière ondoie,
Ni la feuille de rose aux odorants replis,
Ni le duvet des nids,

Les ondes, le zéphir, enfin rien dans le monde
N'égale la douceur ineffable et profonde
Des lèvres de l'enfant qui s'en vient vous poser
Sur la joue un baiser.

III.

LE PÈRE ET LA MÈRE.

O toi qui l'as donné, toi qui peux le reprendre,
Créateur des humains, Dieu redoutable et tendre!
Verse sur notre enfant les trésors merveilleux
De la grâce des cieux!

Donne-lui la bonté, l'élégance et la force;
Comme un jeune pommier à la luisante écorce,
Fais-lui porter un jour tous les fruits enchanteurs
Que promettent ses fleurs.

Que ce beau rejeton à la tige vivace
Dans ses bras caressants constamment nous enlace,
Et rende plus étroits les liens amoureux
Qui nous pressent tous deux.

Comme au vent printanier les vapeurs les plus sombres
Dans les plaines du ciel fondent leurs grandes ombres,
Qu'au doux son de sa voix s'éloignent les soucis
De nos fronts obscurcis ;

Qu'en lui notre âge trouve un appui secourable ;
Qu'il soit pour nos vieux ans comme un bâton d'érable ;
Que, sans jamais fléchir, il guide nos pieds lourds
Sur le penchant des jours.

Enfin, lorsque la mort ombrera notre couche,
Sur nos fronts pâlissants que son aimable bouche
S'entr'ouvre, et que d'un doigt délicat et pieux
Il nous ferme les yeux.

X

HYMNE A L'HÉRITAGE.

Celui qui le premier mit la borne en un champ
Ne fut pas un cœur sec, usurpateur, méchant,
Mais un homme lassé de vaguer sur la terre,
Comme flot sans rivage et comme aigle sans aire,
Et jaloux de plier sa tente et d'attacher
Ses jours à quelque abri de bois ou de rocher.
Ce fut plus: il devait au travers de ses moelles
Sentir courir le feu des amours paternelles,
Et traîner avec soi le fardeau palpitant
D'une mère plaintive et de son faible enfant.
« Arrêtons nos destins, se dit-il en lui-même,
Pour mon bien, pour celui des deux êtres que j'aime,
Arrêtons nos destins trop longtemps vagabonds;
Et, comme un noble chêne enceint de rejetons,
Prenons racine afin qu'en paix sous notre ombrage
Une race au front pur aisément se propage.
Ce coin du sol ouvert au soleil plein d'éclats

Me rit et doit suffire à l'ardeur de mes bras.
La terre, me voyant fixer mes pas sur elle,
Accueillera mes soins d'une façon plus belle;
Mon travail sur ses flancs ne sera point perdu,
Et, tous les ans, par elle il me sera rendu
En fruits plus savoureux, en gerbes plus nombreuses.
Alors je passerai des heures plus heureuses
Qu'au temps où, poursuivi sans cesse par la faim,
Je poussais mes troupeaux dans des plaines sans fin,
Et, fatiguant le sol d'une éternelle chasse,
Comme un vent de la mer j'en écumais la face.
Alors, quand sur mes yeux les ombres de la mort
Descendront, je mourrai sans crainte pour le sort
De ma tendre compagne et de ma géniture,
Sûr qu'elles trouveront aisément nourriture
Dans les champs labourés par mes rudes hoyaux,
Champs dorés qui pourront briller encor plus beaux
Si le travail constant sous son joug tutélaire
Tient mes enfants courbés comme le fut leur père;
Et puis, je penserai que mes fils me perdant,
Comme le vif éclair qui ne luit qu'un instant,
Ne verront point mes traits sortir de leur mémoire.
Mon image longtemps, malgré la poudre noire
De la tombe, sera retracée à leurs yeux
Par les frais agréments de mes champs spacieux;
L'arbre qui jettera ses ombres sur leur tête,
L'onde dont le flot pur baignera leur retraite,
Le roc par moi creusé pour abriter leurs jours,
Mes superbes troupeaux aux mugissements sourds,
Tout parlera de moi, tout fera croire encore
A ma présence; et, bien que l'argile dévore
Mes pâles ossements en son sein enfouis,
Je resterai vivant dans l'âme de mes fils.
Mes bienfaits y feront fleurir ma souvenance,
Et si Dieu de ma race assure la croissance,

De génération en génération,
Aux jours les plus lointains retentira mon nom. »

Voilà ce que l'instinct de la nature humaine
Dut dicter au premier possesseur de la plaine,
Et ce que, tels que lui, pensèrent justement
Tous les imitateurs de son empiétement.
Soudain à leurs côtés, les filles magnanimes
De l'auguste Raison, les Lois, reines sublimes,
Parurent, et, tenant en main le glaive froid,
Se firent pour jamais les gardiennes du droit.
De ce jour la cité fut fondée, et la terre
Devint pour l'homme un lieu paisible et salutaire.

Il est vrai que le globe, en cet état nouveau,
Ne roula pas ses flancs sous un ciel toujours beau ;
Que, le cœur dévoré de passions infimes,
Avarice la louve y mit bas force crimes,
Et que la soif d'entrer sur-le-champ dans ses biens
Poussa l'homme au mépris des plus sacrés liens.
Alors on vit des fils à l'âme sanguinaire
Forcer leurs engendreurs à quitter cette terre
Avant le jour marqué par le doigt éternel ;
On vit, sur le bois chaud du cercueil paternel,
Des frères oubliant leur commune origine
D'un cupide poignard se percer la poitrine ;
On vit des actions d'une si grande horreur
Que le front du soleil s'en couvrit de pâleur.
Mais, hélas ! ici-bas quelle est la chose humaine
Qui dans ses mouvements quelque vice n'entraîne?
Quel est le lac limpide et d'un si franc azur
Qui ne roule en ses fonds quelque limon impur?
Parce qu'il sort de l'arbre une mauvaise branche,
Faut-il jusques au tronc tout entier qu'on le tranche,
Qu'on l'extirpe du sol et le rende au néant

Pour qu'avec lui le mal ne soit plus renaissant?
Non, il faut élaguer la branche en pourriture,
Et bientôt l'arbre, enflé d'une séve plus pure,
Réparera le tort de ses rameaux flétris
Par un plus vert feuillage et par de meilleurs fruits.

Loin, bien loin, ces esprits de trouble et de colère
Qui, ne comprenant rien aux choses de la terre,
Et n'en voyant jamais que les grossiers défauts,
Veulent passer sur tout l'acier bleu de la faux!
Si le monde écoutait leurs sauvages doctrines,
Il ne serait bientôt qu'un amas de ruines,
D'où ne ressortirait la pauvre humanité
Que le joug à l'épaule et le front hébété.
L'héritage aboli, la famille succombe
Entraînant avec soi la cité dans la tombe:
L'héritage aboli, c'est l'engourdissement
Qui succède partout au libre mouvement.
La terre devient comme une caserne immense
Où les hommes, mettant en bloc leur existence,
N'ont plus guère au travail d'excitant souverain
Que le fouet d'un despote et celui de la faim.
Alors, alors, adieu les doux plaisirs de l'âme,
Les élans de l'esprit et ses pointes de flamme;
De l'art sublime et pur adieu les monuments,
Adieu les faits du cœur, adieu les dévoûments,
Tout ce qui ravit l'homme à la céleste voûte
Et d'un noble avenir lui découvre la route,
Tout s'éteint: le présent est seul vivant pour lui,
Et le bonheur du corps le seul but qu'il poursuit.
Mais bientôt de ses sens la suprême maîtresse,
La volupté fait place à la molle paresse;
Celle-ci de son corps nonchalant tire au jour
La hideuse misère aux regards de vautour:
De misère renaît la haine meurtrière,

Les combats et le sang; — on se fuit, et la terre
Qui portait sur ses reins tant de riches palais,
Tant de champs de blé d'or et tant de vergers frais,
Revoit partout surgir les longs déserts de sables,
Les fonds marécageux, les bois impénétrables,
Où l'homme dégradé, seul et couvert de peaux,
Va ramper tristement avec les animaux.
Tel est le tableau vrai des sombres destinées
Que ferait à la terre, hélas! en peu d'années,
La mort de ce grand fait par nature enfanté,
Et qui, devenu droit, se nomme hérédité.
Au contraire, chantons ta louange, héritage,
Et sur le globe entier maintenons d'âge en âge
Ta loi sainte : disons que ton splendide fruit
Est du labeur humain l'équitable produit,
L'éternel stimulant des sueurs paternelles
Et l'aide nécessaire aux choses immortelles.
Sans toi l'hymen de l'homme est un feu sans raison
Qui ne laisse sur terre aucun profond sillon;
Sans toi, comme un collier qui se rompt et s'égrène,
L'innombrable troupeau de la famille humaine
Se disperse à travers le globe dévasté.
Mais, fil d'or précieux, gardien de l'unité,
Avec toi l'être humain, augmentant sa puissance,
Monte de siècle en siècle et par moins de souffrance
A l'accomplissement de son but glorieux :
L'accord toujours plus grand de la terre et des cieux.

XI

HYMNE A LA FAMILLE.

Quand tous les hauts autels honorés sur la terre
Tour à tour s'en iraient jusqu'à la moindre pierre
Joncher le vaste sol de leurs débris fumants,
Il en est un pourtant dont la base imposante
Résistera toujours à l'action constante
Des passions de l'homme et du travail des ans.

C'est toi, sublime table, autel de la famille,
Où la loi primitive éternellement brille
D'un merveilleux éclat, d'un splendide rayon,
Toi que Dieu construisit avec magnificence
Le jour, le jour fameux où sa toute-puissance
De l'homme et de la femme eut conçu l'union.

Hélas! depuis l'instant où la terre féconde
Décrivit par les airs sa courbe vagabonde
Et roula son grand corps dans les plaines du temps,

Ta face vit passer bien de sombres orages
Et bien des coups de foudre émanés des nuages
De leurs rouges éclairs sillonnèrent tes flancs.

Souvent le noir torrent des passions infâmes
Vint de ses flots troublés couvrir les pures flammes
Qu'animaient sur ton front de paisibles humains;
Souvent les fruits vermeils de l'offrande céleste
Furent précipités de ton sommet agreste
Par l'Envie implacable et ses sanglantes mains;

Souvent l'atroce Guerre, en ses courses brutales,
Frappa ton blanc pavé de ses rudes sandales,
Et, prenant aux cheveux un vieillard gémissant,
Courba ses faibles reins sur l'angle de ta pierre,
Et sous le glaive aigu, la pique meurtrière,
Comme le sang d'un bœuf fit couler son vieux sang;

Puis mille fois la Peste et sa sœur la Famine
Ont tout autour de toi promené la ruine,
Entassé les douleurs et les corps en monceaux,
Et mille fois, hélas! les pâles multitudes
Ont livré tes flancs nus, au sein des solitudes,
Aux outrages sans nom des immondes pourceaux;

Enfin du globe entier la ténébreuse masse
A changé ses climats, renouvelé sa face,
La terre a chancelé comme un homme insensé,
L'océan jusqu'au ciel a porté ses tempêtes,
Les nations se sont défaites et refaites,
Les races ont péri, les dieux même ont passé,

Mais toi seul es resté, debout, inébranlable,
Plus ferme qu'au milieu de leurs plaines de sable
Les éternels tombeaux des puissants Pharaons,

Plus ferme que les rocs du superbe Caucase,
Et plus solide enfin que ne l'est sur sa base
Le grand Himalaya, dominateur des monts.

Ah ! certes, ta structure est une œuvre divine,
Certainement c'est Dieu qui planta ta racine
Si fort avant en terre, et c'est sa large main
Qui tailla dans le vif tes pierres immortelles,
Les mit l'une sur l'autre et les unit entr'elles
Par un ciment plus fort que le ciment romain.

Frères, rassurons-nous ! dans la fièvre d'ivresse
Qui brûle de nos jours l'humanité maîtresse
De sa planète, il est un noble reposoir,
Un sanctuaire ombreux, un refuge tranquille
Où le calme de l'âme et le bonheur facile
Peuvent nous rafraîchir mieux que les vents du soir.

En vain, l'œil rutilant et la face rougie,
Les nymphes du plaisir, les faunes de l'orgie,
Hurleront, bondiront autour du saint autel,
Avant que son sommet ne s'écroule et ne tombe
Les pieds froids des danseurs descendront dans la tombe
Et leurs cris monstrueux se perdront sous le ciel.

En vain les charlatans de l'auguste pensée,
Sophistes et rhéteurs, de leur langue insensée
Viendront contre sa base appliquer le marteau,
La pierre inaltérable et plus forte et plus dure
Ébréchera leurs dents et de leur langue impure
Mettra, comme haillon, le sophisme en lambeaux.

Oh! rapprochons-nous tous du monument sublime;
D'un élan mutuel, d'un concert unanime,
Nourrissons sur son front le foyer de l'amour;

Le feu qui tant de fois sembla près de s'éteindre
Doit renaître plus vif et, peut-être, se teindre
D'aussi belles couleurs que les rayons du jour.

Au temps des dieux d'airain, l'inexorable père
Du sang de ses enfants osait rougir la terre;
Aujourd'hui l'amitié remplace le bourreau,
Le père également partage sa fortune
Et la mère, sans choix et d'une amour commune,
Allaite également ses enfants au berceau.

Que la blanche Concorde et la tendre Innocence,
La Vénération, la sainte Obéissance,
Entourent nuit et jour l'autel chéri des cieux,
Et que sous le giron de ces vierges charmantes
Les peuples réunis en phalanges aimantes
Des fruits d'or de la paix couvrent son front pieux.

Et la flamme luira splendide, et la fumée
Qui tourbillonnera vers la voûte embaumée
Sera, comme un encens au flocon argenté,
Le parfum le plus doux qu'en sa hauteur profonde
Le Dieu conservateur de la masse du monde
Reçoive de la terre et de l'humanité.

XII

HYMNE AU FROMENT.

Rien n'est beau sur la terre en spectacles féconde
Comme le déploiment d'une campagne blonde,
D'une plaine sans fin toute jaune d'épis
Que nuancent parfois les couleurs du lapis.
Le soleil s'y complaît, des hauts nuages sombres
Les vents capricieux y promènent les ombres,
Et font, comme les eaux d'un océan mouvant,
Onduler à longs plis sous leur souffle vivant
La chevelure d'or de notre mère antique.
Quelque chose de saint, de grand, de magnifique,
Comme un suave encens s'élève des guérets.
La noire profondeur des immenses forêts,
La hauteur des sapins, la majesté des chênes,
Peuvent au cœur de l'homme, en ses courses lointaines,
Porter l'émotion d'un pieux sentiment:
Mais nul arbre pompeux dans son accroissement
Ne saurait l'émouvoir d'une façon plus belle
Que l'aspect ondoyant d'une moisson nouvelle

Que l'épi mûr et lourd incline par son poids.
C'est que les souverains du royaume des bois
Sont les fruits spontanés de la seule nature,
Tandis que la moisson, plus frêle créature,
Est l'œuvre de la terre et du labeur humain;
Et Dieu sait quel labeur pour engendrer le pain!

C'est, toujours comme au temps du divin Triptolème,
Avec la brune argile une lutte suprême
Où l'homme n'est vainqueur qu'au prix de son repos
Et de ses jours usés en pénibles travaux.
O pauvre laboureur, qui voudrait de ta vie,
A voir de quels tourments elle est toujours suivie,
Et comme dans le cours des diverses saisons
La sueur de ta face inonde les sillons!
C'est peu, chaque matin, quand la bise est venue,
Que, bravant le brouillard ou le vent ou la nue,
Dans le champ des aïeux ouvert en mille sens,
Au pas lourd et tardif de tes bœufs mugissants,
Tu promènes le soc, la herse au pointes dures,
Et verses à grands tas les fécondes ordures:
Quand le sol préparé par ton active main
Recèle dans ses flancs le sublime levain,
Combien ton âme encore éprouve de souffrance!
Combien d'inquiétude à travers l'espérance!
Hélas! plus d'une fois, le soir en te couchant
Tu vas priant le ciel dans un penser touchant
D'épargner à la plante à peine hors de terre
Des matins rigoureux l'haleine délétère,
Et de lui mesurer, en des termes égaux,
La pluie et le soleil à flots calmes et chauds.
Plus d'une fois le jour, à l'aspect des nuages
Dans leurs lits violets balançant les orages,
Ton front tout orgueilleux de l'enfant du sillon,
Se penche et s'assombrit autant que l'horizon;

Et ployant les genoux sur la terre brûlante,
Tu conjures les vents à l'haleine sifflante
D'emporter au delà de tes champs menacés
La trombe meurtrière et les grêlons glacés.
Enfin, plus ton œil voit la moisson sainte et pure
Grandir et se dorer aux mains de la nature,
Plus ton âme demande à Dieu la faculté
De couper le blé mûr dans toute sa beauté;
Et ton cœur palpitant et ton sein en haleine
Ne retrouvent de calme et d'allure sereine
Que le jour où le grain arrive sans malheur
Royalement s'étendre au grenier protecteur.

Le blé, le pur froment, c'est la moelle de l'homme,
C'est l'aliment qui fait tout son pouvoir : en somme
Ce n'est rien qu'un brin d'herbe, un flexible tuyau
Qu'une goutte de pluie, un zéphir, un oiseau
Dans leur vol passager peuvent courber à terre :
Mais ce mince tuyau plus frêle que le verre
Est le pilier sublime où pour l'éternité
Repose aveuglément toute l'humanité.
Ah! que, comme un vautour descendu des montagnes
Et plongeant avec bruit sur les blondes campagnes,
L'orage au flanc lugubre, aux deux ailes en feux,
S'abatte tout d'un coup sur les blés somptueux;
Qu'un vent âpre et mordant, tombé d'un ciel avare,
Fende la terre sèche et, rendant l'onde rare,
Épuise dans son sein les bons sucs nourriciers
Et fasse dépérir les javelles sur pieds;
Ou que l'affreuse guerre, indomptable cavale,
Échappée aux horreurs de la nuit infernale,
Sans brides et sans mors, sous ses sabots d'airain
Broie à coups redoublés l'aliment souverain;
Et l'on verra bientôt d'une façon hautaine
Le noir désordre entrer dans la famille humaine,

La barbarie antique, ainsi qu'aux jours mauvais,
Ramener le tableau des atroces forfaits;
La terreur apparaître et traîner après elle
Des lâches passions la honteuse séquelle,
Les excès de la force et le mépris des lois,
Le pillage aux cent bras et l'émeute au cent voix.
Puis la pâle famine aux dents longues et minces
Parcourra de l'État les nombreuses provinces,
Et la mort attachée à ses pas désastreux,
La grande travailleuse aux yeux vides et creux,
Sous sa terrible faux fera tomber les hommes
Plus vite qu'on ne voit, dans les champs où nous sommes,
Sous le fer recourbé des braves moissonneurs,
Tomber la gerbe mûre et les timides fleurs.

O Dieu conservateur! ô Dieu de la nature!
Toi qui sais tout le mal que déjà l'homme endure,
Et comme il se fatigue à vivre pauvrement,
Épargne-nous toujours ce sombre événement!
Préserve nos cités, énormes habitacles,
Du retour désolant de semblables spectacles,
Et sans cesse pourvois par de nouveaux bienfaits
A ce que le froment ne nous manque jamais.
Fais-le croître au sommet des monts les plus arides,
Dans le creux des vallons, dans les plaines humides,
Dans les îles, partout: de ta puissante main
Épands à larges flots le magnifique grain;
Comme un riche semeur jette-le sans mesure,
Sans crainte que son jet épuise la nature,
Et que le globe entier se plaigne en ses élans
De voir trop d'épis d'or lui hérisser les flancs:
Car il en faut, hélas! à tant d'êtres au monde.
Il en faut au pasteur de la terre féconde,
Au commerçant avide, au marin vagabond,
Au penseur isolé qui travaille du front,

Au valeureux soldat qui défend la patrie,
Au prêtre infirme et vieux qui confesse et qui prie,
Aux enfants de la veuve, à l'indigent manchot,
Et même au malfaiteur au fond de son cachot.
Tous les hommes ont droit à la terrestre manne,
Tous, quel que soit le rang où le sort les condamne,
Leur labeur élevé, leur rôle obscur et bas,
Et leur sombre destin roulé jusqu'au trépas,
Tous ont un droit égal aux champs de la nature,
A leur morceau de pain, leur part de nourriture;
Aussi bien que l'oiseau que tu nourris dans l'air
Et le poisson muet aux gouffres de la mer,
Aussi bien que le tigre et les biches peureuses
Au sein des chauds déserts et des forêts ombreuses:
Car tous sont les rameaux pleins de vitalité
De l'arbre verdoyant qu'on nomme humanité.
Et cet arbre est, grand Dieu, la plus belle semence
Qui soit tombée un jour de ton giron immense.

XIII

HYMNE A LA VIGNE.

Enfant chéri de la France, ma mère,
Plante aux reins tortueux, à la feuille angulaire,
Que le soleil caresse avec amour,
Ne laisse point tarir ta séve salutaire;
O Vigne! nourris-toi des parfums de la terre,
Et bois avidement les feux brûlants du jour.

Tu n'as plus, il est vrai, les fêtes magnifiques
Dont jadis t'honorait la belle antiquité,
Les hymnes délirants, les danses impudiques,
Et les bonds du thyrse effronté;
Les pampres couleur d'or, aux grands jours de l'automne,
Ne sont plus arrachés à tes souples rameaux,
Et, sur le front des dieux ruraux,
Ne se contournent plus en épaisse couronne.
Pour les lynx mouchetés et les fiers léopards,
Tu n'es plus un sujet de bataille sanglante;
On ne voit plus le jus de ta grappe écumante

Couler sur les seins nus d'une jeune bacchante
Expirante d'amour sur des pampres épars;
Tu n'es plus l'aiguillon des ménades sauvages,
Et, troublant leurs sombres cerveaux,
Tu ne vas plus semant les monts et les rivages
De cadavres humains et de chairs en lambeaux.
Plus de culte effrayant, plus de folle prêtresse,
Plus de mystères redoutés,
Plus de temples fameux; les dieux morts de la Grèce
Avec eux au tombeau les ont tous emportés.
Et pourtant sur la terre, ô Vigne étincelante!
Tu refleuris encor comme aux jours révolus:
Tout meurtrier qu'il est du beau corps de Bacchus,
Le temps n'a point tari dans ta veine brûlante
La bienfaisante humeur qui coulait à grand flux.
Le temps a vainement mis l'Olympe en ruines,
Ravi les dieux de l'homme à l'immortalité,
En toi son bras a respecté
L'œuvre de la nature et de ses mains divines:
Et ton cep verdoyant, aux vivaces racines,
Comme un drapeau vainqueur dans le monde est resté;
Et toujours, chaque année, au déclin de l'été,
Devant tes grappes purpurines
Se courbe avec transport l'heureuse humanité.

Oui, lorsque le soleil encor plein de lumière
Du signe de la Vierge éloigne ses rayons,
Quand septembre moins chaud commence sa carrière,
Partout où pend la vigne en gracieux festons,
Un spectacle charmant se découvre à la terre.
Au sein des champs, au flanc des monts,
Comme un essaim doré de bruyantes abeilles,
S'envole un gai troupeau de hardis compagnons;
Et du pied de toutes les treilles,
Du fronton verdoyant de toutes les maisons,

S'élèvent jusqu'au ciel des milliers de chansons.
Tandis qu'au haut des ceps les jeunes gens folâtres
Font pleuvoir les raisins bleuâtres,
Les filles au-dessous tendent leurs tabliers,
Ou, pliant sous le poids des forts et lourds paniers,
Remontent des vergers en joyeuse phalange,
Et vont répandre la vendange
Dans le sein odorant des énormes cuviers.
Là, les bruns vignerons, garçons pleins de vaillance,
En chemise, et les bras appuyés sur les reins,
Comme de gais danseurs s'agitent en cadence,
Et sous leurs pieds sanglants font crier les raisins.
Les enfants autour d'eux, troupe vive, hardie,
Avide de toucher, désireuse de voir,
Se haussent pour atteindre au sommet du pressoir,
Et les fouleurs, riant de leur douce folie,
Leur barbouillent le front avec un peu de lie.
On jase, on chante, on rit, les airs sont enivrés:
De la cuve le vin jaillit à flots pourprés,
Et chacun de prendre une coupe;
Mais avant de goûter le nectar précieux,
Le père du hameau, le plus vieux de la troupe,
S'écrie en élevant son verre dans les cieux:
«Bénissons Dieu, mes fils; à lui la goutte mère!
Car c'est lui seul, enfants, qui féconde la terre,
Et qui verse aux mortels, avec les flots du vin,
La santé vigoureuse et l'oubli du chagrin.»

Non, tu n'as rien perdu de ton empire,
O Vigne généreuse à l'éclat séducteur,
Toujours avec élan, toujours avec ardeur,
Après ton fruit divin le genre humain soupire!
Toujours à ton aspect l'enfant et le vieillard
Sentent d'un feu plus vif rayonner leur regard;
Le triste cœur de la veuve plaintive

Chante, et son œil s'emplit d'une larme furtive.
Toujours à ton aspect le barde aux lèvres d'or
Voit s'éveiller en lui la verve sommeillante,
Et toujours, au doux feu de la grappe brillante,
Son vers retentissant prend un plus libre essor.
Toujours un peu de ta liqueur vermeille
Inspire du courage au guerrier de la veille,
Et, sur le pont brumeux du navire mouvant,
Sait réchauffer le corps et relever la tête
Du pauvre matelot battu par la tempête
Et tout glacé par la pluie et le vent.
Non, non, rien n'est changé, ta puissance est la même;
Seulement au grand jour de ta fête suprême,
Et lorsque la vendange en bruyantes clameurs
A proclamé ton culte et tes divins honneurs,
On a remplacé le délire
Qui du vainqueur de l'Inde ensanglantait l'autel,
Par une aimable joie, un doux éclat de rire,
Et des remercîments au seul prince du ciel.

Enfant chéri de la France, ma mère,
Plante aux reins tortueux, à la feuille angulaire,
Que le soleil caresse avec amour,
Ne laisse point tarir ta séve salutaire;
O Vigne, nourris-toi des parfums de la terre,
Et bois avidement les feux brûlants du jour.

XIV

HYMNE A LA PATRIE.

O belle France! ô noble enfant du ciel,
Patrie auguste, inépuisable mère!
Toi qui n'as point ta pareille sur terre,
Toi dont le nom est plus doux que le miel,
Jusqu'au moment où doit fuir l'existence
Sois notre amour et l'objet de nos chants;
Répétons tous en chœur ces mots touchants :
Dieu protége la France!

Du plus beau lis l'éclatante blancheur
N'égale pas celle de ta figure;
A pleines mains sur ton front la nature
A répandu la grâce et la fraîcheur.
Dans tes yeux bruns reluit l'intelligence,
Et la gaîté, de ses rubis en feux,
Divin bandeau, couronne tes cheveux:
Dieu protége la France!

Comme une reine, au milieu de deux mers,
Assise en paix sur un trône immobile,
Ton regard fier et puissamment tranquille
Plane de là sur le vaste univers.
A tes genoux le vent de l'abondance
Roule à flots d'or les épaisses moissons,
La vigne en fleur te rit sous ses festons,
Dieu protége la France!

Dieu t'a donné la gloire des combats,
Dieu t'a donné la palme des batailles;
Et le sang pur de tes chaudes entrailles
Incessamment enfante des soldats.
Ton cœur ardent est sensible à l'offense,
Au noir courroux prompt à s'abandonner,
Il est aussi prompt à tout pardonner:
Dieu protége la France!

O belle France, idole de tes fils,
Puissent jamais les discordes civiles
Ne faire entendre au milieu de leurs villes
Le bruit honteux des canons ennemis!
Entre tes bras puisse ton peuple immense,
Dans le travail et dans l'amour des lois,
Couler en paix des jours libres et droits!
Dieu protége la France!

Puisse ton cœur au vent de charité
Toujours s'ouvrir, et ta large poitrine
Brûler des feux d'une pitié divine
Pour tous les maux de notre humanité!
Puisse la fleur d'éternelle jouvence,
La bonne foi, la vertu de l'honneur,
Sur ton beau sein croître encore en splendeur
Dieu protége la France!

Et toi, grand Dieu, toi qui, du haut des cieux,
De l'univers tiens en main la fortune,
Sur ton enfant, notre mère commune,
Avec amour daigne jeter les yeux.
Dans l'avenir fais toujours qu'elle avance,
Grande parmi les grandes nations,
Et qu'à genoux toujours nous répétions :
Dieu protége la France!

XV

CHANT DE VICTOIRE.

Les canons ont fermé leurs gueules meurtrières,
La brèche ouverte a vu tomber ses défenseurs,
Et sur les murs croulants le drapeau des vainqueurs
Flotte au bruit du tambour et des trompes guerrières.

Maintenant que les chants succèdent au fracas,
Que tous les cœurs serrés s'élargissent d'ivresse,
Que le vent jette au loin la poudre des combats,
Et que le vieil Atlas tressaille d'allégresse,
La Paix, la douce Paix s'élance sur nos pas!

Ah! nous ne venons point déshonorer les filles,
Et jeter nos bras nus sur leur pudique chair;
Insulter les vieillards, disperser les familles,
Et chercher l'or à la pointe du fer.

Non, nous ne venons point renverser les murailles,

Saper les hautes tours, déraciner les forts,
Et, profanant du pied le champ des funérailles,
De leurs linceuls poudreux dépouiller les vieux morts.

Nous nous sommes armés pour une cause humaine,
Pour abolir l'amour du sang,
Pour tarir, s'il se peut, cette méchante veine
Dans le cœur âpre et dur de l'Africain brûlant.

Nous voulons que chaque homme ait du respect pour l'homme,
Que l'homme, pur reflet d'un Dieu puissant et bon,
Ne soit pas au marché vendu comme un mouton,
Nous voulons qu'on l'honore, et non pas qu'on l'assomme
Comme un bœuf mugissant qui meurt sous le bâton.

Nous voulons que la mort soit belle et sans outrage.
Plus de meurtre hideux, plus de Kabyle errant,
Comme un chacal au cri sauvage,
Flairant les corps tombés au plus fort du carnage,
Et mutilant le soldat expirant.

O sainte humanité! pour toi nos mains rapides
Enverraient jusqu'au ciel d'innombrables boulets!
Pour toi nous franchirions mille zones torrides,
Et nous irions au fond de ces gouffres livides
Arracher à Vulcain ses plus ardents secrets!

Allons, soldats enivrés par la poudre,
Artilleurs aux canons encor vibrants et chauds,
Cavaliers aux bras sûrs et prompts comme la foudre,
Et vous, fiers grenadiers, intrépides faisceaux
Que la mort même a grand'peine à dissoudre,
Par le mur entr'ouvert pressez vos larges flots!

Là vont se terminer les sanglantes misères,

Les marches, les travaux ; là tout aura sa fin,
Là, nous prirons le Dieu des combats et des guerres
Pour notre général et pour ceux de nos frères
Qui sont tombés sur le chemin.

En avant ! en avant ! ah ! la conquête est belle !
Les grands tigres rayés, les fauves léopards
Courent le flanc percé d'une balle mortelle :
Pour le vaste désert ils quittent les remparts,
Et leurs troupeaux hurlants, tumultueux, épars,
Laissent aux fils des Francs une gloire éternelle.

Entrons, entrons vainqueurs dans l'antique cité.
Sonnez, clairons, sonnez, trompettes !
Et vous, bruyants tambours, sous les noires baguettes
Roulez un chant d'orgueil et de mâle gaîté ;
Entrons vainqueurs dans la cité !

Il est beau d'envahir une terre nouvelle,
Il est beau de soumettre un pays indompté,
Lorsqu'au milieu des rangs marche l'humanité
Et quand tout cavalier au pommeau de la selle
Porte avec soi la liberté.

Novembre 1837.

XVI

HYMNE A LA MISÉRICORDE.

Blanche et douce Merci, fille de la Pitié,
A la voix tendre, à l'œil de pleurs souvent mouillé,
Je t'aime et te voudrais voir par toute la terre
Accompagner les pas de la force guerrière!
Oui, si le glaive rude aux feux d'azur et d'or
Doit être des humains chéri longtemps encor,
Si, défenseur du droit et gardien de la vie
Contre l'envahisseur, contre la barbarie,
Il doit longtemps encore, en de vaillants assauts,
Se mouvoir au poignet vigoureux des héros,
Veille à son action puissante et meurtrière,
Et plus qu'il ne le faut ne le laisse pas faire.
Sois toujours là pour dire aux hommes en courroux:
« Assez, assez frapper, arrêtez, plus de coups;
Davantage, est passer le droit de la défense.
En refoulant le crime épargnez l'innocence;
La vierge au teint de rose et l'enfant à l'œil bleu
Ainsi que le vieillard sont les choses de Dieu:

Leur faiblesse est sacrée, et celui qui l'accable
Est de tous les humains le plus épouvantable,
L'esprit le plus pervers et le plus infernal,
Car le mal il commet pour le plaisir du mal.
Certe, un triomphateur est grand dans la victoire
Quand, le front ombragé des palmes de la gloire,
Il rentre avec les siens en sa vieille cité
Aux acclamations d'un peuple transporté,
Quand derrière ses pas, tristes, baissant la tête
Les captifs, au soleil étalant leur défaite,
Attestent son courage et le génie heureux
Que dans trente combats il déploya contre eux,
Il est grand, aussi haut que sur terre peut l'être
Un mortel; cependant ce fier vainqueur, ce maître
L'est moins que lorsqu'encor, noir de poudre et de sang,
Il entend, ô Merci, ton cri doux et touchant,
Et que, purgeant son cœur du fiel de la vengeance,
Noblement il incline à la sainte clémence.
Non, rien n'est comparable en grâce, en majesté,
Au tableau que peignit pour la postérité
Le chantre d'Ilion en son large poëme;
Ce tableau c'est celui de l'héroïsme même;
Achille furieux de son Patrocle mort
Et sur le meurtrier étendant son bras fort,
Puis sentant tout à coup à la voix d'un vieux père
Son âme s'attendrir, s'éteindre sa colère,
Et lui-même inondé de pleurs et gémissant,
Remettant à Priam le corps de son enfant.
Quel fait! un des plus beaux de ta vertu suprême,
Tendre Miséricorde!... et c'est pourquoi je t'aime
Et je crie aux humains: « Pitié, toujours pitié! »
Surtout à ceux par qui le fer est manié
Et qui dans ce bas monde ont souvent pour office
D'être les instruments sanglants de la Justice.

XVII

CHANT DU POËTE.

La puissance peut dire : A l'œuvre, statuaire,
A l'œuvre, peintres et chanteurs !
Et le bouillant sculpteur entamera la pierre,
Et le peintre ravi mêlera les couleurs,
Et le chanteur divin, excitant son délire,
Laissera déborder sa lyre ;
Et des flots d'harmonie enivreront les cœurs.
Que leur importe l'ordre ? un tyran sur son trône,
Une pourpre pleine d'éclats,
Les multiples reflets de l'or de la couronne,
Des courtisans penchés et des flots de soldats,
Tout cela n'est-il pas un sujet de peinture,
Aussi beau que l'aspect de la verte nature,
Et que le mouvement d'un grand peuple, en été,
A travers la poussière et la mitraille dure
Reconquérant sa liberté.
Que leur importe l'ordre ? aux yeux du statuaire,
Pour l'amant de la forme et des contours de feu,

Le tyran est un homme, et le tailleur de pierre
Peut du corps d'un Néron tirer le corps d'un dieu ;
Et puis, le chœur léger des belles mélodies,
Troupe éthérée, au vol capricieux,
Peut au sein d'un palais sonore et spacieux
Déployer ses ailes hardies
Aussi bien que sous l'arc de la voûte des cieux.
Mais le poëte, non : nul autre que lui-même
N'a puissance sur lui dans ce vaste univers :
Il est roi de son art et l'arbitre suprême
De sa verve émouvante et de ses purs concerts,
Pour qu'il chante, il faut que son âme
A sa bouche ait dicté la sentence de flamme,
Et permis d'éclater en sublimes clameurs :
Car dans les saints transports dont elle est possédée,
Elle n'abonde pas rien qu'en sons et couleurs,
Mais elle roule aussi l'idée
A travers le torrent de ces rhythmes vainqueurs.
Et l'idée ici-bas n'est pas chose légère,
Une vaine couleur, un vain souffle qui fuit,
L'idée en soi renferme ou la paix ou la guerre,
L'idée est un vent chaud qui féconde ou détruit,
L'idée élève ou déshonore,
Vous jette dans la fange ou sur un piédestal,
L'idée est un pouvoir fatal
Qui, dans le fond de l'âme et son gouffre sonore,
Comme un prisme éclatant s'imprègne et se colore
Des reflets du bien ou du mal.
Ainsi donc le poëte au cri plein de puissance,
A la face brûlante, au grand cœur agité,
Est enfant de la conscience,
Et comme tel encor fils de la liberté.
Oui, le poëte est libre : ô philosophes blêmes,
Ténébreux constructeurs de mondes incomplets,
Essayez de le prendre en vos étroits systèmes

Comme l'oiseau dans les filets!
Et, pareil au sultan des plaines éternelles,
Pareil à l'aigle altier, il étendra les ailes,
Et dans l'azur des cieux emportera vos rets.
Oui, le poëte est libre: ô vains maîtres du monde!
Tyrans, rois ou tribuns, enchaînez son essor,
Plongez-le dans la nuit d'une geôle profonde
Et brisez dans ses mains sa plume, son trésor;
Et le fier prisonnier, de ses deux lèvres d'or,
Appellera sur vous le jour de la vengeance,
Couvrira de mépris votre immonde puissance,
Et devant l'échafaud chantera votre mort.
Oui, le poëte est libre: et son âme princière
Pour domaine a l'immensité.
A lui les vastes champs du ciel illimité
Et les contours bornés de l'épaisse matière,
Les eaux, les bois, les monts, et l'humaine cité,
L'empire de l'esprit et de la volonté,
Tout ce qui frappe enfin la mortelle paupière,
Et tout ce que l'œil pur de l'idéalité
Contemple sans lumière.
Oui, le poëte est libre, et, jusques au tombeau,
Son noble cœur n'admet pour lois supérieures
Que les lois émanant des célestes demeures,
Celles du bien, celles du beau;
Et son front souverain, dans la course divine
Où l'entraîne l'ardeur de ses ailes de feu,
Son front paré d'éclairs ne pâlit et s'incline
Que devant la grandeur de Dieu,

XVIII

CHŒUR DES SAVANTS.

Tandis que le printemps empourpre les charmilles,
Que les herbages verts appellent les troupeaux,
Que l'on voit deux à deux, jeunes gens, jeunes filles
Avec l'ivresse au cœur passer sous les ormeaux,

Que tout aime et tout chante au sein de la nature
Nous, retirés au fond d'un cabinet poudreux,
Pâles et dans les mains tenant notre figure,
Nous suivons la pensée en son vol lumineux.

Nous regardons le jet de l'éclair face à face
Et, l'esprit en sa vue absorbé tout entier,
De ses feux nous tâchons de conserver la trace
Sur les froides blancheurs du fragile papier.

Notre bonheur à nous, fils muets de l'étude,
C'est de porter le jour en toute obscurité,
Et, sous le voile épais de son écorce rude,
De contempler tout être en sa réalité.

Les uns, hardis plongeurs de l'océan des nombres,
Poursuivent jour et nuit sous leurs flots turbulents
Les problèmes profonds qu'à nos yeux chargés d'ombres
L'absolu, roi jaloux, tient cachés dans ses flancs.

Les autres, voyageurs aux plaines de l'espace,
Volent après l'essaim des astres radieux,
Observant dans les airs la comète qui passe,
Et nommant et comptant toutes les fleurs des cieux.

Ceux-ci tirent des corps une force invisible
Qui, ramassée au creux de leur habile main;
Se laisse diriger, en sa course terrible,
Comme un fougueux coursier qui reconnaît le frein.

Ceux-là des éléments divisent les atomes
Et, dans l'orbe infini de leur variété,
Réduisant à néant les antiques fantômes,
De la pure substance atteignent l'unité.

Enfin, du vieux Dédale appliquant les doctrines,
D'autres soufflent la vie au tranquille métal
Et peuplent l'univers d'un monde de machines
Qui dans leurs mouvements surpassent l'animal.

La terre et l'océan racontent nos prouesses,
Les cieux même sont pleins de notre vaste essor;
Nous possédons déjà de bien grandes richesses,
Nous avons beaucoup fait: nous ferons plus encor.

Et de tous ces travaux le but et la pensée
Ne sont pas ce que croient de nous nos ennemis,
L'orgueil de tout connaître et l'ivresse insensée
De nous poser en rois sur le globe soumis.

Non, non, c'est le bonheur de mieux voir et comprendre

Dans ses plans infinis la puissance de Dieu,
De louer ses splendeurs et d'une âme plus tendre
De chanter son saint nom sur des lyres de feu.

C'est, surtout, de porter au secours de nos frères
Des moyens plus nombreux de bien-être ici-bas,
D'alléger le fardeau de leurs longues misères
Sur la voie inconnue où s'enfoncent leurs pas.

O Douleur! noir serpent qui comprimes la terre
Dans les mille replis de tes reins venimeux,
C'est contre toi, surtout, que la science austère
Dirige incessamment ses efforts valeureux!

Oh! nous n'espérons pas, enfant du mal antique,
Te détruire en entier; ce triomphe est trop beau;
Mais nous espérons bien, à ton corps tyrannique,
Du fer de nos pensers, trancher plus d'un anneau.

En vain des cœurs dévots sur un ton lamentable
Nous crient: « A quoi bon ces vœux ambitieux?
Rendre à l'homme la terre un séjour supportable
C'est lui faire oublier qu'il doit monter aux cieux. »

Nous, nous leur répondons : « A la bonté divine
Ce serait insulter que d'apprendre aux humains
Qu'ils ne peuvent aller au ciel que par l'épine
Et les cailloux sanglants des plus âpres chemins. »

Non, Dieu n'est pas méchant; — et, suivant d'un vrai sage
La voix et les conseils, avec lui nous disons :
Aux champs de la sagesse il est plus d'un passage,
Les meilleurs sont semés de fleurs et de gazons.

Dieu, de corps et d'esprit douant sa créature,

Ne voulut pas des sens éteindre les plaisirs;
Il voulut seulement qu'habile avec droiture
L'art ne pût contenter que de justes désirs.

L'homme peut donc jouir de l'amitié charmante
Sans perdre pour cela l'amour de son auteur,
Et, sans lui faire tort, près d'une épouse aimante,
Il peut épanouir les trésors de son cœur.

Oui, chacun en son rang, ô terrestre existence!
Nous pouvons tous goûter pleinement tes attraits,
Et conserver encor la sublime espérance
De celle qui, là-haut, ne finira jamais.

La vertu, la vertu!... loin de mettre à la chaîne
Nos désirs de bien-être et de profit, elle est
Au contraire la forme heureuse et souveraine
Du vrai bonheur de l'homme, en ce monde imparfait;

Semblable au mouvement double de notre sphère,
Qui s'opère à la fois sans gêner son essor,
Et qui, sur tous les points de l'orbe séculaire,
Maintient divinement l'harmonie et l'accord.

XIX

HYMNE A LA CHARITE.

Chère fille du Christ, aimante Charité,
O toi qu'en retournant à la Divinité,
Le doux Galiléen laissa sur cette terre
Afin de réparer le crime du Calvaire!
Ne t'épouvante pas de la rigueur des temps,
Des mots injurieux, des rires insultants
Que tu rencontreras sur bien des lèvres viles;
Habite parmi nous, dans nos champs, dans nos villes
Fais retentir ta voix, et découvre à nos yeux
L'éclat modeste et doux de ton front gracieux.
Nous avons tant besoin, pour nos corps et nos âmes,
De tes baumes exquis et de tes purs dictames!

Hélas! malgré les pas de la société,
Trop encore, Paresse, Orgueil, Lubricité
Jettent sur le pavé de nos places publiques

Des flots de mendiants et d'ardents faméliques;
Trop encore, le dur égoïsme des cœurs
Enchaîne les élans et glace les ardeurs;
Trop encore, l'on voit le publicain avare,
Dans sa morgue insolente et sa course barbare,
Passer insoucieux et sans tendre la main
Au pauvre enfant tout nu qui meurt sur son chemin;
Trop encore, l'Envie à l'âme basse et vaine,
Chez le peuple excitant les serpents de la haine,
Décharge sa colère au front de l'innocent,
Et fait avec douleur couler son noble sang.
O sœur de l'Espérance, ô vertu surhumaine,
Des chrétiennes vertus ô toi la plus chrétienne,
Charité, Charité, femme au rouge manteau,
Redouble de pitié pour l'énorme troupeau
Qui chemine en ce monde à travers tant d'alarmes;
Songe à toute douleur, n'oublie aucunes larmes,
Quel que soit le visage et quels que soient les lieux,
Passe indifféremment ta main sur tous les yeux;
Au centre des palais comme au fond des chaumières,
Crie et redis sans cesse aux hommes qu'ils sont frères,
Qu'ils sont tous ici-bas faits pour se secourir,
Et non pour s'opprimer et non pour se haïr;
Que ce n'est qu'au moyen d'abondantes largesses
Que le riche peut faire excuser ses richesses,
Et réparer aux yeux de la sainte équité
Les torts exorbitants de l'inégalité;
Mais que le pauvre aussi, soulagé dans sa peine,
Doit de son cœur souffrant épancher toute haine,
Et ne garder en soi que les doux éléments
De la reconnaissance et des bons sentiments.
Enfin, au fond des cœurs verse tes pures flammes
A grands flots, et surtout fais que les tendres âmes
Qui se pénétreront de tes vives chaleurs
Dispensent sans compter leurs aimables faveurs.

Charité, Charité, ton image sincère
N'est-elle pas toujours le portrait d'une mère?

Ainsi lorsque la soif tourmente ses enfants
Et vers le sein fécond tourne leurs yeux brillants,
La bonne mère est là, qui, sachant les comprendre,
Les suspend tour à tour à sa mamelle tendre:
Et voilà les petits, sur le sein renversés,
Les doigts crispés de joie et les deux yeux baissés,
Qui font à coups de langue entrer dans leurs bouchettes
De la douce liqueur les blanches gouttelettes.
Le front le plus vermeil, comme le plus pâli,
Est sûr de trouver place au sein blanc et rempli,
Et chacun largement y prend sa nourriture.
Cela n'empêche pas que si, par aventure,
La sainte femme voit une humble et pauvre main
Poser sur ses genoux un petit être humain
Qui frissonne en son lange et que la soif dévore,
Elle ne s'apitoie et ne soit prête encore
A lui donner le sein: qu'importe que l'enfant
Ne soit pas de sa chair, ne soit pas de son sang,
Qu'il ait une figure inconnue à la sienne;
Il lui suffit de voir qu'il souffre, que sa veine
Est maigre et sans couleur, et que sa bouche en feu
Appelle la boisson que lui destinait Dieu;
Et vite elle le met sur sa chaude poitrine
Et lui fait emboucher la bouteille divine,
Et le flot maternel de nouveau prend son cours
Pour le pauvre étranger comme pour ses amours:
Car on a beau puiser à la douce fontaine,
Le cœur la renouvelle et la fait toujours pleine.

XX

HYMNE A LA RÉSIGNATION.

Un jour, une plainte sauvage,
Tombant du Caucase ébranlé,
Traversa le sombre nuage
Qui tenait son sommet voilé;
Et cette plainte redoutable,
Se mêlant au bruit formidable
Du grand combat des éléments,
Comme un cri d'atroce vengeance,
Frappa toute l'humaine engeance
Des plus noirs épouvantements.

C'était le Titan Prométhée
Qui, pendant au roc souverain,
Se tordait, victime indomptée,
Sous un vautour au bec d'airain.
Toutes les fois qu'une morsure
Augmentait sa large blessure,

Il fronçait son sourcil épais,
Et, l'œil au ciel, plein de colère,
Criait au maître du tonnerre:
« Tyran infâme, je te hais! »

Longtemps plus tard, une autre plainte
Perçait les ombres de la nuit,
De souffrance non moins empreinte,
Mais moins amère dans son bruit.
Cette fois la plainte funeste
Montait à la voûte céleste
En soupirs calmes et pieux,
Comme la voix douce et profonde
D'un beau cygne qui fait au monde
Ses mélancoliques adieux.

Hélas! le Christ à l'agonie
Pleurait au mont des Oliviers:
Car, voyant sa tâche finie,
Il devinait ses meurtriers.
Sous le poids de la main divine
Il courbait sa faible poitrine,
Et, gémissant, disait: « Mon Dieu!
S'il faut que vienne le supplice,
Et que je boive ton calice,
Je m'incline et bénis ton vœu. »

Ah! la douleur est effroyable;
Elle est souvent longue à porter,
Et le ciel bien impitoyable
Aux cris qu'elle nous fait jeter.
L'esprit de l'homme a beau se tendre,
Il ne pourra jamais comprendre
Pourquoi, pour un si court moment,
Il faut voir dans la chair et l'âme

Tant de vautours à l'œil de flamme
Plonger l'ongle cruellement.

Que faire alors, hommes, mes frères,
Mes pauvres frères en douleur?
Lancer des paroles amères
Au mal, à son puissant auteur?
Comme un Titan à la torture,
Appeler tyran la nature
Et maudire le Créateur?
Mais c'est pousser un cri de haine,
Et ce cri n'ôte point la peine
Et peut-être accroît son ardeur.

Que faire alors? de la souffrance
Porter le poids sans soupirer?
Opposer un sombre silence
Au mal qui vient vous torturer?
Mais cet effort est impossible,
Notre nature est trop sensible,
Et la fibre du cœur humain
N'a pas, quoique épaisse matière,
L'immobilité de la pierre
Et la dureté de l'airain.

Il vaut bien mieux laisser la plainte
S'écouler librement du cœur,
Comme l'eau fuit d'une urne sainte
Qui roule sous un pied vainqueur.
Seulement, dans les douleurs vives,
Il faut vers le mont des Olives
Tourner sa pensée et ses yeux,
Et là, prenant Christ pour modèle,
Mesurer ses plaintes à celle
Dont il émut les vastes cieux.

O Jésus! ton divin génie,
Type vrai de l'humanité,
Dans la mort comme dans la vie,
A surpassé l'antiquité.
Ton existence fut sublime,
Et ton cri de mort, ô victime!
Fut celui d'un cœur bien aimant,
Qui sut combien la Providence
Est au-dessus de notre essence
Et de son faible jugement.

O Jésus! que foudre et tempête
Sur mon front viennent à bondir,
Comme toi je baisse la tête
Et point ne cherche à me roidir.
J'imiterai ta noble transe,
Je supporterai la souffrance
Sans blasphémer : sous le couteau,
La douceur de l'agneau qui bêle
Est plus émouvante et plus belle
Que les colères du taureau.

Oui, loin de penser que la peine
Soit ici-bas l'effet brutal
D'un pouvoir que le hasard mène
Et qui sans raison fait le mal,
Je veux toujours croire, au contraire,
Qu'elle est utile et nécessaire
Au grand plan conçu dans les cieux,
Et je dirai : « Toute-puissance,
Quand tu nous verses la souffrance,
Si tu le fais, c'est pour le mieux? »

XXI

HYMNE A L'AMITIÉ.

Heureux qui, voyageant dans les champs de la vie,
A, dès l'abord, trouvé pour compagnon
Un homme à l'esprit juste, au cœur honnête et bon,
Sans génie oppressif et plein de modestie,
Qui, sévère pour soi, mais pour vous indulgent,
Jouit du monde en être intelligent,
Et toujours calme, aimable, en tout temps, à toute heure,
Au chemin du bonheur suit gaiment votre pied,
Et dans les jours d'orage à vos côtés demeure,
Fort comme une ancre aux bras d'acier.

Ah de l'arbre odorant de la verte jeunesse
Il est doux avec lui de goûter les fraîcheurs;
Il est doux de plonger avec lui dans l'ivresse,
D'être sage avec lui quand revient la sagesse,
Et par les bois, les prés en fleurs,
En secret avec lui, pris de folles ardeurs,

De dénouer parfois les divines ceintures
Des filles d'Apollon aux voix tendres et pures!

Il est vrai que le ciel n'est pas toujours serein,
Que très-peu de beaux jours finissent sans tempêtes,
Que la neige des ans et le vent du chagrin
Tôt ou tard passent sur nos têtes :
Mais las! quelles que soient les rigueurs du destin
Et les longues douleurs de l'âge impitoyable,
Dans ce monde changeant, il est encore heureux
De vieillir côte à côte et surtout d'être deux
Contre le mal inexplicable.

Et tel fut ce troupeau de sublimes mortels
A qui l'on dresserait volontiers des autels,
Tant leur mémoire est chère;
Achille aux pieds légers, Patrocle à l'âme fière,
Oreste et son Pylade, et Damon, Pithias,
Et le grand roi David et son cher Jonathas,
Des cœurs aimants admirable exemplaire :
Ils croisèrent leurs mains aux luttes d'ici-bas;
Aussi dans les revers et sous l'œil du trépas
L'infortune leur fut moins qu'à d'autres amère.

O belle et charmante Amitié!
Fille des doux accords et sœur de la Pitié,
Sainte union des cœurs, amour chaste et sans voile,
Feu paisible et constant, blanche lueur d'étoile
Qui chauffe sans brûlure et pour l'éternité,
Va, sans toi tous les biens sont peu dignes d'envie;
Gloire, fortune et liberté
Ne sont que les accès d'une courte folie,
Les rêves creux d'un sommeil agité,
Et l'homme assurément jamais n'aurait tenté

De boire jusqu'au fond le calice de vie,
Si le roi du céleste azur
N'en eût point parfumé les bords de ton miel pur.

XXII

CHANT DES VIEILLARDS.

Jeunes gens, jeunes gens! que la vieillesse envie
Et qu'elle voit passer devant ses tristes yeux,
Le visage empourpré des roses de la vie
Et l'œil illuminé de la splendeur des cieux;

Vous que la vie emporte au milieu de l'espace,
Comme un fier étalon, comme un coursier sans freins,
Que l'obstacle aiguillonne et que rien n'embarrasse
Dans les champs entr'ouverts à ses pas souverains;

Que la force du sang qui bouillonne en la veine
Entraîne avec transport aux amoureux combats,
Et qu'elle mène aussi, la tête haute et vaine,
Contempler sans frayeur la face du trépas!

Jeunes gens, jeunes gens, ah! que votre jeunesse
Ne vous inspire pas des discours méprisants
Pour les cheveux blanchis où la sombre vieillesse
Amasse à flots épais ses brouillards malfaisants!

Ne nous regardez pas, dans votre course agile,
Comme des Termes froids dont l'impuissant orgueil
Couvre le sol poudreux d'une charge inutile,
Et de tous les chemins comble et barre le seuil.

Ne nous regardez pas comme plantes inertes,
Comme rameaux noircis par les souffles du nord,
Comme branches sans séve et déparant les vertes,
Ou comme des fruits mûrs pour les doigts de la mort.

Songez, ô jeunes gens, que votre force extrême
A la pâle langueur fera place à son tour,
Et que vers le moment de ce déclin suprême
Vos pieds tumultueux vous mènent chaque jour;

Que votre noble corps, votre fière stature
Se ploîra comme un arc sous le poignet du temps,
Et que, comme l'hiver argente la verdure,
Vos cheveux blanchiront sous la neige des ans;

Que votre main si bonne à tenir une lame,
Vos genoux si puissants à dompter des chevaux,
Votre bras si rapide à presser une femme,
Votre langue si vive à formuler des mots;

Tout se détraquera sous la rouille de l'âge,
Tout insensiblement joûra mal, et le corps
Ne se remûra plus que comme un vieux rouage
Dont les siècles auront engourdi les ressorts.

Alors dans ce déclin de la force hautaine,
Dans cet affaissement de la chair et des os,
Dans ces derniers éclats de la pensée humaine,
Dans ce penchant rapide à l'éternel repos,

Les seuls enivrements de l'âme en décadence,
Les seuls rayonnements au milieu des brouillards,
Les seuls parfums encor ranimant l'existence
Seront l'humble respect et les pieux égards.

Le respect, le respect, ô jeunesse superbe!
Accorde-le sans peine à tous les fronts chenus!
La vénération dans l'âme d'un imberbe
Est, avec la franchise, une grâce de plus.

Ne refuse jamais le peu que te demandent
Les êtres chancelants dont les cercueils sont près :
Honore-les afin que les cieux te le rendent
Au jour où tu verras poindre les noirs cyprès.

Et nous, graves vieillards, patriarches des villes,
Monuments respectés par les vagues du temps,
Que son courant oublie, et que, comme des îles,
Son flot à découvert laisse quelques instants;

Nous qui, longtemps battus par l'aile des orages,
Et longtemps égarés sur la mer des vivants,
A force de périls, à force de naufrages,
Avons appris, hélas! à connaître les vents;

Nous en la main de qui la grande expérience
A déposé sa lampe à la douce clarté,
Et qui, dans les chemins ombreux de l'existence
Marchons, avec lenteur, mais avec sûreté;

N'abusons pas des biens de la sainte sagesse,
N'abusons pas des dons du savoir merveilleux,
Et dans le gai troupeau de la folle jeunesse
Ne portons pas des fronts ridés et soucieux,

Des visages armés de sévères paroles,
Des cerveaux tout remplis d'orgueilleuses raisons;
Pensons à nos beaux ans, à nos passions folles,
Aux jours de la vendange et des chaudes moissons.

Ah! pour elle, au contraire, ayons des yeux de pères;
Aimons à la reprendre et non pas à l'aigrir :
De nos saines clartés, de nos pures lumières,
Pour elle illuminons le champ de l'avenir.

Laissons-la pas à pas se mettre à notre place
Dans les rangs de l'armée, aux conseils de l'État :
Devant elle sachons nous enfuir avec grâce,
Comme la nuit devant le soleil plein d'éclat.

Toutefois, en quittant les combats et l'arène,
En remettant le ceste à des bras plus vaillants,
Gardons-nous que l'ennui honteusement ne traîne
Au sein des vils plaisirs l'honneur de nos vieux ans.

Tant que nous le pourrons, vivons par la pensée :
Jusqu'au dernier soupir, jusqu'au seuil du tombeau,
Que notre intelligence avec fruit exercée
Augmente ses trésors, apprenne du nouveau.

Enfin, lorsque pour nous l'heure de la retraite
Sonnera tristement au noir cadran des cieux,
Lorsque Dieu nous dira que notre course est faite
Et qu'il nous faut aller rejoindre nos aïeux,

De ce monde mouvant, de ce monde éphémère,
Détachons-nous sans bruit, sans regret et sans fiel,
Comme un fruit doux et mûr, et qui, tombant sur terre,
Bénit le sol natal et l'arbre paternel.

XXIII

HYMNE A LA MORT.

Je chanterai la Mort, la Mort inexorable,
Non pas avec l'accent d'une voix lamentable
Et sur un mode injurieux;
Mais je la chanterai d'une noble manière,
Comme on chante au matin la divine lumière
Qui finit la nuit sombre et colore les cieux.

O Mort! pas un seul être en l'univers immense
Sous tes fauves regards ne s'égaie et se plaît;
L'aigle gémit comme le roitelet,
Le lion tremble, et l'animal qui pense
Sent la frayeur blanchir son visage inquiet:
Et pourtant ici-bas ta lugubre présence
Est un ineffable bienfait.

Quelle bonne nourrice et quelle tendre mère
Endorment mieux que toi les douleurs de l'enfant?
Quel médecin meilleur sur une plaie amère
Verse une huile plus douce, un baume plus calmant?

Quelle tranchante épée et quelle forte lame
Comme toi rompent tous les nœuds
Qu'autour du flanc des malheureux
Serrent la tyrannie et la misère infâme?

Lorsque nos vains désirs se sont bien combattus,
C'est ta main qui finit la lutte douloureuse,
Et, quand des passions le flux et le reflux
Nous ont plus agités qu'une barque écumeuse,
C'est toi qui, dominant l'onde tumultueuse,
Nous ramène une paix que nous ne perdrons plus.

Telle qu'un feu brûlant ou le jet du tonnerre,
Souvent la vie à l'acte humain
Accorde un pouvoir souverain,
Une force qui met en mouvement la terre :
Mais la mort prête aux faits un plus haut caractère :
Comme un sculpteur sublime et plein de gravité,
Elle complète l'œuvre et donne la beauté.

Oui, tout ce que l'on fait avec la mort en face
Porte le sceau divin qui jamais ne s'efface;
Le flot du dévoûment, la source du vrai beau,
Ne coule largement qu'au pied du noir tombeau,
Et le cri qui tomba des hauteurs de Solyme,
Le cri du juste mort sur la croix étendu
Est et sera toujours le cri le plus sublime
Que l'univers ait entendu.

Je chanterai la Mort, la Mort inexorable,
Non pas avec l'accent d'une voix lamentable
Et sur un mode injurieux;
Mais je la chanterai d'une noble manière,
Comme on chante au matin la divine lumière
Qui finit la nuit sombre et colore les cieux.

XXIV

HYMNE AUX TOMBEAUX.

A voir le peu de temps que va la chose humaine
Et combien sa ruine est rapide et soudaine,
On dirait, quand la mort a mis la main dessus,
Détendu ses ressorts, relâché ses tissus,
De veine en veine éteint la chaleur nourricière
Et donné la volée à l'âme prisonnière,
On dirait que pour l'homme en cadavre changé
Tout est fini sur terre, et qu'une fois rongé,
Il n'y doit demeurer trace de son passage,
Pas plus que dans les cieux n'en laisse le nuage,
Ou l'ombre de la nuit sitôt que le soleil
A découvert son front à l'orient vermeil.
Mais non, le vase d'or qui renferma le baume
Enivre encor les airs de son suave arome
Après qu'il est brisé; le temple aux contours purs
Qui garda l'Éternel à l'abri de ses murs,
Lors même qu'il n'est plus qu'un monceau de ruines,
Attire encor la foule à ses pierres divines:

Tout n'est pas terminé pour l'homme qui s'éteint,
Non-seulement au ciel et devant le Dieu saint,
Mais aussi dans les champs de l'existence humaine.
L'homme en destruction, l'homme poussière vaine,
Laisse encore ici-bas quelque chose de grand,
Qui n'est point de la vie et n'est point le néant,
Son tombeau! le tombeau, noble et puissante masse,
Qui lie à l'avenir le passé qui s'efface,
Monument qui s'élève avec solennité
Sur les confins du temps et de l'éternité,
Et que l'ardent regret, enfant des cœurs sincères,
Arrose constamment de pleurs et de prières,
Afin de consoler les ossements poudreux
Qui gisent pêle-mêle en ses flancs ténébreux.

O soins touchants des morts et de la sépulture,
Bons sentiments que Dieu mit dans notre nature,
Vous êtes éternels, vous êtes aussi vieux
Que la face du globe et la voûte des cieux!
On vous trouve partout, dans le fond des savanes,
Sous le sauvage abri des pendantes lianes,
Comme au sein des cités, sur le seuil des palais
Que le porphyre et l'or décorent à grands frais.
Tout ce qui porte un cœur, une âme douce et tendre,
Peut, n'importe sa place, aisément vous comprendre,
Et, sans qu'il soit besoin d'enseignements puissants,
Vous comprendra toujours jusqu'au déclin des ans.
Oui, tant que par les airs l'astre doré qui brille
Éclairera le front d'un fils ou d'une fille,
On verra l'humble terre ouvrir au bras mortel
Son sein, pour recevoir l'ossement paternel,
Et le sombre cyprès, le gazon ou la pierre
Se tailler et monter en pyramide altière,
Pour raconter aux cieux, en signes éclatants,
La grandeur de la perte et le deuil des enfants.

Aussi combien, malgré nos soupirs et nos larmes,
Le séjour des tombeaux conserve encor de charmes !
Combien leur solitude émeut l'âme, et souvent
En dit plus que le bruit de ce monde mouvant !
Sous le couvert épais des funèbres ombrages,
Aux douteuses clartés qui percent les feuillages,
Le souvenir des morts doucement agité
Reparaît plein de force et plein de majesté.
Là, planant au-dessus des embarras du monde,
Et largement lavé de toute fange immonde,
Il éveille dans l'âme un plaisir noble et pur
Comme un beau ciel dont rien ne peut troubler l'azur.
La jeune fille morte en sa fleur virginale
Renaît avec des traits d'une grâce idéale ;
Le jeune homme tombé comme un tendre sapin
Reprend le vif éclat de son brillant matin ;
Et, comme un marbre blanc sans taches et sans veines,
Le héros dépouillé des faiblesses humaines
Se remontre aux regards de son peuple attristé
Presque avec les rayons de la Divinité,
Tant la mort, comme un feu qu'un divin souffle anime,
Épure toute chose à sa flamme sublime,
Et, comme un sel actif évaporant le mal,
Ne laisse que le bien au creuset sépulcral.

Les tombeaux, les tombeaux ! loin d'être délétère,
L'air qui flotte alentour est sain et salutaire,
Et l'homme qui l'aspire y puise abondamment
L'apaisement de l'âme et l'encouragement.
Souvent, au seul aspect de l'urne de son père,
Un pauvre dégoûté de cette vie amère
A redressé le front, et, reprenant du cœur,
Contemplé l'avenir d'un œil ferme et vainqueur.
Souvent, douce colombe à l'amour entraînée,
Les deux pieds chancelants et la tête tournée,

Une enfant près de choir aux bras d'un vil mortel
S'est abattue au pied du cyprès maternel :
Mais la croix secourable et l'ardente prière
Bientôt l'ont relevée, et du froid cimetière
La vierge est revenue à l'antique manoir,
Plus calme et plus docile aux leçons du devoir.
Enfin, plus d'une fois, un marbre qu'on renomme
Aux grandeurs de la gloire a fait rêver un homme;
Plus d'un jeune Alexandre, au cou frêle et penchant,
Sur les cendres d'Achille a pleuré son néant;
Et plus d'un bien-aimé des nymphes d'Aonie
A trouvé le secret de sa belle harmonie,
En contemplant au fond de quelque Panthéon
L'ossuaire fameux d'un Dante ou d'un Milton...
O grands morts, ô héros, ô rois de la pensée!
O vous tous que l'envie et la haine insensée,
Dès les premiers rayons de votre beau matin,
De féroces abois poursuivirent sans fin :
Si la vie eut pour vous des orages sans nombre,
Si le sol d'ici-bas fut une plaine sombre,
Une arène fatale au combat incessant
Où chacun de vos pas fut marqué par le sang,
Que votre tombe est belle, et que l'heure dernière
A bien payé les maux de votre vie entière
En vous donnant le calme et les hommages dus
A l'éclat surhumain de vos rares vertus!
Quel beau jour que le jour où, plongeant sur vos âmes,
La mort, aigle vainqueur, dans ses serres de flammes
Vous prit : alors la haine entr'ouvrit les deux yeux
Et l'envie étouffa ses serpents odieux!
Alors vous pûtes voir tout un peuple en alarmes
Baigner vos ossements de ses pieuses larmes;
Mille lyres d'ivoire et mille nobles voix
Chantèrent vos travaux, bénirent vos exploits;
Les bronzes meurtriers allumant leur tonnerre,

Sur vos traces partout firent trembler la terre;
Les étendards baissés saluèrent vos os;
Et votre deuil pompeux, dans les champs du repos,
Entra d'une façon vraiment plus triomphale
Que ne le fit jamais la majesté royale.
Ainsi, quand le jour meurt, et que le roi des cieux,
Voyant l'ombre passer sur son front radieux,
Se penche vers les flots, il semble que la terre,
Sans voix durant l'ardeur du rayon salutaire,
A ce moment fatal sente plus vivement
Le grand vide qui va se faire au firmament.
Alors de tous les points de sa courbe divine,
De tous les lieux frappés par l'astre qui décline,
Du fond des vastes bois, des plaines et des mers,
S'élèvent tout à coup mille souffles divers;
Mille touchants accords montent, et ce murmure,
Ce doux frémissement de toute la nature,
Comme un hymne plaintif de regret et d'amour,
Accompagne au tombeau l'astre mourant du jour.

Ah! loin de ressembler à ces races légères
Que dévore la soif des choses passagères,
Et qui, sur le présent fixant toujours les yeux,
Jettent au vent d'oubli les cendres des aïeux,
Conservons dans nos cœurs une longue mémoire
De tous ceux que la mort a ravis pleins de gloire,
Et pour qui la patrie, épuisant le Paros,
De ses royales mains a bâti des tombeaux.
Soit que les sombres murs des hautes cathédrales
Abritent saintement leurs pompes sépulcrales,
Ou soit que la nature, amoureuse du frais,
Fasse trembler autour la feuille des cyprès,
A l'heure où vient le soir, où les ombres tranquilles
Du haut des monts voisins descendent sur les villes,
A l'heure où, moins distraits par le fracas mortel,

Les cœurs écoutent mieux les douces voix du ciel,
Adorateurs pieux des trépassés célèbres,
Tournons souvent nos pas vers leurs couches funèbres.
Là, près d'eux, recueillis, sur leur tombe inclinés,
Pensons à leurs vertus, leurs travaux obstinés;
Pensons que tout ce luxe et de marbre et d'image
Qui reluit sur leur corps est le saint témoignage
Des admirations de la société,
Et le commencement de l'immortalité:
Que dans le vaste amas d'existences humaines
Versé par l'Éternel sur les terrestres plaines,
Bien peu jettent assez de flamme et de splendeurs
Pour doter leur trépas de semblables faveurs;
Que le bien et le beau sont les deux routes sûres
Qui mènent à l'honneur des belles sépultures;
Mais que ces deux chemins, ardus et meurtriers,
Rebutent bien des cœurs et lassent bien des pieds.
Pensons à tout cela : puis, rentrés dans la vie,
Reprenons notre tâche avec la noble envie
De laisser à nos corps de pareils vêtements.
Méritons chaque jour d'illustres monuments,
En attendant que Dieu, dans sa munificence,
Nous accorde plus haut la grande récompense.

XXV

HYMNE A DIEU.

Lorsque le sang, chassé par de puissants ressorts,
Du cœur de l'homme a jailli comme l'onde,
Il va roulant sa pourpre vagabonde
Dans les mille canaux qui sillonnent le corps :
Partout il chauffe, il anime, il féconde,
Aux pieds donne le nerf et l'étincelle aux yeux,
Et du cerveau que son courant inonde
Fait sortir la pensée en éclairs radieux :
Puis, lorsqu'il sent mourir sa chaleur souveraine,
Et qu'il rentre aux poumons, noir, sans force et malsain,
L'air, le grand air, de sa vivante haleine,
Comme le vieil Éson, le rajeunit soudain :
Et, tout renouvelé par l'élément divin,
Riche de séve et fort de nourriture,
Voilà qu'il redescend dans l'édifice humain
Avec une substance et plus rouge et plus pure.

Ainsi l'âme se meut au corps de l'univers ;

Ainsi l'âme l'inonde, et, passant au travers,
D'innombrables beautés constelle sa surface;
Ainsi l'âme envahit et féconde l'espace,
Brille dans l'air en sublimes flambeaux,
Éclate en masses d'or, en fleurs, en animaux,
Et communique à tout la puissance et la grâce;
Ainsi l'âme, perdant sa chaleur efficace,
Et sentant décliner la force de son feu;
D'un vif élan remonte d'elle-même
Au foyer primitif, à la source suprême,
Et va se retremper au grand souffle de Dieu.

Ah! l'Éternel n'est pas l'artiste solitaire
Qui, son œuvre accomplie et le moule jeté,
Rentre dans l'immobilité,
Et voit, silencieux, les choses se défaire.
Dieu, toujours en activité,
Et comme un bon manœuvre à la tâche excité,
Le coude en plein dans la matière,
Dieu riche de pouvoir, de grâce et de beauté,
A toujours de quoi satisfaire
Aux besoins renaissants de la vitalité.

Par l'immense univers nulle âme n'est soustraite
A l'immense regard de son œil vigilant.
L'humble ciron et l'éléphant,
Le corps léger de l'alouette,
Et l'orbe chevelu de l'ardente comète,
Reçoivent tous, chacun dans son cercle mouvant,
Les effluves d'amour que l'Esprit pur sécrète
Et verse à flots dorés sur l'ombre du néant.
Dieu brasse de la vie et jette l'existence,
Sans calculer le nombre et le feu qu'il y met
Souffler la vie est son essence,
Conserver l'être est sa puissance,

Et quand il le détruit, toujours il le refait
Avec plus de largeur, plus de magnificence
Et de splendeur qu'il n'en avait.

Aussi, de tous les points des vastes champs du monde,
Du centre des rayons et de l'extrémité,
Quelle aspiration profonde
Au cœur toujours battant de la Divinité!
Quel élan merveilleux et quelle course ardente!
Quel concours d'éléments divers,
De soleils vieillissants, de globes entr'ouverts,
De feux mourants, de flots amers,
Avides de briser leur forme pâlissante,
Et de se rajeunir dans l'âme effervescente
Du Créateur de l'univers!

Non, jamais on ne vit dans l'antique carrière
Plus de chars si vite emportés,
Jamais on n'entendit à travers la poussière,
Pour le sublime but, la palme populaire,
Bondir plus de cœurs agités;
Jamais au noir courant d'une épaisse mêlée
On ne vit l'œil en feu, la tête échevelée,
Plus de fougueux guerriers prendre un rapide essor
Pour saisir à la main et de pleine volée
La victoire aux deux ailes d'or.

Heureuse l'âme à qui l'enveloppe fait faute
Et que le temps dépouille par lambeau!
Elle est près de sortir d'un lugubre tombeau
Pour atteindre aux honneurs d'une sphère plus haute;
Elle est près de porter un vêtement plus beau;
Heureuse l'âme à qui le corps fait faute!
Mais plus heureuse encore est celle qui, sachant
Qu'elle renferme en soi des lueurs immortelles,

N'attend point pour ouvrir ses ailes
Que le vent de la mort seconde son penchant!

Bienheureux, bienheureux celui qui se consume
Dès l'aube de ses jours en désirs sérieux;
Qui ne pense qu'au Père, et dont l'âme s'allume
A l'espoir d'arriver à mieux,
Et qui, tel que l'aiglon, oiseau faible et sans plume,
Mais ardemment épris de la clarté des cieux,
Dès le nid se soulève et déjà s'accoutume
A fuir le globe soucieux!

O mon âme, courage! imite sur la terre
L'exemple immortel des aiglons;
Fuis les voraces cris de l'épaisse matière,
Brise les nœuds impurs des viles passions:
Que tes deux yeux tournés vers la sainte lumière
Boivent son rayon enchanté,
Et ne perdent jamais dans la vaste carrière
Le soleil idéal, source de la beauté.

Qu'importe que Cybèle, enivrante sirène,
Pour mieux te retenir dans les chaînes du corps,
Déroule autour de toi la trame aérienne
De ses mélodieux accords;
Qu'importent les parfums de son humide haleine,
Ses contours ravissants, ses magiques couleurs;
Qu'importent même autour de la terrestre plaine
Le firmament et ses splendeurs:
Monte, mon âme, monte au grand foyer des âmes;
Va de toute ton aile au réservoir des flammes,
Dirige là ton vol de feu;
Monte, monte toujours, et ne fais point de pauses,
Et sans jamais atteindre au Créateur des choses,
Rapproche-toi toujours de Dieu!

ÉPILOGUE.

Le vent de poésie a regagné les nues,
Me voilà sans force et sans voix;
Les cordes de la lyre à demi détendues
Ne répondent plus à mes doigts.

Les chants sont achevés, c'est Dieu qui les commence,
C'est Dieu qui soutient leur essor,
Et c'est lui qui devait avec magnificence
Inspirer leur dernier accord.

Avec lui, comme au son de la lyre thébaine
Jadis Amphion l'a tenté,
Avec lui j'ai voulu de la famille humaine
Bâtir la superbe cité.

J'ai voulu revêtir et le marbre et la pierre
De l'éclat de sa majesté;
J'ai voulu que son nom fût la pierre angulaire
Du temple de la Liberté.

Peut-être, pour oser une chose pareille,
Surtout pour la mener à bien,
Fallait-il une voix plus sonore à l'oreille,
Un archet plus fort que le mien;

Peut-être fallait-il une âme plus croyante,
Peut-être de plus saints concerts,
Des chants pareils à ceux que l'antique hiérophante
Versait à longs flots dans les airs.

J'ai fait ce que j'ai pu, ce qu'à ma conscience
A soupiré l'esprit de Dieu;
Le grand désir du bien a causé ma licence,
Et de force il me tiendra lieu.

Oui, quoiqu'il se rencontre en cette symphonie
Des tons et des rhythmes divers,
L'Éternel, je l'espère, en sera l'harmonie,
Comme il l'est de tout l'univers.

RIMES HÉROÏQUES

—

1843

En feuilletant les œuvres du Tasse, j'ai trouvé dans ses poésies lyriques un recueil de vers ayant pour titre : *Rime heroiche.* Ce sont des vers adressés à différents princes de l'Italie en l'honneur de leur mariage ou de la naissance de leurs enfants. J'ai pensé que ce titre pouvait s'appliquer mieux encore aux chants inspirés par ceux qui se sont dévoués au bien de leurs semblables. J'ai donc recueilli toutes les pièces de vers que, dans mes lectures, l'émotion d'un pieux souvenir, un grand acte de vertu ou de patriotisme avaient pu me suggérer. Prenant toutes celles qui se rapportaient à un nom historique et les groupant par ordre de temps, j'en ai composé, comme dans un de mes poëmes, *il Pianto*, une sorte de galerie que j'ai décorée du titre de *Rimes héroïques*, galerie non close et pouvant toujours s'ouvrir à de nouveaux faits. Ce ne sont pas d'ordinaire les âmes les plus éclatantes et les plus applaudies que j'ai chantées, mais les plus malheureuses, les plus honnêtes et les plus sympathiques

à ma manière de voir et de sentir. La forme du sonnet a été celle que ma pensée a revêtue. Ce petit poëme, d'invention moderne et d'origine provençale, se prête à tous les tons; et quoique accoutumé à soupirer les peines du cœur et à exhaler les tristesses de l'âme, il peut monter aux notes les plus fières et faire entendre les accents les plus mâles. J'en ai varié les formes autant que les ois de l'harmonie me l'ont permis; j'ai même essayé quelques combinaisons nouvelles.

RIMES HÉROIQUES

Αθανάτους μέν πρῶτα θεοὺς, νόμῳ ὡς διάκειται,
Τίμα· καὶ σέβου ὅρκον· ἔπειθ' ἥρωα ἁγαυούς.

VERS DORÉS DE PYTHAGORE.

Révère d'abord les dieux immortels comme la loi l'ordonne; respecte le serment, et ensuite honore les illustres héros.

Si le chant de la poésie
N'est point, sonore fantaisie,
De mots un assemblage vain;
Mais si ce langage divin
Est une savante harmonie,
Mise en la bouche du génie
Afin de donner plus d'éclats
Aux bonnes choses d'ici-bas :
Alors, alors, usons, mon âme,
Du peu de voix, du peu de flamme
Dont la Muse nous fit cadeau,
Et faisons connaître à la terre
Ce qu'en passant notre œil austère
Y vit de touchant et de beau.

CELTIL VERCINGÉTORIX.

58 av. J.-C.

Sequitur superbos victor a tergo Deus.
SÉNÈQUE le tragique.

J'ai vu les monts fameux où le jeune Gaulois,
Comme foudre tombant sur la horde romaine,
Tira des flots de sang à l'aigle souveraine
Et faillit s'emparer de son chef aux abois,

Le grand César... Hélas! bon défenseur des droits
Et des biens du pays, ô vaillant capitaine,
Tu ne rencontras point en tes heures de peine
Un rival qui rendît justice à tes exploits!

Non, l'orgueilleux Romain te conserva rancune
De tes coups, et plus tard, quand l'amère fortune
Passant de son côté le fit vaincre à son tour,

Il ne put oublier l'éclair de Gergovie,
Et, derrière son char humiliant ta vie,
L'immola bassement à son échec d'un jour.

GENEVIÈVE DE NANTERRE.

451.

Dieu protége Sion....
RACINE.

Lutèce gémissante était dans la terreur,
Car des peuples errants comme un flot sans rivage,
Les Huns traînant partout le meurtre et le ravage,
Approchaient de ses tours leur étrange fureur.

Alors une humble vierge adorant le Seigneur,
Ange pur de vertu, colombe au doux ramage,
Apparut et cria : « Lutèce, prends courage,
Dieu gardera tes murs de son fléau vengeur! »

Et Lutèce bientôt sortit de ses alarmes.
Tout ce grand mouvement de chariots et d'armes
Loin d'elle s'écoula comme un torrent d'été.

La sainte avait du ciel pénétré les arcanes,
Et vu ce qu'il voilait au regard des profanes,
Tes immortels destins, ô ma mère, ô cité!

MODESTUS.

588.

Il y a plus de choses dans le ciel et sur la terre, Horatio,
Qu'on ne l'imagine dans les rêves de votre philosophie.

SHAKSPEARE.

Un jour le roi des cieux, sur son trône de flamme,
Entendit tristement monter la voix d'une âme :
Et cette voix disait : « Père de l'univers,
Par le sang de ton fils, sèche mes pleurs amers!

Hélas! humble artisan, je n'ai pu voir l'infâme
Passer sur mon chemin sans le couvrir de blâme ;
Et, pour venger l'affront, le redouté pervers
M'a fait charger de coups et jeter dans les fers.

O Dieu! délivre-moi! » — Le Créateur du monde,
Ému de cet accent de détresse profonde,
Sur le noble imprudent laissa tomber ses yeux.

Et soudain du captif les gardiens s'assoupirent,
Le noir cachot s'ouvrit, les chaînes se rompirent
Et le juste sortit en bénissant les cieux.

ROLAND.

778.

Vivite fortes.
SÉNÈQUE.

OLIVIER.

Vaillant préfet des Marches de Bretagne,
Ne vois-tu pas sur les monts accroupis,
Plus de guerriers qu'une vaste campagne
N'étale aux yeux de jaunissants épis?

ROLAND.

Cher Olivier, je vois sur la montagne
Un grand amas de païens insoumis,
Prêts à broyer les vainqueurs de l'Espagne
Sous l'épaisseur de cent rocs ennemis.

OLIVIER.

Roland, Roland, souffle en ton cor d'ivoire,
Et que son bruit, perçant la gorge noire,
Jusques au roi par les vents soit porté.

ROLAND.

Crier à l'aide, ah! c'est bon pour des femmes,
Cher Olivier, tirons plutôt nos lames:
Mieux vaut mourir que faire lâcheté.

LE CID.

1099.

Parcere subjectis....
VIRGILE.

Toi qui près de Chimène, au caveau de tes pères,
Sur le sol castillan reposes tes grands os,
Que ne peux-tu sortir de la tombe, héros,
Pour parler de devoir aux âmes meurtrières!

Ah! si tu le pouvais, tu leur dirais : « Mes frères,
Ne soyez ni pillards, ni geôliers, ni bourreaux,
Et, tous, souvenez-vous, guerriers des temps nouveaux,
Comment, vieux chevaliers, nous combattions nos guerres!

Invincibles porteurs de glaives longs et lourds,
Dans le sang africain on nous voyait toujours
Prompts à laver du Christ les mortelles injures;

Mais le More abattu qui nous tendait la main,
Jamais, au grand jamais, ne la levait en vain;
Car honneur et pitié logeaient sous nos armures. »

HÉLOÏSE.

1136.

Me tamen urit Amor...
VIRGILE.

Qu'est-ce aimer, si ce n'est abandonner son âme
A tous les purs transports du divin sentiment,
Ne voir en l'univers que l'objet de sa flamme
Et comme un souffle aux cieux s'y fondre entièrement?

Qu'est-ce aimer, si ce n'est, quand l'aimé le réclame,
A son propre malheur courir aveuglément
Et faire du cruel qui votre cœur entame
La sérénité pleine et le contentement?

Et ce fut là ta vie, en ce monde, Héloïse!
O chrétienne Sapho, colombe que l'Église
Toute chaude d'amour entre ses bras reprit.

Ton maître, t'immolant à sa vaine science,
Eut beau sur toi du cloître étendre le silence,
Ton cœur sera toujours plus grand que son esprit.

NICOLAS RIENZI.

1354.

Dormira sempre e non fia che la svegli?
PÉTRARQUE.

A EUGÈNE BUTTURA, PEINTRE.

Il était nuit : Phébé montait au firmament,
Et sur Rome au sommeil planant en souveraine,
Relevait des blancheurs de sa clarté sereine
Les sublimes contours de chaque monument.

Or, moi qui près du Tibre errais obscurément,
J'admirais les splendeurs dont la ville était pleine,
Et m'inclinais encor devant l'œuvre romaine,
Quand j'entendis soudain un long gémissement.

Hélas! hélas! c'était l'ami du grand Pétrarque,
Le spectre de Rienzi qui, vainqueur de la Parque,
S'en venait sur les bords du fleuve épouvanté,

Étaler à mes yeux sa blessure saignante,
Et qui, la face pâle et la voix sanglotante,
Criait : « O terre esclave! ô pays sans beauté! »

ARNOLD DE WINKELRIED.

1386.

Un lundi matin, les filles fauchaient dans la rosée
Voici venir les ennemis près de Sempach...
Chanson de Halb-Suter.

A MADAME MÉLANIE DENTU.

Qui rompra cet amas de lances et de piques,
Cette forêt d'airain qui s'avance sur nous?
Dans cet épais carré d'armures germaniques,
Qui fera pénétrer la vigueur de nos coups?

Fils de la liberté, fils des monts helvétiques,
Serons-nous Autrichiens, esclaves, et les loups
Troubleront-ils la paix de nos chalets rustiques?
Ah! qui se dévoûra pour le salut de tous!

« Moi, moi, » dit Winkelried; et le bon capitaine,
Comme un fort moissonneur que l'on voit dans la plaine
Presser les épis mûrs contre son sein voûté,

De lances en arrêt le plus qu'il peut embrasse,
Tombe, et, par le grand trou qu'il ouvre dans la masse,
Fait passer la victoire avec la liberté.

JEANNE DARC.

1430.

.... Jeanne Darc naquit
Et vécut vierge depuis sa tendre enfance :
Elle fut chaste et sans reproche dans toutes ses pensées
Et son sang pur versé injustement
Criera vengeance aux portes du ciel.

SHAKSPEARE.

S'il est un nom sacré qui soit cher à la France,
Et qui du temps jaloux doive être le vainqueur,
C'est le rustique nom de la femme de cœur
Qui terrassa l'Anglais des lueurs de sa lance.

Lorraine aux brunes mains, aux yeux pleins d'innocence
Qui fis si grande chose avec tant de candeur,
Toi qui n'eus qu'un bûcher pour prix de ton ardeur,
Puissent nos plus beaux vers être ta récompense!

Que tous les cœurs chantants deviennent des autels
Où ta louange éclate en hymnes immortels :
Poëtes, vengeons-la des bourreaux détestables!

Quand le bien tombe aux pieds du crime injurieux,
C'est aux enfants du beau, comme frères pieux,
A réparer du sort les coups épouvantables.

HENRI DE NEMOURS.

1476.

Their lips were four red roses on a stalk
SHAKSPEARE.

Pauvres petits enfants, victimes de l'orage!
On les avait jetés dans une sombre cage,
Et là, le roi Louis permit qu'un vil bourreau
Vînt leur briser les dents sous le fatal barreau.

Mais, las! toutes les fois que l'homme sans entrailles
Apparaissait armé de ses dures tenailles,
L'aîné, tendant la bouche avec des yeux ardents,
Disait : « Laissez mon frère, et prenez-moi deux dents. »

O courage, ô vertu qu'on a peine à comprendre
Dans un corps délicat et dans un âge tendre!
Martyr de l'amitié, Nemours, sublime enfant,

Bientôt la Mort te prit sur son sein étouffant;
Mais toujours, doux héros, ton nom vivra sur terre,
Et les anges, au ciel, te nommeront leur frère.

CHRISTOPHE COLOMB.

1492.

Jesus cum Maria sit nobis in via.
C. Colomb.

A FERDINAND DENIS.

Poëte merveilleux de la force du Dante,
Qui ton rêve écrivis non sur du froid papier,
Mais sur le sein mouvant de l'Océan altier
Avec le bois ferré d'une carène ardente;

Toi qui, plein de génie et de foi débordante,
Fus méconnu des tiens, et, pâle aventurier,
Forcé de sol en sol d'errer et mendier,
Rire des faux savants à la lèvre impudente,

O Colomb, que de maux pour atteindre ton but!
Et pourtant durs affronts, misère, rien ne put
Arrêter ton élan, troubler ton œil de flamme :

C'est qu'en la mer d'angoisse où te plongeait le sort
Naviguant pour Dieu seul, il était le point nord
Où, malgré vents et flots, se tournait ta grande âme.

JEROME SAVONAROLE.

1498.

Aimez-vous les uns les autres, et vous serez libres.
SAVONAROLE.

Moine à l'âme mystique, au cœur républicain,
Sombre amant de Florence, ô grand Savonarole!
Il fut triste le jour où ta sainte parole
Jeta ses derniers bruits comme un lugubre airain.

Hélas! tu vis, dit-on, d'un regard surhumain,
Quel serait le paiment de ton amitié folle;
Tu vis le peuple ingrat flétrir ton auréole
Et la mort sur ton front prête à porter la main.

Alors, comme le maître au jardin des Olives,
Contemplant le tableau de tes souffrances vives,
Tes membres délicats saignant sous les liens,

La torture féroce et le bûcher immense,
Tu fis un grand soupir et pardonnas d'avance
A tes lâches bourreaux qui tous étaient chrétiens.

ANDRÉ DORIA.

1528.

E fece *per la patria* il gran rifiuto.
DANTE.

Gloire à toi, Doria, gloire, gloire éternelle!
Non pour avoir vaincu dans cent combats divers,
Humilié l'Afrique et chassé l'infidèle
Des beaux champs azurés de l'empire des mers;

Non pour avoir sauvé la cité maternelle
Des mains de l'étranger qui la tenait aux fers
Armé les saintes lois d'une vigueur nouvelle,
Et montré Gênes grande aux yeux de l'univers;

Mais bien pour avoir fait ce qu'ici-bas nul homme,
Depuis les jours fameux de la Grèce et de Rome,
N'eut la force de faire, ô vieux Ligurien!

Pour avoir refusé le royal diadème,
Et placé dans ton cœur le nom de citoyen
Au-dessus des appas de la grandeur suprême.

BARTHÉLEMY DE LAS CASAS.

1552.

Transiit benefaciendo.
ÉVANGILE.

Las Casas ! à ce nom l'humanité s'incline
Et salue avec joie un de ses défenseurs ;
Comme un sombre ouragan le meurtre et la ruine
Reportent aux enfers leurs souffles oppresseurs ;

Le Christ est triomphant, sa charité divine
Sur la jeune Amérique épanche ses douceurs ;
D'un feu moins dévorant le ciel pur s'illumine ;
Les races n'en font qu'une et s'aiment comme sœurs

Et l'on voit dans le fond d'une obscure cabane
Une jeune sauvage, enfant de la savane,
Soignant avec amour un pauvre vieillard blanc,

Pour réparer les maux de la fièvre cruelle,
Lui verser, tendre femme, à flot doux et coulant,
Les trésors savoureux de sa rouge mamelle.

LE COMTE D'EGMONT.

1568.

Voici ma tête... c'est la plus libre que jamais
la tyrannie ait fait tomber.

GŒTHE.

A M. H. RIVOIRE.

Liberté, liberté, bel ange aux larges ailes!
Lorsque, planant dans l'air au-dessus des cités,
Tes regards tout à coup vers la terre emportés
Descendent sur les murs de la riche Bruxelles;

Quel est dans cet amas de toits noirs et heurtés
L'aspect qui sait le mieux enflammer tes prunelles,
Et qui fait palpiter d'ivresses immortelles
Ton sein toujours ouvert aux nobles voluptés?

Est-ce ce beau palais aux tourelles gothiques,
A la flèche hardie, aux créneaux fantastiques,
Que du vieux Jean Ruysbroeck éleva l'art profond?

Est-ce la cathédrale et sa superbe masse? —
Non; l'objet est moins haut. Enfant, c'est dans la place
Le pavé sur lequel coula le sang d'Egmont.

PIERRE RAMUS.

1572.

O Jehovah! miserere mei et interfectoribus ignosce nescientibus quid faciant.

(Dernières paroles.)

« Il ne me reste plus qu'à boire la ciguë,
Disait-il, pressentant un horrible malheur;
Mais qu'on me persécute et même qu'on me tue,
Jusques au bout, du vrai je soutiendrai l'honneur. »

Et, du haut de sa chaire écrasant la cohue
Des savants ameutés contre son art vainqueur,
Malgré l'autorité beaucoup trop reconnue
Du grand nom d'Aristote, il combattit l'erreur.

La haine s'en vengea : criminelle rivale,
Elle sut profiter de la nuit infernale
Où sur Paris la mort fit son glas retentir.

Le sage enveloppé dans la grande tûrie
Vit le fer assassin chercher sa noble vie,
Et la libre pensée eut aussi son martyr.

L'ESCLAVE DE CAMOENS.

1579.

« Omnes homines similes redduntur amo

Quand le borgne divin, sublime comme Homère,
Et non moins que l'antique errant et malheureux,
A Lisbonne revint mutilé, triste et vieux,
Donner quelque repos à son âme guerrière,

Hélas! hélas! pour prix de la belle lumière
Qu'il avait attachée au front de ses aïeux,
Il ne rencontra là que dédains orgueilleux,
Égoïsme grossier et profonde misère.

Un seul dans l'abandon fidèle lui resta;
Ce fut un pauvre esclave, un enfant de Java,
Du nom d'Antonio... Tendrement le digne être

Le servait, et l'on dit même qu'aux carrefours
Il mendiait pour lui son pain de tous les jours...
Bon cœur! tu nous émeus presque autant que ton maître!

JEAN ROTROU.

1640.

Il sut, d'une âme belle et forte,
En la terre mourir pour vivre dans le ciel.

MALHERBE.

A ÉVARISTE BOULAY-PATY.

Père de Venceslas, émule de Corneille,
Qui ne t'aimerait point, magnanime rimeur,
Toi de qui le trépas accroît encor l'honneur
Que t'ont fait les beaux chants, fruits heureux de ta veille!

Vainement sur ton front, poétique merveille,
D'un mal contagieux passe l'air destructeur,
Tu restes près des tiens, magistrat protecteur,
Pour calmer du fléau la rigueur sans pareille.

Ah! lorsque je te vois, ferme au poste, mourir
Malgré la Muse et ceux qui te disaient de fuir,
Bon Rotrou! je comprends ta sublime harmonie,

Et pourquoi tant de vers si tendres, si pieux
Abondaient sur ta lèvre et jaillissaient aux cieux :
Le cœur était la source où puisait le génie.

FRANÇOIS DE THOU.

1642.

... Infelicem nimium dilexit amicum.
VIRGILE.

A MISS HARVEY.

J'ai vu, jeune déesse au front pur et serein,
L'Amitié folâtrer, comme en un jour de fête,
Avec les blanches fleurs qui couronnaient sa tête
Et qui formaient guirlande autour de son beau sein;

Et chaque douce fleur qui passait sous sa main
Tendrement rappelait à son âme discrète
Les rapides moments de volupté secrète
Que son miel fait goûter au pauvre genre humain.

Mais las! il en vint une, une de sang tachée,
Et d'un si sombre éclat, que la vierge penchée
Ne put la voir sans trouble, et son œil aussitôt

Se remplissant de pleurs baigna la fleur charmante,
La fleur jadis cueillie au pied de l'échafaud,
Où du noble de Thou s'exhala l'âme aimante.

LORD FALKLAND.

1643.

Toi, vertu, pleure si je meurs.
ANDRÉ CHÉNIER.

Le meurtre avait dicté ses arrêts souverains :
Le sang noir à longs flots trempait la terre humide,
Et près de leurs coursiers, étendus sur les reins,
Les morts montraient au ciel leur visage livide.

Les uns étaient tombés sous la balle rapide,
Chantant l'hymne sacré des sombres puritains ;
Les autres, soutenant l'étendard intrépide
Que Charles disputait à des sujets hautains.

Tous étaient morts croyant à leur cause chérie.
Un seul, plus malheureux dans cette boucherie,
N'avait eu que l'honneur pour bannière et pour foi ;

C'était Falkland : vertu, porte au ciel sa grande âme !
En vain la liberté l'inondait de sa flamme,
Silencieusement il mourait pour le roi.

MATHIEU MOLÉ.

1656.

Impavidum ferient ruinæ.
HORACE.

A M. F. DOBIGNIE.

Il eut un cœur d'airain celui qui le premier
Contempla d'un œil sec la vague bondissante,
Et le ciel ténébreux, et la foudre perçante,
Et les monstres nageants, et l'écueil meurtrier,

Et qui, faisant d'un chêne un navire grossier,
Seul, en butte aux assauts de l'onde frémissante,
Sous les coups redoublés d'une rame puissante
Courba les larges reins de l'Océan guerrier.

Mais certe il eut le cœur encore plus robuste
L'homme qui, toujours prêt à mourir pour le juste,
Comme toi, vieux Molé, l'honneur des magistrats,

Entendit sans frayeur l'océan populaire
Mugir, et qui, bravant l'émeute sanguinaire,
Contint ses vastes flots sans reculer d'un pas.

MATHIEU DÉSUBAS.

1746.

Mis à mort le 2 février 1746, à l'âge de 26 ans, pour avoir exercé le culte protestant dont il était ministre : les mémoires du temps disent que, lorsque la sentence fut prononcée, les juges pleuraient et l'intendant aussi.

A M. CHARLES COQUEREL.

Que pour se garantir de l'horrible couteau,
Et préserver ses biens d'une implacable guerre,
L'homme ait armé la loi d'un glaive sans fourreau,
Vu son épais limon, cela ne surprend guère;

Mais que la sainte Église, humble et douce bergère,
Afin de ramener les brebis au troupeau,
Ait fait un dur appel à la main séculière,
Voilà ce qui rend triste et trouble le cerveau.

O ciel! espérons tous que les races futures,
Pour leur foi n'auront plus à subir de tortures;
Que Rome pour toujours a désarmé son bras;

Et qu'on ne verra plus le contraste farouche
D'un juge apitoyé condamnant de la bouche
Celui qu'au fond de l'âme il absolvait tout bas.

LÉOPOLD DE BRUNSWICK.

1785.

Πολλά σε μουσοπόλοι μίλφουσι. . . . . .

EURIPIDE.

Un brave homme est pour moi chose belle et touchante,
Qu'il sorte du bas peuple ou descende des rois;
Quand je vois un brave homme, aussitôt je le chante
Du profond de mon cœur et du fort de ma voix.

Et tu le fus, Brunswick, quand, sur ta nef penchante,
Voulant ravir aux flots de pâles villageois,
Tu rencontras, hélas! la mort sombre et méchante
Sur les vagues roulant de féroces abois.

Ah! ce jour fut empreint d'une beauté divine;
Cœur de peuple battit en royale poitrine:
Un grand se dévoua comme un pauvre apprenti.

Brave prince, l'Oder, d'une onde impure et noire
Couvrit ton noble corps; mais le flot de l'oubli
Ne passera jamais sur ta sainte mémoire.

LE TAMBOUR BARRA.

1792.

Ingentes animos angusto in pectore...
VIRGILE.

A DAVID, STATUAIRE.

C'était le triste temps où la guerre inhumaine
Ensanglantait le sol de la Vendée en feux;
Un enfant de treize ans, déjà soldat des bleus,
Tombe aux mains d'une bande errante dans la plaine.

Soudain sur son front pâle et son sein hors d'haleine
Vingt mousquets font briller leurs poignards anguleux.
« Brigand : Vive le roi! sinon nos bras nerveux
Épuisent aussitôt tout le sang de ta veine. »

Mais l'intrépide enfant, menacé du trépas,
Semblait ne pas entendre et ne répondait pas;
Il restait immobile ainsi qu'un marbre antique.

L'ange du peuple alors passait devant ses yeux;
Il le vit, et criant : « Vive la République! »
Il tomba sous les coups des chouans furieux.

LAFAYETTE.

1792.

Integer vitæ. . . . .
HORACE.

De même que, la nuit, l'astre au front argenté
A travers la grande ombre et le feu des orages
Flotte toujours limpide, et sans que les nuages
De leurs noires vapeurs altèrent sa clarté;

De même, ô Lafayette, honneur de la cité,
Ton âme blanche, au sein du plus sombre des âges,
Traversa le pouvoir, le sang et les outrages,
Sans qu'une tache vînt souiller sa pureté.

Ah! d'autres chanteront l'enfant de la victoire,
D'autres du César corse exalteront la gloire,
Moi je célébrerai l'ami de Washington,

Et je dirai : Lui seul, dans ses grâces antiques,
A nos regards ingrats fit reluire un rayon
Du soleil immortel des jeunes Amériques.

MADAME ROLAND.

1793.

C'est d'un grand cœur d'espérer toujours.
TITE-LIVE.

Qu'il est beau d'être ferme en sa foi dans le bien,
De ne jamais au doute abandonner son âme,
Et, malgré le ciel noir et l'orageuse flamme,
De croire à la splendeur du monde aérien!

Ainsi, lorsque naguère une séquelle infâme,
Tuant la liberté dans chaque citoyen,
Envoyait au bourreau, son terrible soutien,
L'âme de la Gironde, une éloquente femme,

Elle, pleine de calme et de sérénité,
Du haut du sombre char vers la mort emporté,
Voyait un peuple vil applaudir à ces crimes;

Et son grand cœur, devant tant de brutalité,
Ne désespérait point, et ses lèvres sublimes
Te bénissaient toujours, ô sainte Liberté!

MADAME ÉLISABETH.

1793.

Si scelere careat scelus est fides.
SÉNÈQUE LE TRAGIQUE.

A MADAME CHARLES LENORMANT.

Que pouvait-elle faire à la troupe en délire
Des sanglants proscripteurs qui la mirent à mort,
Et pour la Liberté naissant avec effort
Quel grand aide pouvait sourdre de son martyre?

Douce femme, au début des fureurs de l'empire,
Hors de France elle avait caché son noble sort,
Et, là, tranquillement attendait comme au port
Que la foudre en éclats eût cessé de bruire.

Mais quand la nue ardente étendit son effroi
Sur les fronts malheureux de la reine et du roi,
Elle se reprocha l'azur de sa retraite,

Et généreuse sœur, désertant ses abris,
Pour soutenir des cœurs ablmés et flétris,
Elle revint s'offrir aux coups de la tempête.

KOSCIUSKO.

1794.

Αμυνόμενον περὶ πάτρης
Homère.

Quand, les bras épuisés en efforts superflus,
Tout inondé de sang, et vaincu par le nombre,
O noble Kosciusko! d'une voix triste et sombre
Tu crias en tombant : « La Pologne n'est plus! »

Alors tu crus mourir. Mais du sein des élus
Dieu veillait sur tes jours dans ce fatal encombre,
Et la mort, regagnant les royaumes de l'ombre,
Respecta ton grand cœur plein d'antiques vertus.

Ainsi de la patrie, ô guerrier magnanime!
Ainsi de ta Pologne, innocente victime,
Toujours comme Jésus traînée au Golgotha :

Son front échevelé qui gît dans la poussière
A beau nous sembler morne et froid comme la pierre,
Dieu lui garde la vie et le relèvera.

MARCEAU.

1796.

Fior degli heroi. . . . .
TORQUATO TASSO.

AU CAPITAINE CASSE, de l'Ariége.

Un jour Mars, au début de l'une de ses fêtes,
Droit au flanc d'un héros pousse un plomb meurtrier,
Et voilà qu'au combat deux troupes toutes prêtes
De leurs vaillantes mains laissent tomber l'acier;

Et voilà qu'oubliant triomphes et défaites,
Autrichiens et Français, crêpes noirs au cimier,
Confondent leurs drapeaux et, portant bas leurs têtes,
Honorent en commun les restes du guerrier.

Ah! Victoire, tu peux t'entourer de vacarmes :
L'ivresse de tes chants ou le bruit de tes armes
Ne vaut pas l'honneur fait au cercueil de Marceau.

Heureux brave, il sortit jeune et pur de la vie,
Et son âme put voir s'unir sur son tombeau
Les pleurs de l'étranger aux pleurs de la patrie

ROBERT EMMET.

1803.

Au moment où le jeune rebelle sortit de sa prison, le visage brillant et serein comme celui d'un ange, le geôlier qui le gardait tomba sans connaissance à ses pieds.

La Nation, journal de Dublin.

Il disait : « Quand j'aurai réjoint tous ces héros
Et tous ces fiers martyrs que vénère l'histoire
Pour avoir à la guerre et sur les échafauds
De leur sang généreux épanché l'onde noire,

J'espère fermement que mon nom, ma mémoire
Ne demeureront pas sur terre sans échos,
Et qu'ils animeront du désir de ma gloire
Ceux qui, me survivant, maudiront mes bourreaux... »

Sois tranquille, belle âme, en ta course éthérée!
Saignante aussi des coups de la hache acérée,
L'Irlande est pleine encor du bruit de ton trépas.

De ses haines toujours s'en augmente la somme,
Car, de même qu'en Dieu, dans le cœur de chaque homme
Injustement versé le sang ne se tait pas.

HUBERT GOFFIN.

1812.

Un brave homme ne pense à lui qu'en dernier.
SCHILLER.

Terre aux flancs caverneux, resserre tes parois,
Entre le ciel et l'homme accumule l'encombre;
Et vous qui bouillonnez dans les gouffres étroits,
O vagues, redoublez votre murmure sombre!

Jets d'eau, éboulements, vapeurs, fléaux sans nombre,
Vous pouvez pénétrer d'un effroi souverain
Les malheureux mineurs ensevelis dans l'ombre,
Et qui depuis cinq jours luttent contre la faim,

Jamais vous n'abattrez le cœur du vieux Goffin!
Jamais il ne perdra sa croyance sublime
En la puissance humaine et le secours divin :

Et quand l'air et le jour descendront dans l'abîme,
Quand les sauveurs viendront, l'intrépide ouvrier
Du ventre de la mort sortira le dernier.

THÉODORE KŒRNER.

1813.

Agora toma a espada, agora a penna.
CAMOENS.

« Poëtes, marions la lyre avec l'épée !
Quand l'étranger vainqueur foule le sol natal,
Et quand la liberté, mortellement frappée,
Expire sous les pas d'un conquérant brutal,

La muse ne peut plus avoir l'âme occupée
Des rêves purs de l'art. Ah! dans ce jour fatal,
La muse c'est Pallas de fer enveloppée,
Poussant aux durs combats sur un chant martial! »

Eh bien, va donc, rimeur! les lourds canons mugissent,
D'une lueur de sang les vastes cieux rougissent,
De vallons en vallons roulent les cris de mort;

La justice est pour toi, ta terre est usurpée :
Frappe, divin chanteur, et, quel que soit ton sort,
Sois deux fois immortel par la lyre et l'épée.

MADAME DE LAVALETTE.

1815.

Hail wedded love, mysterious law, true source
Of human offspring. . . . .

MILTON.

A ERNEST LEGOUVÉ.

Dieu fait bien ce qu'il fait; à l'esprit infernal
S'il livre quelquefois la terre douloureuse,
Il est réparateur, et sa main généreuse,
Comme une fleur, soudain met le bien près du mal.

Ainsi, quand les flatteurs de l'homme impérial
En foule désertaient sa cause malheureuse,
On vit en ce moment de trahison honteuse
Briller un beau rayon du flambeau conjugal.

Et tu parus alors, Éponine nouvelle,
O tendre Lavalette, à la ruse immortelle!
Tu vins à l'échafaud dérober noblement

Les jours de ton époux, et ce saint dévoûment
Rasséréna le monde, et consola les âmes
Qui pliaient sous le poids des lâchetés infâmes.

ANDRÉ MAZET.

1821.

Quis non a timidis ægri contagia vitat!
OVIDE.

AU DOCTEUR LOUIS ÉVRAT.

Jadis, les hommes forts qui combattaient les maux
Que Dieu sur l'univers épanche en sa colère
Étaient de fiers lutteurs aux larges pectoraux,
Surpassant les lions en vigueur musculaire.

Aujourd'hui les guerriers de l'humaine misère,
Calmes comme Jésus, l'exemple des héros,
Avec les seuls pouvoirs de la science austère
Descendent dans l'arène et domptent les fléaux.

Souvent ils sont frappés dans leurs combats sublimes,
Et, d'un fatal venin malheureuses victimes,
En nous donnant la vie ils reçoivent la mort;

Mais tout cœur ranimé leur tresse une couronne,
Et comme toi, Mazet, plus d'une Barcelonne
Parmi ses dieux sauveurs les compte avec transport.

SANTA-ROSA.

1825.

Et dulces moriens reminiscitur Argos.
VIRGILE.

Un temps fut où l'amour des choses immortelles
Poussait tous les grands cœurs aux murs du Parthénon :
Et pour Athène esclave on voyait un Byron,
Aigle à demi mourant, battre encore des ailes.

Alors, triste exilé des rives paternelles,
Noble Santa-Rosa, patriote au doux nom,
Tu courais vers la Grèce, en invoquant Platon,
Présenter ta poitrine au plomb des infidèles.

O Grèce renaissante, ô débris glorieux!
O mers où l'héroïsme, enfant aimé des cieux,
Jaillissait du flot pur comme Cypris la blonde!

O jours de dévoûment, si loin des jours présents,
Êtes-vous tous tombés dans le gouffre des ans
Et n'est-il plus de fers à briser dans le monde?

HIPPOLYTE BISSON.

1827.

Il fut appelé le d'Assas de la marine française.

(Biographie universelle.)

« A la mer, à la mer, chers matelots, mes braves,
Sauvez-vous! à moi seul de garder le drapeau;
Les forbans sont vainqueurs, mais ces pilleurs d'épaves,
Quoiqu'ils soient cent contre un, n'auront pas mon vaisseau. »

Il dit, et, dès qu'il voit les pauvres gens tout hâves
Prendre terre, il se fait d'une étoupe un flambeau
Et d'un pied courageux s'enfonce dans les caves,
Où la poudre homicide est gisante en monceau.

Les forbans sont à bord. — Soudain une lumière
Sort des flancs noirs du brick, puis un coup de tonnerre
Immense, épouvantant l'onde et l'air de son bruit...

Où le jeune officier est-il? avec la masse
Du navire éclatant et volant dans l'espace;
Vains débris... mais de tous, le plus noble, c'est lui.

LES MORTS DE JUILLET.

1830.

Mourir pour le pays est un si digne sort.
CORNEILLE.

Recevez, recevez l'hommage de ma voix,
Morts sacrés des trois jours, victimes du parjure,
Enfants du grand Paris qui pour venger l'injure
Avez rougi de sang le bouclier des lois!

Hélas! vos braves cœurs, en venant sans effrois
Des balles affronter le terrible murmure,
N'étaient peut-être pas tous exempts de souillure,
Plus d'un de la misère ayant porté le poids.

Peut-être... mais le ciel a des mesures hautes;
Un jour de dévoûment rachète bien des fautes;
La Mort a bien lavé des taches ici-bas.

Combattants des trois jours! quand vous rendîtes l'âme,
Sur vous le sacrifice avait passé sa flamme,
Et tous également Dieu vous prit dans ses bras.

DENIS AFFRE,

1848.

O piteous spectacle, o bloody times!
SHAKSPEARE.

Précédé seulement d'un verdoyant rameau,
Par l'éclat du canon, et le bruit de la balle,
Vers le sombre faubourg où le rouge drapeau
Dressait sur les pavés sa lueur infernale,

On le vit avancer, et sa voix cordiale
Disait à qui pour lui redoutait le tombeau :
« Il me faut arrêter cette lutte fatale;
Le bon pasteur s'oublie et meurt pour son troupeau. »

Hélas! hélas! la mort ne se fit pas attendre :
A peine laisse-t-il parler son âme tendre
Que le voilà frappé du plomb d'un furieux.

O prélat magnanime! ô rage meurtrière!
Un long cri de douleur retentit sur la terre,
Mais quel chant d'allégresse au royaume des cieux!

CHARLES-ALBERT.

1849.

Italia fara da se.
(Paroles du roi.)

Prince, d'un œil d'amour et l'âme toute fière,
J'ai suivi ton essor au grand jour des combats,
M'écriant : « L'Italie à l'Autriche guerrière
Va montrer avec toi ce que pèse son bras. »

Le début fut heureux : sur la rouge poussière
Goïto vit rouler les tudesques soldats;
Mais, le succès bientôt trahissant ta bannière,
L'aigle reprit courage et refoula tes pas.

N'importe, ce fut bien, — tu descendis en plaine;
Tandis que, retranchés dans leur emphase vaine,
De faux tribuns mettaient le peuple en désarroi;

Tu péris à l'effort : mais la toute-puissance
En tient compte, et ta mort est la semence, ô roi!
D'où sortira plus tard la fleur de délivrance.

GOURRET-OUL-AYN.

1852.

Elle avait dit : Demain, à midi, on mettra le feu à mon bûcher et moi, par ma mort, je rendrai témoignage à Dieu et à Son Altesse.

Le ministre de France à Téhéran.

Persane aux longs sourcils, fille des anciens mages,
Qui, sans voile, du jour buvais les purs rayons,
Toi que l'on appelait des plus aimables noms,
La consolation des cœurs et des visages;

De féroces mollahs sous un bloc de chiffons
Étouffèrent ta vie, exemple des vrais sages,
Brûlèrent ton beau corps et, de leurs mains sauvages,
En jetèrent la cendre à tous les horizons.

Et pourquoi? pour avoir avec des cris de flamme
Ranimé chez tes sœurs la dignité de l'âme
Et maudit du harem les barreaux oppresseurs!

O toi qui de l'Islam réprouvais la doctrine,
Et pour un seul hymen voulais de libres cœurs,
Sois bénie en mes vers, ô grandeur féminine!

JOHN BROWN.

1859.

Skins may differ but affection
Dwells in white and blacke the same.

W. Cooper.

Tandis qu'autour de nous en plaisirs sensuels
Une jeunesse pâle usait ses jours mortels
Et du dieu seul de l'or se montrait possédée,

Aux champs de Washington un stoïque vieillard
Gravissait l'échafaud, et sans discours bavard
Mourait virilement pour une juste idée...

Ah! ce n'est pas l'honneur d'un peuple, cette fois,
Qui te mit l'arme au poing, vieux père, à l'âme antique,
Et qui de tes deux fils prit le sang héroïque,
Mais l'amour d'une race avilie et sans droits!

O noirs Américains, gardez bien en mémoire
Les noms des précurseurs de votre liberté,
Pour qu'admis à jamais dans la grande cité,
Vous les mêliez sans fin à vos chants de victoire!

UN JEUNE SYRIEN.

1860.

D'après une lettre du révérend père Rousseau, missionnaire en Syrie, à l'époque de l'événement.

On ne sait pas ton nom, mais on sait ta vaillance,
Enfant de quatorze ans! on sait qu'un jour hideux,
Dont les siècles longtemps garderont souvenance,
Tu fus l'humble martyr d'un élan généreux.

Devant le cimeterre insolent, furieux
Des Druses et des Turcs unis pour la vengeance,
Tu t'écrias : « Je suis fils de chrétiens, je veux,
Quoi qu'on fasse de moi, conserver ma croyance! »

Et ta tête roula sous le fatal tranchant
Comme un rouge pavot que traverse en fauchant
Le fer du moissonneur; mais ta phrase sublime

N'est point tombée avec, et les cœurs pleins de feu
Qu'exalte encor le bien jusques au sein de Dieu
En loueront ta belle âme, ô héros anonyme!

LE COLONEL DE KHORFF.

1863.

Ayant reçu l'ordre de brûler et raser Odzonleck
il se fit sauter la cervelle.

(Journaux de février.)

O devoir du soldat, à quelle extrémité
Pousses-tu quelquefois les malheureuses âmes,
Leur faisant du forfait une nécessité
Et les associant aux plus sanglantes trames!

Affreux sort! mais par tous il n'est point accepté,
Et comme toi, de Khorff, brûlant de nobles flammes,
Quelques-uns aiment mieux en leur crâne planté
Du plomb qu'obéissance à des ordres infâmes.

O victime du bien, honorons ton trépas
Malgré le cri dévot; car si tous les soldats
Avaient ta conscience à leur valeur unie,

Jamais, aux jours de trouble et de déchirement,
Sur l'épaule d'un peuple aussi facilement
On ne verrait s'asseoir l'horrible tyrannie!

AU CHRIST.

O toi, que dans un jour de sombre aveuglement,
Au milieu de bandits voués à la torture,
Un bourreau juif cloua sur une planche dure,
Et dressa dans les airs si misérablement,

O Jésus! quel que soit le hardi jugement
Que l'humaine raison porte sur ta nature,
Je finirai par toi : je veux que ta figure
De mes nobles héros soit le couronnement :

Car tous les dévoûments dans le tien se confondent,
A tes divins soupirs tous les soupirs répondent,
Et les ruisseaux de sang qu'à longs flots écumeux

L'amour du bien versa sur la terrestre plaine,
Ont tous leur océan au pied du mont fameux
Où pour l'humanité s'ouvrit ta large veine.

NOTES.

1. Le drame de *César Borgia* est entièrement tiré du récit de l'affaire de Sinigaglia par Machiavel et des lettres envoyées par lui à la Seigneurie de Florence durant sa mission auprès du prince. Toutes les figures sont historiques.

2. L'histoire touchante du supplice des enfants du comte d'Armagnac, à la Bastille, sous Louis XI, mentionnée par Voltaire dans son *Essai sur les mœurs*, et par M. de Chateaubriand dans ses *Études historiques*. Voltaire, pour soutenir ce fait cruel, ajoute les mots suivants : « Les détails des tourments inouïs que souffrirent les princes de Nemours d'Armagnac seraient incroyables, s'ils n'étaient attestés par la requête qui fut présentée en leur faveur en 1483, aux états généraux, après la mort du roi Louis XI. » Reste à voir la requête et à exercer sur elle la critique.

FIN.

TABLE.

PRÉFACE GÉNÉRALE. 1

Ire PARTIE.

SATIRES DRAMATIQUES.

AVANT-PROPOS 5
Érostrate 7
Pot-de-vin 51
César Borgia 111

SATIRES COMIQUES.

AVANT-PROPOS 183
Prologue 185
Un Vieux Moyen de s'enrichir 187
La Statuomanie 199
Le Secret de bien des gens 205
La Bonne Tactique 217
Un Dîner d'Anges 221
Une Soirée d'Esprits 231

Le Rêve de Monsieur Prudhomme. 237
Au bal de l'Opéra 245
Nos Raffinés 251
Les Embaumeurs. 261
Une Réfutation d'Horace 266
Un Beau Mariage. 272
Épilogue. 281

IIe PARTIE.

HYMNES ET SONNETS.

CHANTS CIVILS ET RELIGIEUX.

Avant-propos 285
Invocation. 287
Hymne à la Terre. 288
Hymne au Soleil. 292
Hymne à la Nuit. 296
Hymne à la Mer. 299
Hymne aux Montagnes. 301
Hymne à la Liberté 305
Hymne au Travail 309
Hymne au Mariage. 311
Chant paternel. 316
Hymne à l'Héritage. 320
Hymne à la Famille 325
Hymne au Froment. 329
Hymne à la Vigne. 334
Hymne à la Patrie. 338
Chant de Victoire. 341
Hymne à la Miséricorde 344
Chant du Poëte. 346
Chœur des Savants. 349
Hymne à la Charité 353
Hymne à la Résignation 356
Hymne à l'Amitié 360
Chant des Vieillards 363

Hymne à la Mort 367
Hymne aux Tombeaux 369
Hymne à Dieu 375
Épilogue 379

RIMES HÉROÏQUES.

Prologue 386
Celtil Vercingétorix 387
Geneviève de Nanterre 388
Modestus 389
Roland 390
Le Cid 391
Héloïse 392
Rienzi 393
Arnold de Winkelried 394
Jeanne Darc 395
Henri de Nemours 396
Christophe Colomb 397
Jérôme Savonarole 398
André Doria 399
Barthélemy de las Casas 400
Le comte d'Egmont 401
Pierre Ramus 402
L'Esclave de Camoens 403
Jean Rotrou 404
François de Thou 405
Lord Falkland 406
Mathieu Molé 407
Mathieu Désubas 408
Léopold de Brunswick 409
Le tambour Barra 410
Lafayette 411
Madame Roland 412
Madame Élisabeth 413
Kociusko 414
Marceau 415
Robert Emmet 416
Hubert Goffin 417

Théodore Kœrner 418
Madame de Lavalette 419
André Mazet 420
Santa-Rosa 421
Hippolyte Bisson 422
Les Morts de Juillet 423
Denis Affre 424
Charles-Albert 425
Gourret-Oul-Ayn 426
John Brown 427
Un Jeune Syrien 428
Le Colonel de Khorff 429
Au Christ 430
Notes 431

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, 7, RUE SAINT-BENOIT.

67682517